

**Hyenae:
Finaliste Prix
Landerneau
Polar 2015**

Gilles Vincent

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES VINCENT

HYENAE



JIGAL
POLAR

FINALISTE
PRIX LANDERNEAU POLAR 2015

*Hyenae: Finaliste Prix Landerneau
Polar 2015 (French Edition)*

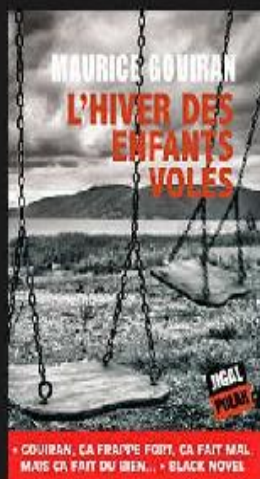
Gilles Vincent
Éditions Jigal (2015)

GILLES VINCENT

HYENAE

ÉDITIONS JIGAL

JIGAL POLAR



www.jigal.com

 facebook.com/jigalpolar

 twitter.com/jigalpolar

Pour Maud et François.

« Peut-être ce qui s'est passé ne peut pas être compris et même ne doit pas être compris dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier. »

Primo Levi

PREMIÈRE PARTIE

PREUVES DE MORT

Lundi 17 septembre, 5 h 57.

La 407 blanche s'immobilise en double file, suivie de près par deux Clio grises. Moteurs au ralenti, vitres baissées, cigarettes grillées nerveusement.

À l'avant du premier véhicule, la commissaire Aïcha Sadia distribue les consignes dans son émetteur radio.

— On décolle dans deux minutes. Vous me suivez jusqu'au bloc H. Pas de gyro, ni de sirène et faites gaffe à ne pas claquer les portières. Dans ce putain de quartier, il y a un mec sur deux qui rêve de se faire du flic, alors on se la joue courants d'air. Mathias, Camorra et moi, on grimpe jusqu'à l'appart' de Bertaux, au sixième. Blanchard et Perridon, vous montez avec nous. Borelli et Chaumet, vous restez sur place à surveiller les véhicules jusqu'à ce qu'on redescende avec le suspect. Ça ne devrait pas prendre plus de dix minutes... Des questions ?

Le grésillement de la fréquence radio pour toute réponse.

Top départ.

Cortège discret des trois voitures qui pénètrent dans le quartier de La Catalane noyé dans la lumière orangée du jour qui pointe.

Des barres d'immeubles à n'en plus finir se dressent au nord de la cité. À deux lignes de bus du Vieux-Port, Marseille la pauvre lève ses murs au ciel.

Halls d'entrée défoncés, carcasses éventrées au milieu des trottoirs, moteurs sur les gazons jaunies, tôles cabossées des gazinières, des frigos, et surtout cette poussière de sable, ce courant d'air ocre qui enveloppe le pas des enfants, les espaces verts devenus gris et les squelettes de balançoires à l'abandon.

Dans quelques heures, des gamins tromperont le vide de leurs vies à l'ombre des cages d'escalier, laisseront macérer les vieilles rancœurs et rêveront des vitrines brisées qui, les soirs d'émeute, leur donnent ce qu'ils ne peuvent s'offrir cash.

5 h 59. Freinage en douceur face à l'entrée 4 du bloc H. Suivie de ses hommes, la commissaire disparaît dans l'immeuble.

Deuxième étage, le souffle des respirations cadence la montée des escaliers.

Au troisième, une porte s'ouvre sur un type pas rasé prêt à sortir son chien.

— Chut... Police. Rentrez chez vous. Vous inquiétez pas. Opération de routine. Pourrez sortir dans quelques minutes. On vous fera signe...

Aïcha interrompt son lieutenant.

— Je peux entrer une seconde ? dit-elle en poussant la porte.

Ahuri, le type la laisse s'avancer dans le couloir.

— Vous vivez seul ?

— Ben oui. Pourquoi ? J'ai rien fait !

— Je sais. Je veux juste savoir si les apparts de l'immeuble ont tous le même plan que le vôtre.

— Heu... oui. Jusqu'au sixième, c'est des T2, comme ici.

— Et où est la chambre ?

— Là, à droite.

Elle rejoint les autres dans l'escalier.

— C'est bon. J'ai le topo en tête. La piaule sera au bout du couloir, à droite.

La porte se referme sur le type et ses odeurs de vaisselle du soir. Dans les couloirs, les tennis gravissent les étages sur la pointe des pieds.

Au sixième gauche, une étiquette collée au contreplaqué. Un nom griffonné au stylo noir : Bertaux.

Le lieutenant Camorra s'agenouille, jette un œil à travers la serrure, puis plaque ses mains sur le bois, testant par petites poussées la résistance de la porte.

— La clé n'est pas dedans. Faut juste faire sauter le verrou du haut.

— Allez-y, murmure la commissaire, mais il faut que ça cède au premier coup. Et surtout qu'il n'ait pas le temps de piger ce qui lui arrive.

À l'exception de Théo Mathias, le légiste, les hommes sortent leur arme tandis que la commissaire maintient contre elle la sacoche de cuir qui ne l'a pas quittée depuis deux jours.

Un coup de tatane et la porte vole en éclats.

Calibre au poing, cavalcade dans le couloir.

Philippe Bertaux s'est redressé dans son lit, les yeux encore englués par le sommeil. Il y a bien un pétard dans le tiroir de la table de nuit, mais avec ces trois flingues braqués sur lui...

— Police ! Tu bouges pas ! Les mains derrière la nuque. Vite !

Les flics entourent le lit, la gonzesse couchée près de Bertaux tire les draps sur ses seins et se met à chialer.

Camorra lui pose un index sur les lèvres.

— Calme-toi. Les histoires de petites putes, c'est pas dans nos cordes. On n'est pas là pour toi. C'est pour lui qu'on est venus.

— Non mais ça va pas ! J'suis pas une pute...

— Tais-toi, j'te dis. Enfile un tee-shirt et ferme-la, ça vaudra mieux.
L'inspecteur Blanchard empoigne Bertaux par la tignasse et le précipite sur le carrelage.

— Mais, vous vous croyez où là ?

La gifle tombe et les menottes claquent dans le dos.

— T'as quel âge, toi ? lance Camorra à la gamine.

— Quinze ans, m'sieur. Mais c'est pas moi, c'est mon père qui s'est arrangé avec lui. On habite l'appart' au-dessus.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle, patronne ?

— Blanchard n'a qu'à la descendre jusqu'aux voitures. Au moins, on aura la paix. Pour le père, on vérifiera plus tard.

L'ado se glisse dans un jean et, escortée de Blanchard, quitte la pièce sans un mot.

Bertaux, recroquevillé contre la table de nuit, lève les yeux vers la commissaire.

— J'ai rien fait de mal, j'vous jure !

— Arrête de jurer, ça porte la poisse, lui rétorque Camorra en lui giflant l'arrière du crâne du revers de la main.

— J'vous assure ! La fille, c'est son père qui me l'a prêtée. Il me doit du pognon, alors on s'arrange. J'vous dis pas que c'est bien, mais quand même, c'est pas un crime ! Il m'a dit qu'elle venait de faire dix-huit piges. Alors qu'est-ce que j'y peux, moi, s'il m'a raconté des conneries ? Et puis, les histoires de mineures, c'est pas mon truc. Vous n'avez qu'à vous renseigner !

Aïcha Sadia se tourne vers son lieutenant.

— Foutez-moi ce sac à merde à genoux.

Elle le chope par les cheveux et plante son visage à quelques centimètres du sien.

— C'est pas pour tes saloperies entre voisins qu'on est là. C'est pour ça !

Elle fait zipper la fermeture de sa sacoche, en sort un ordinateur portable, pianote quelques touches et lui brandit l'écran devant les yeux.

— Maintenant, tu la fermes et tu regardes jusqu'au bout.

Camorra le saisit par les oreilles et lui maintient la tronche face à l'écran.

Le sifflement électronique du début du programme, puis les images défilent, implacables...

Sombre. Une pièce comme une cave avec pour tout éclairage une ampoule qui pend au plafond. Face à la caméra, une adolescente assise sur une chaise. Short gris, tee-shirt blanc trop juste pour elle et

les pieds nus posés à même le sol. Ses poignets, liés l'un à l'autre, reposent sur ses genoux. Elle fixe la terre devant elle et ses lèvres remuent sans discontinuer.

Du coin droit de l'écran, venant de derrière l'objectif, surgit un homme, de dos, vêtu d'un treillis matelassé semblable à celui des maîtres-chiens. Dans sa main droite, une batte de base-ball. Il avance vers la gamine et se positionne à moins d'un mètre d'elle, sur le côté. Une cagoule noire lui recouvre le visage.

Il recule un peu, écarte les pieds, projette son gourdin vers l'arrière, à hauteur d'épaule. La gosse continue de psalmodier un unique mot qui revient en boucle et que le mouvement répété de ses lèvres finit par laisser deviner : « maman, maman, maman... »

La batte lui écrase le visage. Le corps s'écroule avec la chaise et l'homme frappe, frappe encore. Une fois, deux fois... Les coups tombent, réguliers, comme pour enfoncer un piquet. Trois fois, quatre fois... L'homme s'arrête un instant, essoufflé. Au sol, les jambes de la gosse tremblent par à-coups. L'homme soulève les bras une dernière fois et abat la batte de toutes ses forces. Les pieds de la petite s'immobilisent.

Écran noir. La séquence a duré trente-neuf secondes.

Dans la chambre, pas de place pour les mots. Le temps silencieux s'étire entre les respirations jusqu'à ce bruit de scooter, en bas, comme un rappel de vie, d'insouciance sans casque.

Bertaux quitte l'écran des yeux.

— Attendez, j'y suis pour rien, moi, dans ce merdier !

Aïcha allume une cigarette.

— Ferme-la, Bertaux. Tu l'ouvres que si je te demande quelque chose.

L'autre baisse le regard.

— Tu sais qui c'est, cette gosse ?

L'autre fait non de la tête.

— Camille Carlotti. Disparue le 7 septembre 2003. Ça ne te dit rien ?

— Pas plus que ça.

— Je continue. Depuis que la gosse s'est volatilisée, que dalle. Aucune nouvelle. Pas de demande de rançon, pas de piste, pas de corps. Et pourtant, je te jure qu'on a tout retourné. Tu veux la liste ? Je te la donne : bois, étangs, forêts, lacs, baraques abandonnées, caves d'immeubles, cabanes, sites pédophiles, tout. Tu m'entends ? Tout ! On y a passé des mois, sur cette putain d'affaire. Des mois pour rien. Absolument rien. Ça va faire quatre ans, tu vois, et chaque semaine que Dieu fait, les parents de la gosse appellent la cellule de

recherches, des fois qu'on aurait du nouveau. Tu veux que je te dise ? Je ne les ai même pas encore prévenus de l'existence de ce putain de film. Et tu sais pourquoi ? Non ? C'est con, tu vois, mais une image, pour moi, c'est pas une preuve. C'est peut-être une mise en scène, ce putain de film. J'en sais rien, moi. En tout cas, tant qu'on n'aura pas retrouvé de corps, on n'a pas de preuve de la mort de Camille.

Elle allume une autre clope avant de poursuivre.

— Il y a deux jours qu'on est tombés sur ce DVD. Tu ne te demandes pas comment on se l'est procuré ? Ça ne t'intéresse pas, dis ?

— J'en sais rien, moi.

— C'est dans la valise d'un enculé dans ton genre qu'on l'a dégoté. Avant-hier, à Roissy.

Les douaniers ont visionné le film et ont refilé le bébé à la PJ de Paris, qui nous l'a transmis aussi sec. Et manque de pot pour toi, le salopard de l'aéroport, il a vite fait de raconter sa vie. Le premier truc qu'il a balancé, c'est le minable qui l'avait fourni... T'as vraiment pas de cul, Bertaux, parce que là, tu vas manger un max. Enlèvement, séquestration, meurtre de mineure... Je te dis pas le programme...

La commissaire se redresse, dégage le 357 Magnum de son holster et lui plaque l'extrémité du canon sur le front.

— Vous pouvez le lâcher, Camorra.

Elle pose son regard dans celui de Bertaux.

— J'ai pas cinquante questions à te poser.

L'autre ne quitte pas des yeux l'index sur la détente.

— Où t'as foutu le corps ? Je t'écoute. T'as dix secondes pour rassembler tes souvenirs. Après, je t'explose.

Silence dans la piaule.

— Plus que cinq secondes.

Le clic du chien qu'elle arme.

— Déconnez pas ! J'en sais rien, moi, où est le corps... Je l'ai piqué ce DVD, c'est aussi con que ça. Je l'ai piqué, c'est tout. J'en sais pas plus, j'vous jure !

— Flanquez-moi cette merde debout, Camorra. Là, dans l'angle. Je vais le flinguer de face. Après, on lui collera un couteau dans les pattes. Légitime défense. Affaire classée. Je sais que je peux compter sur vous.

Le lieutenant propulse Bertaux contre le mur et la commissaire pointe son arme sur le ventre nu, le sexe gris qui pendouille.

— Pour la dernière fois, où t'as planqué la gosse ?

Et l'homme tombe à genoux.

— J'en sais rien, putain ! Qu'est-ce qui faut que je vous dise ? Je l'ai vraiment piqué, ce truc ! Le mois dernier, dans le 12^e, vers Saint-Barnabé. Je peux même vous dire que c'était en haut du boulevard Garoutte. D'ailleurs, ce jour-là, je m'étais fait trois villas de suite. Je m'en souviens comme si c'était hier...

Dans la dernière maison, je m'y revois encore, j'ai fracturé un genre de bureau. Dans un tiroir, j'ai dégoté un carnet. Sur la couverture, il y avait noté un code à six chiffres. Comme une combinaison. J'ai tout de suite pigé que les proprios avaient planqué un coffre. Alors, j'ai tout retourné et j'ai fini par le trouver, dans le double-fond d'une penderie. J'ai fait le code et ça s'est ouvert. Pour le coup, je me suis dit que c'était mon jour. Mais il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur, juste une petite liasse de billets de vingt, épaisse comme ça, et une enveloppe kraft. Pas cherché plus loin, j'ai tout embarqué.

Une fois chez moi, j'ai ouvert l'enveloppe et j'ai trouvé le DVD. Je l'ai foutu dans mon lecteur et là, franchement, j'ai halluciné. Parce que les meurtres de gosses, moi, ça me débecte. J'suis peut-être pas un saint, mais j'ai jamais trempé dans des saloperies pareilles. En même temps, je me suis dit que si c'était dans un coffre, c'est que ça devait valoir du blé. Alors j'ai téléphoné à un ancien collègue, un mec qui a fait toute sa carrière dans le cul. Pas dans le porno pour midinettes, si vous voyez. Des films avec des gamins, quoi ! Et me regardez pas comme ça, on dirait que vous avez jamais rien vu !

— Tu m'excuseras, Bertaux, rétorque la commissaire, mais toi et moi, je crois qu'on n'a pas les mêmes amis. Continue.

Il baisse les yeux, ravale son envie de gueuler, de les traiter de connards, d'enculés de flics de merde...

— Mon pote m'a juste dit qu'un mec de Paris allait m'appeler et que surtout, je ne devais parler du DVD à personne. Le mec m'a téléphoné le soir même, et le lendemain, il a débarqué chez moi. Je lui ai fait visionner le film. Il a pas discuté une seconde. Jamais vu ça. Il m'a filé dix mille euros en cash et puis il s'est tiré avec son film. J'vous jure, j'ai jamais traité une si grosse affaire en si peu de temps !

Aïcha Sadia écrase sa cigarette dans le cendrier posé sur la table de nuit.

— Et il était comment, ce type ?

— J'en sais rien, moi. Je l'ai vu à peine deux minutes.

La main de Camorra en pleine gueule.

— Fais un effort, s'il te plaît. Sinon, j'vais m'énerver.

Et là... Et l'autre, de démarrer sans attendre.

— La cinquantaine, pas un poil sur le caillou, des Ray-Ban classe, un fut' de marque, des supers pompes. V'là pour le portrait. Sinon, pas

vraiment le genre bavard. Il a pas dû prononcer plus de dix mots en tout.

— C'est tout ?

— À peu près. Ah oui, avant de partir, il a sorti de son portefeuille la photo d'un mec à poil, allongé par terre. Ça, je m'en souviens bien. Le mec, on lui avait arraché les yeux et les couilles. « Tu vois ce qui arrive à ceux qui racontent leur vie... » c'est tout ce qu'il a dit. Et puis, il s'est cassé. Voilà, ça vous va comme ça ? De toute façon, c'est tout ce que je sais. Vous pouvez me flinguer, maintenant. J'ai rien à dire de plus.

— Ton pote dans le trash, je veux son nom et où on peut le trouver.

— Non, arrêtez, là ! Je vais me retrouver dans la merde avec vos histoires. C'est pas des anges, ces mecs-là. Je les connais !

— T'auras qu'à déménager, Bertaux, rétorque la commissaire. Un p'tit changement d'air après la taule, ça n'a jamais fait de mal. Bon, on va pas y passer la matinée. Tu nous le craches, ce nom ?

— Trop dangereux. Désolé, mais ça, je le garde pour moi.

— Si t'as envie de te prendre perpète pour protéger un gros naze de pédophile, tranche Camorra, c'est ton problème. Mais franchement, ils en ont rien à foutre de ta gueule, ces gars-là. Rien du tout. Dis-moi, tu vas quand même pas passer le reste de ta vie au trou pour des enculés pareils, hein ? C'est ça que tu veux ? Passer vingt-cinq ans au mitard à te faire défoncer la gueule et le cul ?

— D'autant que si tu nous permets de choper l'enfoiré qui est derrière tout ça, ajoute la commissaire, j't'arrange le coup. Promis. T'iras incognito dans une taule à l'autre bout du pays, et dans un an ou deux, t'es dehors. On sort un peu de blé de nos fonds secrets et tu pourras même refaire ta vie à l'autre bout du monde. T'as ma parole. Bon, maintenant accouche... On t'écoute.

Bertaux ferme les yeux, le temps de peser les choses dans la balance de sa pauvre conscience.

— OK, mais, vraiment, vous faites chier... Le collègue, c'est Jean-Marc Manzzini, mais tout le monde l'appelle « Couilles en or ». Sa gonzesse tient un resto derrière la mairie, Le Pizzaiollo. Il y passe le soir, pour ramasser la monnaie. Souvent, il traîne dans son troquet jusque dans la nuit à vider des verres avec ses potes. Vous aurez pas de mal à le trouver.

— C'est bien, Bertaux, c'est bien. Tant qu'on est dans la confiance, tu saurais retrouver la maison où t'as piqué le DVD ?

— Peut-être, ouais. C'est pas impossible.

— OK. On t'emmène avec nous jusque là-bas. Si t'as dit vrai, tu

t'en tireras avec un p'tit séjour au placard, rien de bien méchant. Après, t'auras plus qu'à changer d'identité et le tour sera joué. Par contre, si tu t'es foutu de notre gueule, je te relâche dans la nature et je te jure que je le fais savoir.

— J'vais faire de mon mieux. J'vous jure.

— Foutez-lui une couverture sur le dos, Camorra. On y va.

— Et comment on fait pour emmener un mec qui se pisse dessus ?

— Putain, c'est pas vrai ! Perridon, traînez-le aux chiottes. Après, on se tire.

Perridon chope Bertaux par les cheveux et le pousse jusqu'à la salle de bains où se nichent les toilettes.

— J'ai envie de chier. Pouvez pas me mettre les menottes par devant ?

— Tu me prends pour un bleu, Bertaux ? Démerde-toi comme ça. Et grouille-toi, on n'a pas que ça à foutre.

Bertaux fait glisser la couverture sur le sol, recule vers la cuvette et fait mine de s'asseoir.

— Vous pouvez quand même vous retourner deux secondes, non ?

— Bon, d'accord, râle Perridon en se postant face au lavabo. Et magne-toi le cul, on nous...

Tête baissée, Bertaux s'abat sur le dos de l'inspecteur qui s'éclate sur le miroir. Perridon se retourne, le front en sang. Bertaux lui balance son pied droit entre les jambes. Dans un geste réflexe, l'inspecteur se plie en deux, et l'autre, d'un coup de genou, lui explose le nez. Puis, il se jette sur la porte, saisit la targette entre ses dents et la fait coulisser. Le tout n'a pris que quelques secondes.

Dans le couloir, ça hurle.

— Défoncez-moi cette porte, Camorra ! Vite !

Pas d'élan possible, et le temps que le lieutenant y aille à coups d'épaule, Bertaux s'est déjà hissé sur la cuvette des toilettes. Sur la pointe des pieds, il parvient jusqu'à la fenêtre déjà coulissée et, jouant des épaules et des genoux, il se glisse et s'enfonce dans l'ouverture.

La porte cède avec fracas au moment où le corps disparaît dans le vide.

Camorra se penche par la fenêtre.

— Saut de l'ange. Atterrissage réussi.

Tandis que Mathias aide Perridon à se relever, Aïcha Sadia laisse son regard se perdre sur le bout de ciel pâle qu'offre la fenêtre ouverte.

— Gardez vos conneries pour plus tard, Camorra, c'est vraiment pas le moment. Quant à vous, Perridon, vous êtes un incapable. Un

incapable et un con. Vous m'entendez ? Un con ! Quatre ans qu'on recherche cette gosse, et la seule piste qu'on ait, vous la laissez s'envoler. Vous le faites exprès ou quoi !

Camorra se dit que le mot « envolé » est plutôt bien choisi, mais préfère garder ça pour lui. Personne ne l'ouvre. Chacun sait que dans ces moments-là, il est inutile de la ramener. Mieux vaut laisser réfléchir la patronne à voix haute et la laisser reprendre l'initiative. Ça ne tarde jamais.

— Bon, on ne va pas moisir ici. Camorra, vous appelez le SAMU et les renforts. Je veux les gars de la BAC et les CRS. Un mec qui se jette par la fenêtre en présence des flics, c'est clair que, dans ce quartier, ça va puer l'émeute avant qu'on ait le temps de dire ouf. Perridon, vous me trouvez ce qu'il faut dans l'armoire à pharmacie pour vous faire une tronche convenable. Parce que si les gars de la rue s'imaginent qu'on a bastonné Bertaux avant de l'éjecter du sixième, je vous dis pas le bordel. Sans parler de la presse qui ne va pas tarder à rappliquer et à remuer la merde quitte à en rajouter des tonnes. Vous avez deux minutes. Camorra va vous donner un coup de main. Après, tous les deux, vous me fouillez l'appart' à fond. Prenez des sacs poubelle et vous me ramassez tout ce qui peut nous servir. Mathias et moi, on se tire. On file au commissariat du 12^e. Il y a bien un des types cambriolés par Bertaux qui a dû porter plainte.

*

6 h 19.

Sur les paliers, des portes ouvertes, des gueules fermées, des tronches blafardes aux couleurs du matin.

— Ça va, police ! gueule Camorra dans la cage d'escalier. Le type du sixième a eu un accident. Les pompiers arrivent. Rentrez chez vous, on va boucler le quartier.

En bas, c'est l'attroupement. Le jour s'est levé, la jeunesse aussi. Une majorité de mecs en jogging, chopés au saut du lit par la rumeur qu'un flic vient de se faire un mec du bloc H.

Chaumet et Borelli entourent le corps nu comme ils peuvent.

— Putain ! Foutez-lui au moins une couverture...

Aïcha se penche à l'oreille de Chaumet.

— Vous voulez qu'on se fasse lyncher, ou quoi ?

— Vous l'avez poussé, m'dame ? demande un ado. Parce qu'avec ses menottes dans le dos, comment qu'il a fait pour ouvrir la fenêtre ?

— Tu vois, bonhomme, ce type, il avait tellement de saloperies sur la conscience qu'il a préféré se suicider plutôt que de répondre de ses

actes. Une sorte de lâche, pour résumer.

— Et à vous tous, vous avez pas pu l'empêcher ? gueule un autre. Vous nous prenez vraiment pour des bouffons !

— Bon, ça va, maintenant ! Écartez-vous !

Les bandes arrivent par grappes des immeubles voisins. Aïcha Sadia jette un coup d'œil vers la ville, en contrebas, quand les gyrophares débouchent en trombe sur l'esplanade. Quatre véhicules de la BAC et les pompiers qui foncent derrière, à grands coups de sirène.

Une douzaine de flics descendent des voitures, avec à leur tête le capitaine Draux, un gars de Lille fraîchement débarqué à Marseille.

— Allez, allez, on dégage ! On dégage, j'ai dit ! Laissez la police faire son travail. Allez vous recoucher, les gars. Six heures du mat', on le sait, c'est pas votre heure. Alors allez retrouver votre pieu et laissez-nous bosser.

Aïcha se dit que ce Ch'ti, il a une autorité naturelle pas croyable. Pas très grand, sec comme un coup de trique, mais pas de problème pour en imposer.

Le capitaine s'approche d'elle.

— Salut, ma préférée. Ben alors, il t'a fait le saut de l'ange, ton client ?

— Ouais, on s'est fait avoir comme des bleus. Sinon, j'ai encore deux de mes gars, là-haut, qui retournent l'appart'. Ils en ont pour une bonne demi-heure. Quand ils vont redescendre, tu verras, l'un des deux a la gueule en sang, tu peux pas le louter. Surtout, faudra pas le laisser sortir seul, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois. Pas besoin de t'inquiéter, il y a les CRS qui rappliquent. De toute façon, dès qu'il descend, on fait rideau, on le jette dans une bagnole et on lui fait quitter la zone.

Le capitaine se coince une cigarette dans le bec, avant d'ajouter en souriant :

— Et toi, maintenant que t'as foutu le boxon dans le quartier, ne me dis pas que tu te casses ?

— Bien vu, l'ami. J'emmène Mathias avec moi. On a un paquet de trucs à vérifier.

Théo Mathias s'est agenouillé près de Bertaux, histoire de constater le décès. La commissaire s'installe au volant de sa 407, baisse la vitre et tire les premières bouffées de sa clope.

— Eh ! Mathias ! Vous venez ? On a du pain sur la planche.

Le légiste la rejoint, accompagné du capitaine Draux qui se penche vers la fenêtre-chauffeur.

— Dis-moi, belle flic du désert, je te sors du merdier ce matin,

d'accord. Mais bon, ça mérite bien un resto, non ?

— Écoute-moi bien. Je suis sur l'affaire du DVD de la petite Carlotti. Ne me dis pas que t'en as pas entendu parler ?

— Affirmatif.

— Alors, un conseil : visionne les images. Et là, tu seras comme moi, t'auras plus vraiment envie de te marrer avant de coffrer le fumier qui a fait ça.

Elle enclenche la première et ajoute :

— À plus... et merci quand même.

— Pour l'invitation ?

— Non, Zorro, d'être venu si vite.

Maussane-les-Alpilles, même jour, 6 h 15.

Sébastien Touraine laisse la traînée grise des poils de barbe s'évacuer dans l'eau tourbillonnante.

Une friction sur les joues et le regard s'accroche au miroir, fait le bilan des rides autour des yeux, de la bouche qui s'affaisse aux commissures et du sourire qui ne sait plus se dessiner.

Un tee-shirt gris sous une chemise kaki, un jean qui fut noir dans une autre vie et des bottines à lacets, sans âge, couleur sable.

Touraine pousse les volets de bois qui claquent contre la façade et la lumière gagne ses yeux, annexe peu à peu la chambre tout entière.

Il y a un moment que le jour s'est levé, et que lui, allongé entre les draps, guette la lueur faiblarde se faufiler entre les interstices. Chaque matin, depuis quatre ans, Touraine goûte ce bout de nuit qui fout le camp.

Quatre ans de nuits fragmentées.

Quatre ans qu'à l'aube il fait craquer les marches qui plongent vers la cuisine. Quatre ans qu'il trempe prudemment ses lèvres dans un grand bol de café noir au rythme de la première cigarette.

Ni radio, ni journal.

Depuis octobre 2003, Sébastien Touraine se fout éperdument des basculements du monde.

Les miettes de la veille au soir, éparpillées parmi les carreaux rouges et blancs de la toile cirée, dessinent l'unique échiquier qui l'intéresse encore.

À 6 h 40, il se jette un pull sur les épaules et sort sans verrouiller la porte.

Le chemin des Arcoules, l'ancien sentier des ânes jusqu'aux silhouettes rocheuses des Baux. Les yeux posés sur la pente, Touraine grimpe jusqu'à sentir les premières sueurs lui tremper le cou.

Alors, il s'assoit entre les rochers, laisse dériver son regard en contrebas, au milieu des oliveraies, des crêtes de calcaire et de bauxite. Il observe la lumière, encore timide à cette heure, envahir les vallées broussailleuses.

Dans ses poumons, les couches de goudron lui font siffler les alvéoles. Contre ses tempes, les battements du cœur peinent à s'apaiser et sa bouche s'emplit d'une salive plus que liquide.

Ces signaux quotidiens du corps, Touraine les connaît par cœur. Il sait qu'il va tousser, cracher tout ce qu'il peut sur l'herbe entre ses

jambes repliées. Une boule lui nouera alors l'estomac jusqu'à lui faire vomir le café qu'il vient tout juste d'avalé. Il sera l'heure de s'enfoncer les doigts dans la gorge pour rendre plus encore. De la bile, du passé. De la douleur qui ne passe pas.

Il sait bien, Sébastien Touraine, qu'en dépit des années qui se superposent, chaque matin depuis le 3 octobre 2003, son ventre se charge du rappel au désordre.

Les premiers mois, ce fut des nuits entières à ressasser le film de ces heures de la fin septembre. Jusqu'à gerber au pied du lit, à hurler sa peur, son envie de mourir. Cette maudite absence de courage. Celui qu'il faut pour en finir.

Et les images comme une vidéo rembobinée puis projetée à l'infini.

Cette gamine enlevée à Marseille. Son petit corps, quelque part, que personne ne trouve. Et les parents, à bout, qui font appel à lui pour cause de police bredouille, qui frappent à la porte de son cabinet de détective pour y répandre leur désespoir.

Et puis cette piste, comme une putain d'intuition, qui l'avait amené là-haut, dans le Nord. Dans une rue de briques rouges détrempées au milieu d'une ville égarée entre des champs au relent de chicorée. Une piste fragile qu'il avait suivie sans oser en dire un mot de peur qu'elle ne s'efface, un peu comme on surveille, en retenant son souffle, les battements et les courbes sur l'écran près d'un lit d'hôpital.

Retour à Marseille. Mille kilomètres, le crâne bourré d'incertitudes, de raisonnements fragiles comme des voiles vaporeux.

Il avait débarqué dans sa ville encore brûlante. Une ville où, pendant ses deux jours d'absence, tout avait basculé.

Son Hélène, sa grande Hélène de vingt-cinq ans, retrouvée calcinée dans sa voiture, au fond d'un ravin, sur les hauteurs de la Gineste.

Il avait serré les mâchoires et les poings. Ne pas craquer. Rester fort et droit, jouer une fois de plus les protecteurs, les mecs que rien ne peut vraiment anéantir.

Il avait soulevé le drap pâle de la morgue sur les membres noircis, passé les commandes de fleurs et de marbre gravé, suivi du regard les pas de tous ces gens au cimetière Saint-Pierre. Entre les tombes, comme les autres, il s'était écorché les oreilles du raclement, comme une caisse ballottée, du cercueil qui descend dans son trou.

Le soir, il avait retrouvé les bras d'Aïcha, amples comme des ailes. Ses silences précieux entre les draps de cette première nuit sans sa grande fille.

Et puis, le lendemain, après une heure d'errance dans les rues de la ville, ce jerrican puant l'essence qu'il avait trouvé, posé sur son paillason, un mot scotché sur le bouchon.

Dans un état second, il avait parcouru les lignes.

Un message de l'enfer.

Affolement total. Une bouffée d'angoisse et de haine. Puis, le vertige. Jusqu'à la décision immédiate de partir. De tout laisser, sans exception.

S'exiler n'importe où – ce fut Maussane – et couper tous les ponts. Tous.

Tant pis.

Pour lui, pour les autres. Pas d'autre choix que de les mettre à distance. Plonger tous ceux qu'il aimait dans l'incompréhension. Juste pour les préserver de l'horreur absolue.

Son ami Mathias, Aïcha et tous les autres. Largués de sa vie.

Changer de ville, de métier, se reconstruire un semblant d'existence dans cette bourgade des Alpilles, à quelques kilomètres de Lison, sa petite dernière de quinze ans, qui vit à Arles avec sa mère.

Ne plus chercher à savoir, à comprendre. Jamais.

Enfouir sa haine au fond des tripes, comme on planque un cadavre dans un jardin.

Apprendre à se taire pour toujours.

Ne laisser qu'à son ventre la liberté de gueuler, de vomir chaque matin, au bout du sentier des ânes...

Sébastien Touraine se dit qu'il est temps de redescendre. De se rincer le visage à l'eau froide et d'ouvrir la boutique, sur la place de l'église. Temps de lever le volet métallique de la devanture sur les étagères de livres anciens que des gens de passage achèteront peut-être.

9 h 20.

Aïcha Sadia se laisse tomber derrière le volant tandis que Théo Mathias referme sa portière.

L'ombre des platanes qui bordent le boulevard Garoutte n'a pas préservé l'habitable de la chaleur précoce de ce début de matinée. La commissaire fait se baisser les deux vitres avant, s'allume une light et enclenche la première.

Les rues, les étalages et les terrasses à la fraîche défilent au rythme cadencé des encombrements de la ville. Dans la voiture, chacun se tait, occupé à dérouler en silence le film de l'heure écoulée.

Deux plaintes pour vol déposées dans le quartier après le pont du 15 août.

Visite aux retraités du 173, bouclés derrière leur porte blindée fraîchement posée. Deux vieux en robe de chambre qui tremblent et maudissent le monde avant d'aller grossir les stats et les bulletins de vote en colère.

Au 175, une prof divorcée et ses deux gamins, tous emportés dans la tourmente matinale, des bols de cacao avalés d'un trait et des cartables bouclés à toute allure. Plus de bijoux, plus de caméscope ni d'appareil photo et, malgré tout, la prof se la joue fataliste. La quarantaine sympa, fringuée comme l'as de pique. Un portrait en couleurs de l'idéaliste qui traîne en classe ses cernes bleu marine, qui enseigne les poètes fragiles, la grammaire, la République et qui, le soir, rentre éreintée d'avoir tant donné à des mômes qui ne veulent plus recevoir.

Rien à tirer de ce côté-là, et pas de troisième vol répertorié.

Les voisins interrogés en vitesse, heureux d'avoir été épargnés. Des témoins qui n'ont rien vu mais qui ont tant à dire de leur trouille, des jeunes qui traînent aux heures d'école. Eux, disent-ils, ils n'ont rien demandé à personne ; alors qu'on les laisse vieillir à l'ombre des palissades et des ouvertures grillagées.

Un feu rouge et le boulevard de la Blancarde descend vers le Jarret. La voiture slalome entre les bornes rouges et blanches qui délimitent le chantier du tramway.

La commissaire colle son gyro bleu sur le toit et se fraye un passage tapageur jusqu'au Vieux-Port. Contournement fluide de l'hôtel de ville, et la 407 s'immobilise sur le parking du commissariat central. Aïcha Sadia coupe le moteur, dépose le gyrophare sur la banquette arrière et reste là, les mains posées sur le volant.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Mathias ?

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Vous n'avez rien à me dire ? Je ne vous ai pas entendu de tout le trajet... ni même de toute la matinée, d'ailleurs...

Le médecin légiste détache sa ceinture et se tourne vers la conductrice.

— C'est peut-être que je me pose des questions.

— Du genre ?

Mathias semble hésiter. Pas l'habitude de se livrer à la patronne.

— Je vais vous parler franchement, Aïcha. Je peux vous appeler par votre prénom ?

— Bien sûr... Depuis le temps.

— Ce qui me dérange, c'est que je n'ai toujours pas compris pourquoi vous m'embarquez systématiquement dans vos expéditions.

— Mes expéditions ?

— Vous le savez bien. Dès que vous emmenez votre équipe sur une affaire merdique, vous exigez que je vous accompagne.

— Et en quoi c'est gênant ?

— En rien, non. Au contraire. Ça me sort de mes macchabées et des autopsies qui vont avec. C'est pas ça qui me dérange.

— C'est quoi, alors ?

— Ce qui m'emmerde, c'est que là où vous m'entraînez, je ne sers strictement à rien. Une ombre dans l'équipe. Voilà, une ombre, c'est ce que j'ai l'impression d'être. Rien d'autre qu'une ombre.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Ce matin, par exemple. Vous avez investi l'immeuble, vous vous êtes occupée du suspect, vous avez distribué vos consignes, distribué un rôle à chacun de vos hommes, bref, vous avez fait votre boulot. Mais à aucun moment vous ne vous êtes adressée à moi. Rien. Pas un mot. Et chaque fois, c'est le même cinéma. Je vous regarde agir, organiser le tourbillon et je finis par me demander ce que je fous là. Alors, je vous la pose, la question. Qu'est-ce que je fous là ? Hein ? Dites-moi...

Le silence dans l'habitable que la chaleur commence à plomber. Le regard bleu d'Aïcha perdu loin devant.

— Je comprends, Mathias.

Chercher les mots justes.

— Comment vous dire...

Les mots qui balaieront l'ambiguïté.

— Si je vous embarque avec moi dans les opérations merdiques,

comme vous dites, c'est juste parce que j'ai vraiment besoin de vous. Pas besoin de vous consulter pour prendre mes responsabilités, non, c'est pas ça. J'ai simplement besoin de votre présence. Que vous soyez là, point barre !

Une autre cigarette s'allume et elle poursuit :

— Et si j'ai besoin de vous à ce point, Mathias, c'est que j'ai des raisons. Et si vous voulez tout savoir, j'en ai même deux.

Elle inspire profondément, savoure la fumée qui lui dilate les narines.

— La première, c'est que j'ai une totale confiance en vous. Plus qu'en moi, je dois dire.

Une pause de silence et de fumée. Quelques secondes.

— Vous n'avez pas confiance en vous ?

— Vous savez, il ne faut pas se fier aux apparences. Sous mon air, comme ça, invincible, j'ai aussi mes failles. Inutile de lever les yeux au ciel, Mathias, je les connais, ces failles, et je peux vous dire qu'il y a des jours où j'en ai même presque peur. Franchement, peut-être que ça ne se voit pas, mais il y a des fois des situations où je suis à la limite de partir en vrille. Au bord de faire une grosse connerie. Et c'est là que votre présence prend toute son importance. Parce que je suis convaincue que si vous m'observiez en train de dérapier, vous n'hésiteriez pas à intervenir. Ce matin, par exemple, j'étais à deux doigts de le shooter, Bertaux. Eh bien, je suis sûre que si vous aviez senti que j'allais franchir la ligne jaune, vous auriez fait quelque chose, n'importe quoi, mais vous auriez tenté de m'arrêter, non ?

— Oui. Sans doute.

Elle sourit.

— Pour moi, c'est une certitude. En fait, Mathias, vous êtes comme un garde-fou. Je ne sais pas comment dire. Une sorte de grand frère, si vous voyez. Un peu comme certains aînés pour les gosses des quartiers.

Elle balance sa clope sur le goudron du parking.

— Voilà. Vous savez, maintenant.

— Et la deuxième raison ?

Elle soupire pour conjurer son hésitation.

— C'est plus compliqué. Plus intime aussi... Vous étiez le meilleur ami de Sébastien, Mathias. Et les hommes, quand ils sont amis comme vous l'étiez, c'est parce qu'au fond, ils se ressemblent un peu, non ?

— Peut-être...

— Ça fait quatre ans maintenant que Sébastien nous a tous plantés là. Quatre ans que vous et moi, chacun dans notre coin, on cherche à

comprendre. Quatre ans qu'on fait semblant de cicatriser, qu'on essaie de tourner cette putain de page. Aussi, quand je vous sens près de moi, vous allez penser que c'est con, mais votre présence me rassure, un peu comme si vous étiez lui.

Un instant elle ferme les yeux, hésite à s'en rallumer une, y renonce.

— Si vous saviez à quel point il me manque ! Les années passent, Mathias, et j'ai toujours aussi mal...

Le légiste pose une main sur le bras de la commissaire.

— À moi aussi, il me manque.

Il semble réfléchir, longuement, puis finit par ajouter :

— Comme moi, vous avez sans doute compris ce que le DVD de la petite Carlotti va nous obliger à faire. Il va falloir qu'on le sorte de sa tanière, notre Sébastien.

— Oui, je sais. Ça fait deux jours que je ne pense qu'à ça. C'est fou, mais cette affaire atroce m'offre un prétexte qui me rend presque heureuse.

Aïcha détache sa ceinture et son regard croise celui du médecin.

— Et là, Mathias, on ne sera pas trop de deux.

Orchies, département du Nord, 11 h 45.

Comme chaque matin, quand le battant de la boîte aux lettres claque et que le courrier s'étale sur le carrelage du couloir, Florence Delecourt sursaute.

Elle pose son couteau à éplucher sur le rebord en inox de l'évier, et s'essuie machinalement les mains aux pans de son tablier.

Florence entend le vélo du facteur s'éloigner sur le trottoir, le chuinement mouillé de la chambre à air au travers des flaques, puis elle ramasse les quelques lettres noyées dans le flot habituel des prospectus.

C'est l'heure des dernières pommes de terre épluchées audessus de la poubelle avant le découpage en longues frites pâles. Le moment d'installer la friteuse sans âge sur la gazinière, de jeter un coup d'œil aux aiguilles du cadran suspendu au-dessus du frigo. Benoît ne tardera plus. À midi et quart, il franchira la porte en maudissant la pluie et les ciels de septembre. Il déchaussera ses bottines dans l'entrée, lui déposera un vague baiser sur une joue et sourira au frémissement de l'huile bouillante. Il lui dira « C'est bien, ma Flo, tu perds pas de temps ! », et ils mangeront en silence.

À une heure moins le quart, il sera reparti. Ce n'est pas que son travail d'agent d'entretien à la ville soit des plus passionnants, mais, comme il a l'habitude de dire en remontant bien haut la fermeture éclair de son blouson, plus vite parti, plus vite rentré !

Florence passe un coup d'éponge sur la toile cirée et dispose les deux assiettes à leur place.

Mathieu, quinze ans, est demi-pensionnaire et ne rentre que le soir. Quant à Julie, treize ans le mois prochain, cela fera quatre ans qu'on ne met plus son assiette. Ni le midi, ni le soir...

12 h 10. Florence entasse les publicités au fond de la poubelle. Pour le reste, c'est du classique. Une facture de téléphone, un mot du lycée et une enveloppe au libellé quasiment illisible.

Elle en extirpe un feuillet blanc plié en deux qu'elle déplie avec soin.

Un chiffre suivi de six petits mots.

Un chiffre, six mots et la feuille glisse de ses doigts, atterrit sur la table.

Les bruits mouillés de la rue se sont brusquement évanouis. Le crépitement de la friteuse, évaporé lui aussi. N'existe plus que le battement sourd du sang contre ses tempes. Une boule s'est installée

au bas de son ventre et ses seins lui font mal. Sa gorge s'est asséchée d'un coup, le temps s'est immobilisé, sans passé ni futur, comme lors des premiers mois qui suivirent l'enlèvement de Julie.

Florence a posé son regard sur la table, et les motifs cerise de la nappe semblent amorcer une danse sans fin.

Son corps se fait lourd sur la chaise et ses jambes n'ont plus d'existence.

La porte de la cuisine s'ouvre sur Benoît qu'elle n'a pas entendu arriver.

— Ben, qu'est-ce qui se passe ? Les frites vont être cramées, bordel ! Mais qu'est-ce que t'as ? T'es toute blanche...

Elle lève les yeux vers son mari, pousse le feuillet dans sa direction.

— Lis, Benoît. Lis ça.

Benoît saisit la feuille et chausse ses lunettes. Ses yeux photographient le chiffre et les six petits mots.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Hein ? C'est quoi, ce bordel ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Lis à voix haute. Je veux entendre.

Il avale sa salive et lit, distinctement, en détachant les mots.

— « 100 000 euros contre une preuve de vie. »

Il pose ses fesses sur le premier tabouret et dévisage sa femme.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-moi, qu'est-ce que tu comprends, toi ?

Alors Florence laisse les larmes inonder son presque sourire.

— Ça veut dire qu'elle est vivante, Benoît. Tu m'entends ? Vivante. Julie est vivante...

Marseille, 13 h 30.

Assis sur le divan, dans un coin du bureau, Théo Mathias termine son sandwich.

Aïcha Sadia ouvre en grand l'unique fenêtre et laisse son regard bleu dériver au loin.

Quatrième étage, port autonome en grand écran. Des cargos par dizaines, des grues, des containers et les braillements des hommes qui grouillent sur les quais surchauffés.

Ici, le sud du monde hisse haut ses pavillons tandis qu'au loin, les silhouettes floues des pétroliers contournent les massifs de l'Estaque et de la Côte Bleue pour se vider à Fos.

Une heure à lui raconter l'absence de Touraine. Sa fuite sans explication, les années de silence.

Une heure, en retour, à écouter Théo Mathias lui dire son incompréhension face au départ soudain de son ami. Sébastien installé à quatre-vingts bornes, distant et silencieux comme un homme décidé à l'exil...

Dans l'intimité de son terrier, comme elle a surnommé son bureau, à évoquer le souvenir de cette fin d'été, les jours de septembre 2003 sont remontés, nauséabonds, à la surface des mémoires et des bouches.

L'enlèvement de la petite Carlotti. Puis, l'attente. Les jours qui succèdent aux jours, l'effervescence désordonnée de l'enquête qui part dans tous les sens et s'enlise avant que le néant ne s'installe peu à peu. Les nuits sans sommeil, et le vide, ce vide oppressant qui gagne du terrain.

À la sortie de l'école, la gosse est montée dans une camionnette blanche, et puis plus rien. Aucune exigence de rançon, aucune lettre, et le téléphone qui reste silencieux.

Et la machine se met en branle. La police, la gendarmerie, les voisins, les amis, tous ces gens qui retournent les bois, les parcs, les criques, les étangs. Les chiens à qui l'on fait renifler un bout d'étoffe, une poupée et qui tirent sur leur laisse pour mener vers nulle part. Et dans le regard des hommes finit par prendre place une lassitude qu'on tait. Les joues des parents s'assombrissent, se creusent et, sous leurs yeux, se fixe le bleu boursofflé des nuits blanches.

Des parents désespérés qui poussent la porte d'un détective, Sébastien Touraine. Désormais, ils vont s'accrocher à lui comme à une dernière prise avant de se laisser sombrer.

Et Touraine s'immerge, retourne la moindre parcelle du passé des Carlotti comme on remue la terre d'un champ. Des heures, il s'enferme seul dans la chambre de la fillette. Des heures, il interroge les quelques témoins qui ont vu monter la gosse de son plein gré dans l'estafette blanche. Touraine dérange les voisins, les amis, la famille, fait chier tout le monde jusque tard le soir et remplit des carnets à spirale de notes gribouillées.

Et chaque nuit, quand Touraine et elle se retrouvent chez l'un ou chez l'autre, ils s'affalent sur le lit et, jusqu'au matin, confrontent leurs hypothèses, se laissent submerger par l'absence insupportable d'éléments nouveaux.

Et les jours défilent, comme ça, dans le chassé-croisé des enquêtes qui s'essouffent. Des jours de fièvre et de désespoir. Jusqu'à ce mardi du début octobre.

Un coup de fil de Sébastien qui ne rentrera pas ce soir, qui s'absente pour quelques jours, qui part dans son vieux break Volvo, là-haut, quelque part dans le Nord. Et quand il rentre, deux jours plus tard, c'est pour préparer l'enterrement de sa fille. Sa grande Hélène, brûlée dans sa Clio sur les hauteurs de Marseille.

Sébastien choisit le caveau, le gris marbré de la pierre tombale. Il commande les faire-part, les fleurs, accueille les pleurs, les embrassades silencieuses.

Puis vient cette première nuit à deux, si loin déjà du crissement des pas sur les graviers du cimetière. Ce soir d'automne où il s'endort d'un coup dans ses bras, comme on tombe en syncope.

À l'aube, il lui fallut accepter le jour qui pointe, la route qui continue et qu'il doit suivre, même en traînant la jambe.

Ce fameux jour d'après.

Un autre jour de cataclysme.

Sébastien comme un fou. Il part. Quitte tout, rompt à jamais. Aucun mot n'est possible tant sa détermination et ce qui semble être de la panique sont grandes.

Il cesse de la voir, ne répond à aucune de ses lettres. Il met en vente son cabinet, son appartement et fout le camp.

Il disparaît.

Des mois plus tard, elle apprendra qu'il s'est installé à Maussane-les-Alpilles. Il y a ouvert une boutique de livres anciens et, régulièrement, il va chercher Lison, sa plus jeune fille, chez sa mère, près d'Arles.

Une fin d'après-midi, à bout d'attente, elle compose le numéro du magasin. Il ne veut plus entendre parler d'elle. Ni des autres. Jamais...

— J'ai l'impression que ni vous ni moi, Aïcha, ne sommes faits pour

le renoncement.

Elle se tourne vers Mathias. D'un geste de la main, remet en place ses boucles brunes.

— Je ne sais pas. Pas sans explications, en tout cas.

Elle ferme la fenêtre, pose les fesses sur le bord du bureau.

— Ce qui est sûr, c'est qu'on ne va pas tarder à savoir si votre idée est bonne, Mathias. Je me demande même pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. C'est vrai, Draux était flic à Lille en 2003. Peut-être qu'il saura nous dire ce que Sébastien était allé chercher là-haut.

Elle se glisse une cigarette entre les lèvres et enclenche l'interphone.

— Oui... Faites monter le capitaine Draux, s'il est rentré.

Maussane-les-Alpilles, 19 heures.

Touraine ferme le verrou derrière le dernier client du jour. Puis il ouvre la fenêtre, au fond de la boutique, allume tranquillement une cigarette, promène un regard distrait sur les étagères alignées.

Le jour disparaît, là-bas, loin derrière la Camargue, et la pénombre gagne peu à peu le magasin.

Sébastien aime cet instant où tout bascule vers le calme du soir. Il sait, et ça le rassure, que le silence va envelopper les ouvrages, les reliures et qu'ils passeront la nuit là, à peine dérangés par le ronronnement passager des rares véhicules.

La sonnerie du téléphone lui fait quitter le bord de la fenêtre. Il s'avance jusqu'au bureau et décroche.

À la première syllabe, il sait.

Cette phrase qu'elle débite d'un trait.

— Ne raccroche pas, Sébastien. Ne raccroche pas. Je sais que je ne dois pas t'appeler, mais...

— Stop, Aïcha. Stop ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus avoir affaire à toi. Alors, laisse-moi.

Il repose le combiné, se laisse tomber sur le fauteuil face à l'écran d'ordinateur, extirpe une nouvelle clope du paquet bien entamé et tire la première taffe jusqu'à l'incandescence.

Quatre ans sans la voir ni l'entendre. Quatre années à se convaincre du bien-fondé de sa décision.

Et puis ce soir, dans une embuscade de mots, sa voix au bout du fil. Cette bouche dont il pensait avoir oublié le sourire et qui, sans prévenir, verse aujourd'hui sur lui toutes ses impatiences enrouées, il l'a remarqué, par les années de nicotine.

Quatre ans à penser à elle. À tenter de la gommer de ses jours, de ses nuits. Comme tous les autres. Pour les sauver du pire.

Touraine laisse sonner le téléphone. Trois fois, puis quatre, et la messagerie s'enclenche jusqu'au bip sonore.

— Je sais que tu es là, Sébastien. Surtout ne coupe pas et écoute ce que j'ai à te dire. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour la petite Carlotti.

Le craquement d'un briquet, et les mots d'Aïcha comme autant de lames enfoncées.

— Camille Carlotti est sans doute morte. Le type qui l'a kidnappée l'a exécutée et a filmé son meurtre. On est tombé sur le DVD il y a

deux jours. Je dis « sans doute morte », parce que tu me connais, tant qu'on n'a pas retrouvé le corps, moi je ne suis certaine de rien.

Aïcha se tait, attend une réaction et Touraine empoigne le combiné.

— Continue. Je t'écoute.

— Malheureusement, l'histoire ne s'arrête pas à la petite Carlotti. Quelques jours avant son enlèvement, deux autres gamines ont disparu dans des circonstances similaires. Julie Delecourt, dans le Nord et Sarah Borderie, à Paris, dans le 11^e. Même âge toutes les trois, même camionnette blanche repérée. Et toi, il y a quatre ans, tu as fait le lien entre deux de ces affaires. Je sais que tu t'es rendu chez les Delecourt : un flic de là-haut bosse aujourd'hui avec nous, et les Delecourt me l'ont confirmé tout à l'heure au téléphone. Je ne sais pas ce qui t'a fait monter là-bas, mais ce qui est sûr, c'est que tu étais le seul à être sur la bonne piste, Sébastien. C'est pour ça qu'on a besoin de toi. Cet enfoiré est allé jusqu'à écrire aux parents. Il leur demande cent mille euros contre une preuve de vie. Je ne comprends rien à sa stratégie, il a décidé de se manifester quatre ans après les rapt. Je ne sais pas à quoi il joue, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'ensemble on peut lui mettre la main dessus... Tu m'écoutes ?

— Oui, je t'écoute. Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

— Venir te voir, Sébastien. Te parler, t'écouter. Et puis, tous les deux, on met en place une stratégie, un putain de plan comme on sait faire... Et dans les quarante-huit heures, on le coince, ce fils de pute.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire, Aïcha. Moi, si.

— C'est pour ça qu'il faut qu'on en parle. Que tu me dises tout, Sébastien. C'est à ce prix qu'on va le choper et l'empêcher de tuer d'autres gosses.

Elle laisse le silence prendre sa place, écoute la respiration lointaine, le vertige silencieux de Touraine, et poursuit :

— Je peux venir ce soir ?

Des années qui s'effondrent comme ça, en quelques mots. Touraine ferme les yeux sur les images qui défilent. Le regard des parents Carlotti, les épaules voûtées des Delecourt, l'odeur épouvantable du corps calciné de sa grande Hélène et ce jerrican puant déposé sur son paillason...

— OK. Je t'attends. Mais je te préviens, aucune voiture de flic et pas avant que la nuit ne soit tombée. Disons, 22 h 30. J'habite chemin des Arcoules...

— C'est bon, je sais... Merci, Sébastien... Merci.

— C'est pas pour toi, Aïcha, que je le fais. C'est pour Hélène.

— Comment ça, Hélène ?

— On en parlera tout à l'heure. Mais tu n'as pas idée de l'ordure

qu'on va devoir débusquer.

Un instant de répit entre les mots et Touraine reprend :

— J'accepte de t'aider mais j'y mets une condition. Et ça n'est pas négociable.

— Je t'écoute.

— Quand on l'aura chopé, je veux que tu me laisses le tuer.

La commissaire lève les yeux vers Mathias, assis près d'elle, sur un coin du bureau, et qui hoche la tête sans rien dire.

— D'accord. Je t'arrangerai ça. Tu as ma parole.

Puis elle ajoute :

— Mathias peut m'accompagner ?

— J'allais te le demander.

Une fois le combiné reposé, Sébastien Touraine referme la fenêtre, baisse le volet métallique et rejoint son vieux break Volvo.

Sur la route qui le ramène chez lui, la cime des platanes se joue des ultimes rayons de soleil.

Il franchit le porche de la vieille bâtisse, se gare au milieu de la cour et met un moment à se décider à sortir. Un long moment à laisser vagabonder ses pensées, à se laisser envahir par la certitude qu'après cette nuit, la vie ne sera plus jamais la même.

Maussane, 22 h 45.

Le Scénic blanc de Théo Mathias s'immobilise sur les graviers de la cour. Touraine a dit 22 h 30 et ni Théo ni Aïcha n'ont l'intention de perdre une minute de plus.

Dès que la lueur des phares balaye le jardin, il allume dans la cuisine et leur ouvre l'arrière de la maison.

— Salut, toi.

Les deux mots de Mathias emportent avec eux les quatre années d'absence.

Il semble à Touraine que les tempes de son ami ont quelque peu grisonné, que, sous le titane de ses lunettes rectangulaires, les ans écoulés ont approfondi leurs rides et que ça lui va plutôt bien.

Il lui tend la main, puis lui claque une bise sur chaque joue.

Aïcha s'avance alors dans la lumière.

Il la prend dans ses bras, juste un instant, comme ça, sans forcer le contact, simplement pour la sentir, là, si près, retrouver la tiédeur de sa peau, ses fragrances de menthe séchée qu'il sait n'avoir pas oubliées.

Le bleu translucide de ses yeux ne semble pas avoir perdu d'éclat. Des mèches brunes coiffées au gré du vent et, au pourtour des yeux, de la bouche, il croit remarquer de petits sillons durablement installés. Des rides comme des empreintes de chagrin. Ou de rire, peut-être. Ou les deux.

Il se dit que ces infimes traces, c'est son secret à elle, qu'il ne posera pas de questions, jamais. Il accueille son visage comme on retrouve un endroit après des années d'absence. Il lui faudra juste se familiariser avec ces ombres nouvelles sans vouloir en connaître l'histoire...

— Je vous fais un café. La nuit risque d'être longue.

Et il les guide jusqu'au salon.

*

Touraine s'enfonce près de Mathias dans les plis du divan en cuir, tandis qu'Aïcha s'installe, face à eux, au fond d'un large fauteuil en rotin.

Le silence, à peine troublé par le tournoiement des cuillères au fond des tasses, s'amuse à ponctuer le moment.

Quand, pendant des années, les codes de communication entre les êtres sont restés en panne, les mots qu'on avait l'habitude de se dire

peinent à être prononcés, et c'est un mutisme cadencé d'hésitations qui s'installe, jusqu'au moment précis où l'audace de l'un ou de l'autre se décide à prendre le dessus.

Théo Mathias repose sa tasse vide sur la table du salon et prononce les premiers mots.

— Ce qu'il faut que tu saches, Sébastien, c'est que nous n'avons pas décidé de rompre ton silence. S'il n'y avait pas eu ce rebondissement dans l'affaire Carlotti, nous l'aurions respecté encore des années.

Touraine fait craquer son briquet devant sa clope, tire la première bouffée en les dévisageant.

— Inutile de vous justifier. Je vous connais suffisamment, tous les deux. Quant à l'affaire Carlotti, puisque c'est de ça qu'il s'agit, cette affaire, elle m'a bouffé la vie à un point que vous ne pouvez même pas imaginer...

— Si tu nous disais d'abord ce qui s'est passé, lance Aïcha. Ce qui t'a fait tout plaquer, comme ça, d'une heure à l'autre. Tu dois tout nous expliquer, Sébastien. Tout. Et après, si tu veux qu'on aille plus loin tous les trois dans cette putain d'enquête, eh bien on le fera... Mais ensemble.

Elle se tait un instant et ajoute :

— Tu comprends ce que je veux dire ?

— Évidemment. Par contre, ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que si je n'ai pas pu vous parler avant, c'est que c'était impossible. Trop dangereux pour votre sécurité. La tienne, Aïcha, celle de Lison, de sa mère, et pour toi aussi, Théo.

— Comment ça, notre sécurité ? interrompt la commissaire.

— Pour tout vous expliquer, comme tu dis, il faut remonter à début octobre 2003. Rappelle-toi, ça faisait trois semaines qu'on s'épuisait à retrouver la trace de la petite Carlotti. Et moi, je ne sais pas pourquoi, je m'étais investi comme jamais dans cette enquête. Et le soir, Aïcha, quand on se retrouvait, on faisait le point des pistes qui ne menaient nulle part et on finissait par s'endormir, désespérés, comme si cette gosse était la nôtre.

Et puis un matin, j'ai téléphoné à un ancien collègue, un gars du Nord qui avait fini par remonter là-haut. Je l'ai appelé comme ça, pour prendre de ses nouvelles. On a causé boulot, de tout et de rien, et puis il m'a raconté qu'il était sur une sale affaire. Ça lui bouffait les nuits, aussi il avait besoin de parler. Alors il m'a raconté l'histoire de Julie Delecourt, une gamine disparue début septembre à Orchies, un bled à quelques kilomètres de chez lui. Des gosses l'avaient vue monter dans une camionnette blanche à la sortie de l'école, et puis plus rien. Pas de demande de rançon, pas de corps, pas de pistes, pas

d'indices. Que dalle. Julie Delecourt avait neuf ans, comme Camille, et ces deux gamines, à mille bornes l'une de l'autre, avaient disparu de la même manière, à quelques jours d'intervalle.

Quand j'ai raccroché, j'étais comme une pile. Dès les premiers mots du collègue, j'ai compris qu'on avait sans doute affaire au même salopard. J'ai noté l'adresse des Delecourt et je suis parti, comme ça, sans réfléchir. J'ai pris la Volvo et je me suis barré dans le Nord...

Touraine remplit à nouveau les tasses et reprend le fil de son récit.

— Quand je me suis trouvé face aux Delecourt, je me suis dit qu'ils étaient comme les Carlotti. Des gens simples qui ne demandent rien à personne. Blessés à mort. Un peu comme si les victimes d'un même homme étaient porteuses de marques identiques. Une sorte d'ADN de la souffrance...

Il leur avait demandé la permission de monter dans la chambre de la petite, d'y rester seul un moment. Une fois là-haut, il s'était assis sur le bord du lit, avait examiné les posters de Disney punaisés aux murs, les peluches alignées sur les étagères, le petit bureau en pin et les poupées assises autour de l'oreiller.

Les minutes s'étaient écoulées dans ce silence des pièces anormalement vides, et rien ne lui avait indiqué ce qui pouvait relier cette gosse du Nord à la petite Marseillaise.

— Quand je suis redescendu, les Delecourt avaient sorti des biscuits, des tasses de café. On s'est installés autour de la table, et ils m'ont raconté l'école, la sortie de leur fille au milieu des parents et des camarades de classe. Depuis l'année dernière, Julie avait pris l'habitude de rentrer à pied avec ses copines, sans que sa mère vienne la chercher. Et la petite en était fière. Jusqu'à ce que cette putain de camionnette...

Après le café, il avait enfilé sa veste, s'était excusé. Besoin de prendre l'air.

Il avait arpenté les rues mouillées d'Orchies, avait longé des cités de brique et de ciment où des mômes faisaient du vélo en riant, insensibles à la pluie qui les trempait.

Il avait marché jusqu'à l'école primaire, le col relevé sur la nuque, évitant les flaques autant que possible. Il avait imaginé Julie grimper dans le véhicule, sans qu'on la force, comme l'avait fait Camille, deux jours plus tôt, à l'autre bout du pays. Et là, les pieds dans l'eau, debout devant le préau vide, aussi certainement que les gouttes s'infiltraient sous le col de sa veste, l'absolue conviction d'avoir affaire au même type lui était définitivement tombée dessus.

— Cette conviction, ça m'a terrifié, mais en même temps ça a été un formidable coup de fouet. Des semaines qu'on se cassait le nez et là, à mille bornes de chez nous, quelque chose d'un peu précis

commençait à se dessiner. D'avoir affaire à un kidnappeur en série, c'était terrifiant, et pourtant, j'en étais presque heureux...

Une fois revenu chez les Delecourt, il avait préféré se taire. Avant de partir, il leur avait juste dit qu'on allait la retrouver et qu'ils pouvaient compter sur lui.

Dehors, il faisait déjà noir et il avait repris la route vers le sud.

Des heures d'autoroute à doubler des files de camions, des gobelets brûlants de café insipide avalés en vitesse sous les néons des stations-service. Et puis, à Lyon, la sonnerie de son portable. 3 h 30. C'était les flics du 8^e. Hélène avait eu un très grave accident de voiture.

Théo Mathias boit sa tasse d'un trait.

— Excuse, Sébastien, il y a un truc qui m'échappe. Ta piste du Nord suivie de l'accident mortel d'Hélène, en quoi ça a pu t'amener à prendre la fuite dès le lendemain de l'enterrement ?

— J'y arrive, Théo. Parce que la suite, vous la connaissez, mais seulement en partie. L'enterrement et tout ce qui va avec, pas la peine de vous raconter, vous y étiez.

Non, c'est le lendemain que tout a basculé. Tu étais partie bosser, Aïcha, et moi, j'avais traîné toute la matinée dans les rues, au hasard. Vers midi, je suis remonté chez moi. Besoin d'aérer l'appart', de fourrer mon nez dans de vieilles boîtes remplies de photos. De remuer le passé, aussi. C'est comme ça.

Quand je suis arrivé sur le palier, cette saloperie était posée sur le paillason, avec un mot scotché dessus. Je me suis approché, j'ai lu, et là j'ai compris que l'enfer m'était tombé dessus.

— Mais c'était quoi, cette saloperie ?

Touraine se lève d'un coup.

— Venez. Je l'ai conservée dans la grange, derrière.

Ils traversent la cour jusqu'à l'entrée d'un bâtiment, au fond du jardin.

Des planches, des pots de peinture ouverts, des sacs de ciment éventrés, des outils éparpillés et, contre le mur du fond, une couverture posée sur ce qui a l'air d'une caisse.

Touraine tire l'étoffe d'un coup sec.

— Voilà.

Un jerrican plastique de vingt litres, à moitié rempli d'essence. Scotchée près du bouchon, une feuille de carnet.

Touraine s'agenouille près du bidon.

— Avec le temps, c'est devenu quasiment indéchiffrable.

Puis il lit les mots qu'il connaît par cœur :

— « Arrête tout ! Sinon, la prochaine fois, c'est ton autre fille et

ton Algérienne qui vont cramer. Fous le camp tout de suite et loin. Pas d'autre avertissement. »

Touraine détache le papier du jerrican et se redresse.

— Voilà. Vous savez, maintenant.

— C'est pas possible, murmure la commissaire.

— Si, c'est possible. Possible et simple à imaginer. Je ne sais pas comment, mais ce fumier a su que j'étais sur sa piste dans le Nord, et pour me stopper net, il n'a pas fait dans la dentelle. Il a brûlé Hélène dans sa bagnole, a maquillé son meurtre en accident, et pour être sûr que je laisse tomber, le lendemain de l'enterrement, il a laissé cette horreur devant ma porte. Tu comprends, maintenant, pourquoi je me suis barré ? L'idée qu'à Lison et toi, il pouvait arriver la même chose qu'à Hélène, ça n'était pas supportable. Je n'avais pas le choix, je ne pouvais rien faire d'autre que de vous planter comme je l'ai fait. Aucune explication n'était possible. Aucune. Mon éloignement et mon silence, c'était la seule garantie qu'il ne vous arrive rien. Et ça a tenu jusqu'à aujourd'hui.

Par contre, maintenant que je vous ai parlé, on n'a plus de temps à perdre. Venez, on retourne dans la maison. J'imagine que vous n'êtes pas venus sans avoir un plan en tête.

— Plus ou moins. L'urgence, pour nous, c'était d'abord de t'entendre. Maintenant que c'est fait, c'est toi qui vas nous écouter. Après, on se met en route.

*

Minuit quarante-cinq.

Assis à l'arrière du Scénic, Touraine cale son regard sur les arbres qui défilent dans la nuit. Les feux des voitures doublées en vitesse cadencent de rouge les paysages au bord de l'obscurité.

La plaine de la Crau, Fos-sur-Mer, Martigues et puis l'Estaque, jusqu'aux abords du port autonome.

Quatre ans qu'il n'a plus foutu les pieds ici, et l'ombre des immeubles dans le clair de lune lui paraît inchangée. Il songe à tous ces types, derrière les murs, qui s'endorment sur leur putain d'existence. Aux femmes sans homme qui ne trouvent pas le sommeil et qui attendent, devant la télé, le retour du fils en capuche qui rentrera tard dans la nuit en rotant des vapeurs de bière. Le fils qui traversera l'appart' sans dire un mot et qui finira la nuit dans sa chambre à fumer ses colères...

Les voies rapides s'enchaînent, le Vieux-Port, l'hôtel de ville que Mathias contourne avant de se garer en double file à deux pas de la pizzeria de Manzini.

Touraine connaît le client pour l'avoir croisé quand il était flic : tombé plusieurs fois pour trafic de stupés, proxénétisme et, plus récemment, l'a informé Aïcha, pour diffusion d'images pédophiles sur le Net.

— De toute façon, a conclu la commissaire avant qu'ils ne quittent Maussane, Manzini, c'est tout ce qu'on a. C'est le seul nom que Bertaux a lâché. Il doit fermer son resto vers une heure du mat'. Si tu te lâches sur le champignon, Mathias, on devrait pouvoir se le faire avant qu'il rentre chez lui...

Touraine sort du véhicule, retrouve l'air du Vieux-Port, en contrebas.

À quelques mètres, la portière d'une 307 s'ouvre sur un type qui s'approche d'eux sans hésiter.

Touraine se dit que depuis quatre ans, Camorra n'a pas changé un iota de sa garde-robe. Un jean bouffé jusqu'à la trame, des pompes de sport qui ont dû être noir et or avant de faire le tour de la terre, sans oublier le polo bleu et blanc à la gloire de l'OM.

Tout en marchant, Camorra libère ses yeux des Ray-Ban qu'il ne quitte que pour dormir, plante les branches dans sa tignasse brune et, d'un geste machinal, vérifie l'élastique qui lui maintient les cheveux derrière la nuque.

— J'ai téléphoné au lieutenant pour qu'il nous rejoigne, déclare la commissaire. On ne sera pas trop de quatre pour bousculer Manzini.

— Salut, Touraine. Alors, c'est le grand retour ?

— Si tu veux, Camorra.

Il s'avance vers le lieutenant et ajoute :

— Tu sais comme moi qu'on n'a jamais pu trop se blairer tous les deux. Mais, j'sais pas pourquoi, j'suis quand même content de te voir.

Camorra crache son chewing-gum et lui tend la main.

— Moi aussi, si tu veux tout savoir.

— Bon, coupe la commissaire, je vous préviens, Manzini, on lui sort le grand jeu. S'il y a encore des clients, on les vire, on baisse le volet, et après vous avez carte blanche. Pas question qu'on sorte de là sans qu'il nous ait balancé une info sérieuse. Vu ?

Camorra fait craquer ses phalanges.

— Carte blanche ? Vous voulez dire quoi, patronne ?

— Aucune pitié pour cet enfoiré. Comportez-vous comme des voyous. C'est la seule chose qu'un type comme lui peut comprendre.

Jean-Marc Manzzeni a rejoint les deux derniers clients de la soirée à leur table. Il débouche sa troisième bouteille de champ' quand la porte s'ouvre sur Aïcha Sadia et son équipe.

— Police !

Quelques pas jusqu'à la tablée.

— Faut qu'on parle, Manzzeni. Alors tu fermes ta boutique.

Puis elle s'adresse aux deux autres :

— Allez, messieurs. Il est tard, on n'a pas de temps à perdre. Vous bougez votre cul et vous rentrez chez vous.

Manzzeni se plante un havane entre les dents et remplit les flûtes comme si de rien n'était.

— Me parler ? Pas de problème.

Calmement, il repose la bouteille et poursuit :

— Je finis ma coupe avec mes amis et après, je suis à vous. Vous n'avez qu'à prendre un verre au bar avec vos gars. Ma femme va vous servir. Et gardez votre pognon, c'est la maison qui régale.

Le lieutenant Camorra s'empare de la bouteille et la retourne dans le seau à glace. Puis il saisit les coupes et, du même geste, les vide une à une.

— Tu vois, Manzzeni, maintenant y'a plus rien à boire.

Puis il dévisage les deux clients :

— Vous deux, les charlots, vous dégagez. La bouffe, vous avez entendu le patron, c'est la maison qui régale. Allez, hop ! Dehors ! On va pas y passer la nuit.

Manzzeni se lève d'un coup.

— Non mais vous vous croyez où ? Je suis chez moi, ici, et je n'ai rien à me reprocher. Aussi, vous me lâchez la grappe ! Je bois un verre avec mes invités et après, on cause.

Il plonge son regard dans celui de la commissaire.

— Ici, vous êtes chez moi et, en plus, je suis clean comme un nouveau né. Je préfère vous prévenir, madame la commissaire, chez moi, c'est bibi qui mène la danse.

Touraine quitte le tabouret sur lequel il a pris place en entrant et soulève Manzzeni par le col de la chemise.

— Écoute-moi bien, enfoiré. Si on a fait le déplacement jusque chez toi à une heure pareille, c'est pas pour te faire un contrôle fiscal mais pour du lourd. Du très lourd. Alors, tu commences par dire à tes potes de dégager. Et pour ce qui est de la danse, cette nuit, c'est moi

qui conduis. Vu ?

Camorra ouvre la porte qui donne sur la rue.

— Allez, les pieds nickelés, foutez le camp avant qu'on s'occupe de votre pedigree.

Il se tourne vers l'épouse de Manzini.

— Toi aussi, ma poule, tu dégages. C'est d'un tête-à-tête qu'on a besoin avec ton bonhomme, tu me suis ? Tu ramasses ton sac, ta quincaillerie, et tu te casses.

Manzini s'affale sur sa chaise.

— Vas-y, Fiona, sinon ils vont nous les briser toute la nuit.

Alors qu'elle s'apprête à sortir, Touraine l'agrippe par le bras.

— Avant de nous laisser, rallume le four à pizza et fais-le ronfler comme il faut.

Fiona Manzini actionne les boutons du brûleur et rejoint les deux derniers clients dans la rue sans dire un mot.

— Dis donc, obéissante ta poupée ! s'exclame Camorra.

— Qu'est-ce que tu veux, j'ai toujours su y faire avec les dames... Et c'est pas ce soir que ça va changer. N'est-ce pas, madame la commissaire ?

Aïcha Sadia ignore la remarque et s'adresse au légiste :

— Vous pouvez tirer le rideau, Mathias. On sera plus tranquilles.

*

Les petites jambes tremblantes de Camille Carlotti s'effacent de l'écran d'ordinateur.

— Voilà, Manzini. Tu vois, c'est simple. Ce que tu viens de visionner, c'est le DVD que Bertaux a fourgué au type qu'on a interpellé à Roissy. Pas de bol pour toi, avant de se balancer par la fenêtre, ton Bertaux, il nous a dit que c'était toi qui lui avais envoyé le client. Je te rassure tout de suite, on n'est pas là pour te faire plonger pour tes petites combines. Tu joues les intermédiaires, tu prends ta com', on n'en a rien à foutre ! Non, nous, ce qu'on veut, c'est que tu nous parles de Bertaux. Lui, il nous a raconté qu'il avait trouvé le DVD par hasard, lors d'un cambriolage le mois dernier. Et nous, on n'en croit pas un mot. On pense plutôt qu'il était mouillé jusqu'à la couenne dans une affaire d'enlèvement et de séquestration de gamines, et que, s'il s'est suicidé, c'est parce qu'il était mort de trouille. Et je te jure que c'est pas de nous qu'il avait peur, mais de quelqu'un au-dessus de lui. Suffisamment peur pour se balancer du sixième, si tu vois.

Aïcha s'interrompt un instant.

— Trouvez-moi une bière, Camorra. Je crève de soif.

Puis elle revient à Manzini.

— Tu vois, je joue franc jeu. Ça fait quatre ans qu'on est sur cette affaire d'enlèvement, et on n'a quasiment que dalle. Alors tu vas nous raconter ce que tu sais de cette histoire. Tu déballes tranquillement, et après, on te fout la paix. En revanche, si tu te payes notre gueule, mes hommes ont carte blanche pour te faire cracher le morceau.

Elle boit les premières gorgées au goulot.

— À toi de jouer, Manzini. On t'écoute.

Manzini ne baisse pas le regard.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je connais rien, moi, des combines à Bertaux. On n'était plus en contact depuis un bon bout de temps, et puis, il y a quelques jours, il m'a téléphoné pour me raconter sa trouvaille. Moi, je connais du monde, aussi je lui ai envoyé un acheteur. Je devais prendre ma part au passage, c'est tout. J'en sais pas plus. C'est pas la peine de me regarder comme ça. Je vais quand même pas inventer pour vous faire plaisir, non ?

La commissaire sort des feuillets d'une poche de sa veste et les lui brandit devant les yeux.

— Arrête de nous prendre pour des cons. Ça, ce sont les derniers relevés téléphoniques de Bertaux. Depuis deux mois, il t'a appelé presque tous les jours. Pour quelqu'un avec qui t'avais quasiment plus de contact, va falloir que tu nous expliques.

Manzini fixe les relevés puis se trifouille le nez en soupirant.

— Bon, d'accord. C'est vrai que ce con avait pris l'habitude de me faire chier au téléphone. Mais faut comprendre : vu mes états de service, j'étais un peu comme son modèle. Une sorte de référence, si vous voyez. C'est pour ça qu'il aimait me raconter ses petites affaires, histoire que je lui file un conseil de temps en temps. Mais jamais il ne m'a causé d'une histoire d'enlèvement. Pas l'envergure pour ce genre de plan, Bertaux. Mais alors, pas du tout. Je comprends que vous soyez sur les dents avec cette affaire de gamine, mais je vous assure que vous faites fausse route, madame la commissaire.

Aïcha finit sa bière d'une traite et s'adresse à Camorra.

— Lieutenant, vous n'avez pas l'impression qu'il nous prend pour des billes ?

— Si, patronne. Carrément pour des blaireaux. Et je sais pas vous, mais moi ça commence sérieusement à me gonfler.

Camorra empoigne Manzini par les cheveux, le soulève de sa chaise et lui plonge la tête dans le seau à champagne. Puis il le fait pivoter face à lui et lui explose le nez d'un coup de boule. Sec et sans bavures.

L'autre, d'un revers de manche, tente d'essuyer le sang qui pisse et balbutie quelques mots inaudibles.

— Ta gueule ! hurle Camorra.

La gifle qui suit le fait s'étaler sur le sol.

Camorra se jette sur lui et, du genou, lui bloque les reins avant de le saisir à nouveau par les cheveux.

— Écoute-moi bien. On veut tout ce que tu sais sur Bertaux, c'est tout. Alors tu nous racontes ta vie et tout ira bien. Par contre, si tu continues à nous balader, on va se déchaîner sur ta peau et demain, promis, quand ta gonzesse ouvrira le tiroir de la morgue, elle pourra même pas te reconnaître.

Le lieutenant tire un peu plus la tignasse vers l'arrière, forçant Manzzini à lever le menton vers la commissaire.

— Arrêtez, bordel ! Arrêtez, je vous jure que...

Pas le temps de finir sa phrase. Camorra lui plaque violemment la tête contre le carrelage.

— Tu vas parler ! Tu-vas-parler !

La commissaire fait un signe au lieutenant. Il dégage les menottes de sa ceinture et les fait claquer dans le dos de Manzzini. Puis il l'empoigne par le col de la chemise et le rassoit sur sa chaise.

Toute l'équipe observe Manzzini en silence. Une arcade ouverte, le nez éclaté, la bouche en sang. L'homme reprend son souffle, redresse la tête et cherche le regard de la commissaire.

— Bon, on joue à quoi maintenant que votre grand con s'est défoulé ?

La beigne de Camorra l'envoie à nouveau au tapis.

— Tiens, voilà ce qu'il te dit, le grand con !

La commissaire sent qu'il faut passer à la vitesse supérieure. Manzzini, c'est du coriace. Dans sa putain de vie, des coups, il a dû en recevoir autant qu'il en a donné. Seule la peur de crever dans d'extrêmes souffrances a une chance de le faire vaciller. Et encore... De toute façon, il faut tout tenter.

Touraine, comme s'il avait lu dans les pensées d'Aïcha, ouvre la trappe du four. Les flammes crépitent et une bouffée de chaleur envahit la pièce.

Il s'approche de Manzzini et s'adresse à Camorra :

— Tu permets ?

— Vas-y. Chacun son tour.

Touraine l'empoigne par le cou et le traîne jusqu'au bord du brasier.

— Si dans trente secondes t'as pas commencé à l'ouvrir, on

t'enfourne là-dedans et on te laisse cramer vivant. Décide-toi maintenant.

Manzzini prend appui sur ses jambes et se redresse complètement.

— Eh ! Vous êtes des flics, bordel ! Et la police, j'la connais. Ça bouscule sérieusement le client, d'accord, mais c'est pas la Gestapo. Maintenant, arrêtez votre cirque, merde ! Conduisez-moi au commissariat si ça vous chante mais arrêtez ce putain de cinéma...

Touraine colle son visage contre celui de Manzzini.

— Écoute-moi bien, espèce d'enculé. Dans cette putain d'affaire, j'ai d'abord perdu ma fille. Brûlée vive. Et à la minute où je te parle, il y a deux gamines qui attendent de crever quelque part, dans un trou à rats. Alors, si tu crois que je vais me gêner pour t'enfoncer là-dedans...

Aïcha Sadia quitte sa chaise et s'avance jusqu'à Manzzini.

— C'est la dernière fois que je te le demande, Manzzini. On est sûrs que Bertaux était mêlé à l'enlèvement de deux fillettes et que toi, t'es au courant de quelque chose. On ne dit pas que tu y as participé, on pense simplement que Bertaux t'en a parlé. C'est pas compliqué, tu nous dis ce que tu sais sinon je te jure que je te fais cramer dans ce putain de four. Alors, tu parles, oui ou merde ?

Sans s'en rendre compte, elle s'est mise à hurler. À gueuler sa colère, sa rage mais aussi sa peur. Peur d'aller aussi loin dans la violence, peur d'entraîner ses hommes dans des actes qu'ils pourraient avoir à payer très cher.

Ne pas réfléchir. Se focaliser sur les petites jambes de Camille Carlotti, penser que ce fils de pute sait quelque chose et qu'il faut le faire parler, à tout prix. Ce fumier est l'unique piste. La seule.

Manzzini ne détourne pas le regard.

Dans le regard de ses hommes, Aïcha Sadia lit la détermination nécessaire. Plus de place pour l'hésitation.

— Allez, ça suffit. Foutez-le là-dedans.

Touraine et Camorra se saisissent de Manzzini qui se met à remuer dans tous les sens.

— Viens nous donner un coup de main, Théo, crie Touraine. Faut lui bloquer les bras, sinon on va jamais y arriver !

Aidés de Mathias, ils soulèvent Manzzini en position horizontale et l'approchent de la trappe du four d'où sort une chaleur épouvantable.

Aïcha se penche à son oreille.

— Tu parles, ou je te promets qu'on te fait griller.

Manzzini regarde les flammes et laisse exploser sa rage.

— Allez vous faire foutre ! J'ai rien à vous dire. Rien !

Elle fait un signe de tête à ses hommes qui engagent Manzzini par

l'ouverture jusqu'à ce que ses pieds disparaissent, puis ils referment la porte métallique sur les hurlements du truand.

— Je préfère vous prévenir, intervient Théo Mathias. Ne le laissez pas plus de trente secondes là-dedans, sinon il va nous crever entre les pattes.

Des cris de douleur à peine couverts par le crépitement du brasier.

La commissaire ne quitte pas sa trotteuse des yeux.

— C'est bon. Sortez-le.

Chemise et cheveux en flammes. Camorra lui renverse le seau à champagne sur la tête.

— Vous êtes tarés ! Putain, je suis tombé sur des tarés !

Manzzini a sérieusement perdu de sa superbe. De l'épaisse chevelure noire d'homme du sud, ne restent plus que de vagues poils collés au crâne.

Le lieutenant Camorra le saisit par les oreilles et l'oblige à le regarder.

— Maintenant, tu sais qu'on ira jusqu'au bout. Alors, tu nous racontes ce que tu sais sur Bertaux, on t'en demande pas plus. Par contre, si tu préfères la boucler, on t'enferme dans le four et on se tire. Et demain, ta bonne femme ne retrouvera plus qu'un tas d'os calcinés. Sans parler du temps qu'il va te falloir pour crever. Maintenant, c'est toi qui choisis.

Jean-Marc Manzzini fixe le sol un long moment, puis il redresse la tête.

— OK, murmure-t-il. Mais vous êtes dingues. Complètement dingues.

Il lève les yeux vers la commissaire.

— Je vais vous dire ce que je sais. Mais seulement, il y a une condition.

— Tu crois que t'es en position ?

— J'en sais rien. À vous de voir.

— Dis toujours.

— C'est simple. Une fois que je vous aurai parlé, je veux être coffré jusqu'à ce que vous ayez arrêté celui que vous cherchez. Si je reste ici, il va me faire la peau. C'est sûr. Et votre coup du four, sans vouloir vous vexer, à côté de ce qu'il me fera subir, ça aura l'air d'une plaisanterie. Aussi, j'accepte de vous dire ce que je sais mais faut me promettre de me boucler après, d'accord ?

— C'est d'accord, acquiesce la commissaire. Tu as ma parole.

Touraine se lève de sa chaise, se place derrière Manzzini et pose les deux mains sur ses épaules.

— Pour commencer, si tu nous disais qui est « il ».

— Comment ça ?

— Tu as dit « il va me faire la peau », « il me fera subir ». Alors, c'est qui ce « il » ?

— Je ne sais pas. Je l'ai jamais vu. Tous ceux qui connaissent son existence l'appellent « la Hyène ». Personne n'a jamais vu son visage, mais dans le milieu du très hard, ceux qui ont ouvert leur gueule ou qui ont essayé de le doubler, on les a tous retrouvés mutilés, je ne vous dis pas le tableau...

— C'est quoi, le très hard ? coupe la commissaire.

— Les réseaux de pédophiles et les ultra-pervers. Moi, il y a un moment que j'ai décroché de tout ça. Trop dégueulasse et trop dangereux pour moi. Je me suis recyclé dans du classique. Je dis pas que mes affaires sont des plus nettes mais...

— On s'en fout de tes affaires, aboie Touraine. Donc, pédophile, tu disais ?

— Oui, c'est ça. Mais c'est le dessus du panier dont je vous parle. Pas des minables qui matent les gosses aux douches des piscines ou qui se branlent devant leurs ordis sur des sites pourris. Non, moi je vous parle du haut de gamme. Des dingues qui payent des fortunes pour voir des gamins se faire tabasser à mort. Les snuff movies, vous avez jamais entendu parler de ça ?

— Vaguement, glisse Aïcha. Jamais vraiment eu de preuves de leur existence. Au final, on a dit que c'était des conneries. Une sorte de légende urbaine...

— Pourquoi, t'en as déjà vu ? glisse Touraine.

— Une ou deux fois. Et je peux vous dire que ça n'est pas une légende. Un vrai truc de dingue ! Imaginez des films où les gosses se font torturer pendant des journées entières avant d'être assassinés en live. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a très peu de DVD qui circulent. Tous les mecs qui touchent à ce business risquent très gros. Suivant le pays où ils sont, c'est perpète, la chaise électrique ou la corde au cou. Et pour les clients, s'ils se font choper, c'est le même tarif. C'est pour ça que ça vaut une fortune. Au début, les premières victimes, c'était des gamins qui venaient des pays de crève-la-dalle. Faut comprendre, dans les bidonvilles, la chasse est plus facile. Mais là où les enchères ont commencé à monter, c'est quand ils se sont mis à enlever des gosses de chez nous. Des petits blancs bien comme il faut. On parle de plusieurs millions de dollars pour un DVD d'à peine une heure.

— Et les acheteurs, quel genre ? coupe la commissaire.

— Des mecs pourris jusqu'à la moelle et gavés de thune. D'après ce que je sais, on trouve la plupart des acheteurs aux States. Encore que

depuis peu, les Russes s'y sont mis.

— Et la Hyène, là-dedans ? lâche Touraine.

— La Hyène, c'est un spécialiste du genre. Un solitaire qui assume son business de A à Z. Enlèvements, séquestrations, viols, tortures, jusqu'à l'exécution filmée de ses victimes. Je peux vous dire que dans le Milieu, il est craint comme le diable. Faut dire que les petits malins qui ont essayé de monter un business parallèle pour faire chuter les prix, on les a tous retrouvés en puzzle. Les couilles dans la gorge et le corps brûlé à petit feu. Sans parler des morsures.

— Quelles morsures ? l'interrompt Aïcha Sadia.

— Ben quoi ! La hyène, c'est une des rares bestioles qui bouffent des cadavres. Vous êtes nuls en zoologie, ou quoi ?

— T'occupe pas de notre culture générale. Continue plutôt, siffle Touraine.

— Ben, souvent, la hyène, elle s'attaque à des animaux blessés qu'elle bouffe alors qu'ils ne sont pas encore crevés. Eh bien, les types qu'on a retrouvés, ils avaient des marques de morsures au ventre et aux jambes. Un pote légiste qui a pu voir un des cadavres m'a assuré que les morsures étaient d'origine humaine et qu'elles avaient été faites alors que les types étaient encore en vie. C'est pour ça qu'on l'appelle la Hyène.

— Au hasard, t'as pas une vague idée de l'endroit où elle se planque, ta Hyène ? ironise Camorra.

Manzzini semble hésiter quelques secondes avant de lâcher :

— Non. Mais à cause de Bertaux, je sais qu'il est dans le coin.

Manzzini se tait un instant, comme soulagé par ses aveux, et reprend :

— Dites-moi, commissaire, si vous me retiriez les menottes ? J'ai une de ces soifs...

— Tu m'excuseras, Manzzini, mais tes menottes, tu vas les garder. Je tiens pas à ce que tu nous fasses le même coup que Bertaux ce matin. Pour ce qui est de boire, le lieutenant va te tirer une pression.

Touraine, qui est resté debout pendant le récit de Manzzini, tire une chaise à lui et s'assoit face au restaurateur.

— Bon, on reprend. Qu'est-ce qui te fait dire que Bertaux connaissait la Hyène et que cette Hyène se nicherait dans le coin ?

Manzzini lève les yeux au plafond, semble rechercher le souvenir exact des choses.

— En fait, ça remonte à environ quatre ans. Oui, c'est ça. À septembre ou octobre 2003...

Et Manzzini parle plus d'une heure sans s'arrêter.

Camorra baisse le volet métallique qu'il verrouille à clé.

— Il est plus de trois heures du mat', patronne. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous m'embarquez Manzini et vous me le bouclez au central. Foutez-le à l'isolement. Aucune visite autorisée. Tant que vous y serez, faites-lui prendre une douche et tâchez de trouver quelques pansements pour ses brûlures. J'ai pas envie d'être emmerdée, demain matin. En ce qui me concerne, j'ai besoin de me poser un peu. De toute façon, on ne peut rien entreprendre à cette heure-ci. Je vous retrouve tous à mon bureau à 8 h 45.

Elle s'approche de Touraine et se penche au creux de son cou.

— Toi, tu dors avec moi. Puis elle ajoute en souriant :

— Et c'est un ordre.

Elle se tourne alors vers Mathias.

— Vous pouvez nous déposer devant chez moi, Mathias ?

À peine la porte de l'appartement refermée, Aïcha bloque Sébastien contre le mur.

Elle colle son front au sien puis elle se met à lui parler à voix basse. Si près qu'il sent son souffle lui effleurer la bouche.

— Quatre ans que j'attends ce moment, Sébastien. Quatre ans que je rêve, chaque soir, de te coller contre ce mur et d'abuser de toi à ma guise.

Elle lui pose un index sur les lèvres.

— Alors, je ne veux pas t'entendre. Je reprends à mon compte ce que tu as dit à Manzini tout à l'heure : cette nuit, c'est moi qui mène la danse.

Par petites touches, elle couvre ses joues, son cou, de baisers légers. Puis elle lui lèche le coin des lèvres et, quand il entrouvre la bouche, elle lui offre sa langue. Sans retenue. Leurs bouches se mêlent, leurs salives, leurs dents s'entrechoquent et, quand elle sent que le désir peut lui faire perdre le contrôle des choses, elle pivote et se colle dos contre lui.

Elle sent son souffle d'homme se faufiler sous ses cheveux, ses lèvres lui manger la nuque. Elle lui prend les mains et les pose fermement sur sa poitrine.

— Tu sais que j'aime ça, murmure-t-elle.

Elle déboutonne son corsage qui atterrit en douceur sur le parquet. Sébastien fait glisser les bretelles de dentelle noire le long des épaules. D'un geste sûr, il lui dégrafe le dos et laisse le sous-vêtement rejoindre le corsage.

Il emprisonne les seins lourds d'Aïcha sous ses doigts, les sent se gonfler de désir.

Elle renverse la tête en arrière, retrouve sa bouche, sa langue et se met à onduler des fesses contre son ventre.

Depuis qu'il l'a serrée dans ses bras, en début de soirée, Sébastien sait par cœur ce qui les attend.

Il aimerait lui faire croire qu'elle garde la maîtrise des opérations, quand lui connaît tout à l'avance du scénario des corps.

Il sait qu'elle faufile sa main derrière elle, qu'elle pétrira l'étoffe de son jean jusqu'à deviner la chair s'enfler pour elle. Il sait qu'elle débouclera sa ceinture, qu'elle fera jaillir les boutons hors de leur boutonnière et que ses doigts impatients disparaîtront sous l'étoffe pour mieux le saisir.

Quand elle n'en pourra plus d'envie, qu'elle en perdra son souffle, elle tombera à genoux et c'est sa bouche qui se livrera alors au va-et-vient de sa gourmandise.

Puis, elle l'assoira d'autorité sur le fauteuil Voltaire, dans l'entrée, l'enjambra à califourchon et s'abandonnera au rythme doux des cavalières.

Elle offrira ses seins parfumés de menthe à sa langue brûlante, livrera les rondeurs de ses fesses à ses mains audacieuses et, à force d'habiles mouvements de la croupe, elle finira par exploser, juste avant lui, gagnant sur son plaisir quelques précieuses secondes...

*

5 h 40.

Il soulève discrètement le drap et pose un pied sur la moquette.

— Tu vas où ?

— Je vais en fumer une sur le balcon. Tu ne dors pas ?

Elle lui prend le bras et l'attire contre elle.

— Pas plus que toi. Mais reste. Ça fait quatre ans que j'ai froid dans ce lit...

Il ne peut réprimer un sourire et reprend sa place, le regard perdu au plafond.

Ces dernières heures l'ont plus que malmené.

L'enlèvement des gamines, la mort de sa fille, le jerrican déposé par ce pourri, tout ce à quoi il tente d'échapper depuis quatre ans a brutalement refait surface. Et puis le petit corps massacré de Camille Carlotti, l'interrogatoire de Manzzini, cette sauvagerie à laquelle ils ont tous cédé et, à l'instant, les seins, la bouche, le ventre d'Aïcha...

Impossible de dormir. Besoin de parler, de faire le point.

— Tu vois, ce qui me travaille, c'est le double-jeu incompréhensible de la Hyène.

— Comment ça, double-jeu ?

— Pour moi, c'est une évidence. Cette ordure pourrait tirer un maximum de fric de son putain de DVD. Il connaît les réseaux, les filières et tout le processus. Mais contre toute logique, il a décidé de demander cent mille euros aux Delecourt contre une preuve de vie de leur fille. Ce que j'aimerais comprendre, tu vois, c'est pourquoi il a fait ce choix. Et pourquoi il a attendu quatre ans. De plus, en rançonnant les parents, il devait bien se douter que tu allais reprendre contact avec moi, alors qu'il avait pourtant mis le paquet pour m'écarter de l'enquête. C'est pour ça que je te parle de double-jeu. Parce que tout ça est d'une contradiction folle, et que j'ai du mal à y voir clair.

Touraine se tait un instant, croise les mains derrière la nuque et prend une profonde inspiration.

— Ce qui me semble envisageable, poursuit-il, c'est que tout ça fasse partie d'une stratégie élaborée depuis longtemps. Dans toute cette affaire, rien n'est dû au hasard, et...

La bouche d'Aïcha posée sur la sienne l'empêche de prononcer un mot de plus.

— Tu ne crois pas que tes hypothèses peuvent attendre qu'il fasse jour et que l'urgence est de dormir, mon détective ? Il nous reste deux heures de sommeil à prendre, et demain, il faudra être en forme, la journée risque d'être longue.

À mesure des mots, elle a glissé une cuisse entre ses jambes. Sa main s'est posée sur son ventre et descend maintenant là où la preuve du désir se niche.

— C'est ça que tu appelles dormir ?

Elle sourit dans l'obscurité et ses doigts se font plus précis encore.

— Bien sûr qu'on va dormir.

Elle bascule sur lui et ajoute en l'embrassant :

— Mais après la deuxième mi-temps.

*

La regarder dormir.

Le jour s'est levé et, par les interstices du volet, des rais de lumière orangée se dessinent sur les épaules d'Aïcha.

Ses mèches noires décoiffées, son visage chiffonné par la nuit et, à fleur de drap, la courbe de ses seins.

Il pourrait rester des heures, assis près du lit, à demeurer une sentinelle silencieuse.

Touraine se dit que s'il avait su peindre, il l'aurait sûrement couchée au pinceau sur la toile, que s'il avait su photographier, il aurait capturé ce centième de seconde, aurait développé le cliché dans le secret d'une chambre noire et, des milliers de fois dans sa vie, il aurait posé les yeux sur cet instant de lumière emprisonnée...

Il va jusqu'à la cuisine et fait couler deux cafés. À genoux près du lit, il dépose les tasses sur la table de nuit. Puis il se met à guetter les signes successifs de la fin du sommeil quand ils s'emparent du visage d'Aïcha. Ses sourcils qui se froncent, ce mouvement de l'épaule pour retenir le drap, garder la nuit encore un peu pour elle, et ses lèvres qui se décollent comme pour mieux respirer le jour qui vient...

Le bleu-vert de ses yeux rencontre le visage attentif de Sébastien.

— Je dors mieux quand tu me regardes.

— Et comment tu sais que je te regarde, puisque tu dors ?

Elle se redresse sur le lit, cale les deux oreillers contre son dos et se voile les seins d'un bout du drap tendu.

— Parce que quand je dors comme ça, c'est uniquement parce que tu me regardes.

Sébastien ne peut s'empêcher de rire.

— J'adore les flics qui ont réponse à tout... quitte à inventer la vérité.

Paris, mardi 18 septembre, 8 h 45.

Pierre Borderie dépose un grand bac en zinc truffé de roses contre la vitrine de sa boutique. Il lève les yeux, observe les nuages qui ont couvert Paris, puis son regard balaie le bas du boulevard de la Roquette. Au petit matin, un orage s'est déversé sur le quartier et, à la vue du boulevard détrempé et des giclements d'eau sale projetée par les voitures, il se dit, une fois n'est pas coutume, que septembre a pris de l'avance sur les couleurs d'automne.

Dans l'arrière-boutique, Viviane Borderie met la dernière touche à la préparation d'une couronne funéraire commandée pour 9 heures.

Elle entend son mari lui parler depuis la porte d'entrée.

— Je vais chez Polo nous chercher un café. Je te ramène un croissant ?

Comme chaque matin, elle décline la proposition, ajoute qu'elle n'a pas faim. Comme chaque matin, il disparaît au coin de la vitrine pour revenir, quelques minutes plus tard, un expresso en équilibre dans chaque main. Comme chaque matin, ils boivent leur café en silence et Pierre rapporte les tasses. Pendant qu'il s'enfile un armagnac cul-sec sur le coin du comptoir, elle pose la main sur le cadre-photo posé près de la caisse, fait courir son index le long du cliché, arrête sa course un instant à la hauteur des lèvres de l'enfant et, pour la mille quatre cent cinquante-sixième fois depuis quatre ans, comme chaque matin, elle fait en silence le vœu fou que ce jour lui apporte une nouvelle, même insignifiante, de sa petite Sarah.

Sarah, montée dans une camionnette blanche à la sortie de son cours de danse et que personne n'a jamais revue.

*

Marseille, 8 h 50.

Aïcha Sadia attend que le capitaine Draux referme la porte de son bureau. Elle s'approche du paper board et se met à écrire de grandes lettres majuscules.

Toute l'équipe la regarde emplir la feuille, souligner certains des mots et placer, çà et là, de grands points d'interrogation. Elle jette un dernier coup d'œil à ses notes puis fait face à ses équipiers.

— Voilà, messieurs. Deux colonnes. La première pour les éléments dont nous sommes sûrs, la seconde pour les questionnements.

Elle pointe du doigt la première colonne et poursuit :

— Bertaux a bossé pour la Hyène.

Elle fixe son lieutenant.

— Qu'est-ce qu'on peut dire là-dessus, Camorra ?

Le lieutenant se racle la gorge et se lance :

— D'après Manzini, Bertaux a commencé à lui parler de la Hyène en septembre ou octobre 2003. Vu la date, difficile de ne pas faire le lien avec l'enlèvement des gamines. Ensuite, le fait que Bertaux ait eu le DVD dans les pattes il y a seulement quelques jours, ça nous indique qu'il fréquentait la Hyène encore récemment.

— OK, acquiesce la commissaire. Mais puisqu'ils bossaient ensemble, pourquoi Bertaux s'est-il balancé par la fenêtre ? C'était pas un enfant de chœur, et certainement pas la première fois qu'on lui passait les bracelets. S'il avait décidé de la boucler, il s'en serait tiré avec quelques mois de placard pour détention de vidéo pédophile et puis basta. Avec un bon avocat, aucun juge n'aurait pu lui coller le meurtre de la petite Carlotti sur le dos. Alors pourquoi ce con a-t-il préféré se suicider ? Une idée, capitaine ?

Draux fait craquer ses phalanges et se redresse sur sa chaise.

— D'après moi, il tentait de doubler son patron. Je pense qu'il n'en pouvait plus de le voir ramasser un max de fric en vendant ses films pourris. Alors il a tenté sa chance. Il lui a piqué le DVD Carlotti et il est passé par Manzini pour trouver un acheteur. Mais pas de bol, le passeur s'est fait gauler à Roissy et nous, on est vite remontés jusqu'à lui. Et vu ce que fait subir la Hyène à ceux qui le trahissent, il a préféré en finir tout de suite.

— Et cette histoire de cambriolage dans le 12^e, info ou intox ? interrompt Touraine.

— Là-dessus, j'ai ma petite idée, reprend le capitaine Draux. Quand vous lui êtes tombés dessus, hier matin, Bertaux a dû sérieusement paniquer. Rien qu'à l'idée de se retrouver face à la Hyène, il devait se faire dessus.

— D'ailleurs, il s'est pissé dessus, ce con, se marre Camorra.

— Vous voyez... Alors, dans la panique, continue Draux, il vous a balancé n'importe quoi pour faire baisser la tension. Le tout, maintenant, c'est de démêler le vrai du faux.

— Et c'est quoi, votre petite idée, capitaine ? insiste la commissaire.

— Très simple. Vous savez comme moi que le mensonge fait souvent partie d'une stratégie très élaborée. Un type qui a commis un meurtre après l'avoir minutieusement échafaudé, par exemple, eh bien ce type, il a prévu toute une série de contrevérités plus plausibles les unes que les autres. Un scénario de sortie de secours, en quelque sorte.

Et en cas de problème, s'il se fait serrer, par exemple, il n'aura plus qu'à réciter la suite de mensonges qu'il a appris par cœur. En revanche, si le mec est pris de court, comme Bertaux hier matin, le mensonge improvisé devient la seule issue possible. Rien n'est préparé, et du coup, en racontant des conneries, fatalement, il va balancer des éléments qui, eux, peuvent s'avérer facilement vérifiables.

— Vous pouvez être plus précis ?

— Bien sûr. Pris de panique, il y a de fortes chances que dans la version bidon qu'il a voulu vous faire avaler, il ait glissé des vérités.

— Excusez-moi, capitaine, mais je ne comprends rien à ce que vous nous racontez.

— Mais si, c'est simple. Je vais essayer d'être plus clair. Ce que je veux dire, c'est que parce qu'il n'a pas eu le temps de trouver autre chose, la version que vous a servie Bertaux, en résumé, c'est : j'ai trouvé le DVD par hasard lors d'un cambriolage dans le 12^e, le mois dernier. C'est bien ça ?

Hochement de tête de la commissaire.

— Qu'il ait volé le DVD, poursuit Draux, ça ne fait aucun doute. Par contre, ce qui est faux, c'est le hasard et le mois dernier. Ça, c'est du pipeau ! Ma main à couper.

— Et c'est quoi, votre idée ? s'impatiente Aïcha Sadia.

— En fait, je pense qu'il s'est introduit par effraction au domicile de la Hyène ou dans l'une de ses planques, il y a seulement quelques jours, et que c'est là qu'il a piqué le DVD. En revanche, je suis prêt à parier que la baraque se trouve bien dans le 12^e, en haut du boulevard Garoutte, là où il a indiqué avoir commis des cambriolages. Et si vous n'avez pas trouvé trace de cette maison, vous savez pourquoi ?

Silence.

— Simplement parce qu'après le vol, la Hyène n'a pas déposé plainte. Logique, non ?

Paris, 9 h 10.

Le facteur dépose le courrier sur le comptoir de la fleuriste.

Les mots d'usage, les commentaires habituels au sujet des factures, des publicités, de tous ces arbres coupés pour rien, juste pour tenter de nous vendre des choses que l'on n'achètera jamais.

Viviane Borderie jette un coup d'œil à la boutique encore vide et se dit qu'elle a le temps d'éplucher son courrier.

Elle fait d'abord le tri des dépliants qui fileront tout droit à la poubelle puis pose son regard sur les enveloppes restantes.

Le timbre à l'effigie de Notre-Dame-de-la-Garde attire son attention.

Sur l'enveloppe, une écriture à peine déchiffrable.

Au dos, l'expéditeur n'a pas laissé d'adresse. Elle saisit son coupe-papier, déchire méticuleusement le pli. Elle en sort un feuillet blanc qu'elle déplie et découvre le chiffre suivi de six petits mots.

Elle ferme les yeux et les rouvre sans attendre, comme pour mieux s'assurer qu'elle n'a pas rêvé. Puis elle se laisse tomber sur la chaise derrière le comptoir, ferme les yeux à nouveau et porte la lettre à hauteur de son visage.

Les doigts qui ont écrit ces quelques mots, c'est ce qu'elle ose à peine se dire, ces doigts qui ont refermé l'enveloppe et qui l'ont glissée dans une boîte aux lettres de Marseille, ces doigts, d'une manière ou d'une autre, se sont posés sur Sarah. Et, à respirer aussi intensément ce bout de papier, Viviane Borderie croit un instant retrouver l'odeur de sa fille.

— Pierre ! Pierre !!!

Pierre Borderie, occupé sur le trottoir à noter à la craie le prix des bouquets sur des petits panneaux d'ardoise, se redresse brusquement et court jusque dans le magasin.

— Ça ne va pas de gueuler comme ça ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Viviane Borderie lève la feuille devant ses yeux.

— Lis ça, Pierre. Lis ça et garde ton calme.

Dans la voix de sa femme, il note une intonation inhabituelle. Puis il découvre le chiffre suivi des six petits mots.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Viviane ? Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Viviane Borderie sent les larmes dégouliner sur ses joues. Elle regarde son mari en face, se décolle de sa chaise, contourne le comptoir et s'appuie contre lui. Puis elle se hisse jusqu'à son oreille et

murmure :

— Ça veut dire que Sarah est en vie, Pierre. Tu comprends ? En vie.

Il la serre dans ses bras.

— On va fermer le magasin et on va prévenir tout de suite la cellule de recherches. Tu es d'accord ?

Elle ferme les yeux, se penche et s'agrippe plus fort encore.

— Je ne sais pas, Pierre. Je ne sais plus. Prends les choses en main. Moi, après tout ce temps, je n'en ai plus la force...

*

Marseille, 10 h 15.

Aïcha Sadia repose le combiné du téléphone.

— Du nouveau ? interroge Touraine.

Elle lève les yeux de la feuille sur laquelle elle a griffonné quelques mots en écoutant son collègue parisien.

— Oui. On peut même dire que ça continue.

La commissaire s'assoit sur le coin du bureau.

— Les parents de Sarah Borderie, la petite qui a disparu à Paris dans les mêmes conditions que les deux autres, ont reçu une demande de rançon, ce matin, identique à celle des Delecourt : « 100 000 euros contre une preuve de vie. » L'enveloppe a été postée à Marseille, il y a trois jours. Un signe de plus que la Hyène traîne dans les parages. Voilà pour la dernière nouvelle. Comme pour les Delecourt, aucun délai n'est fixé pour le versement de l'argent, aucune instruction non plus pour ce qui est du lieu de la transaction. En attendant, on n'a aucune piste. Rien d'autre à faire que d'attendre que ce salopard se manifeste.

Théo Mathias se redresse du radiateur sur lequel il a pris place.

— Si je peux me permettre, Aïcha, on n'a peut-être pas de piste, aussi je pense que c'est peut-être à nous d'en fabriquer une.

— C'est-à-dire ?

— Le mot « piste » vient du latin *pistare*. À l'origine, cela désigne la trace que laisse un animal sur le sol où il a marché. Et la Hyène, puisque c'est cette bête qu'il nous faut débusquer, a certainement laissé des traces dans la vie des trois petites avant de les enlever. C'est cette piste-là que nous devons tirer de l'oubli. Mettre au jour le lien qui unit la vie de ces gamines avant leur enlèvement. D'après ce que l'on sait, toutes les trois sont montées de leur plein gré dans une camionnette blanche. Il est donc acquis que la Hyène ne leur était pas inconnue, voire suffisamment familière à toutes les trois pour qu'elles

se soient laissé embarquer sans résistance. Alors si on veut avancer, ce qu'il faut, c'est déterminer le lien entre ces trois gosses.

— Et vous avez une méthode pour ça ? interrompt le capitaine Draux.

— Oui. Celle des univers comparés.

— Continuez, Mathias, encourage la commissaire.

— C'est assez simple à mettre en place, et je suis sûr que ce principe s'applique parfaitement au cas qui nous occupe. Voyez-vous, chacune de ces fillettes, comme tous les enfants, porte en elle un univers personnel. Rêveries, souvenirs, regrets, chagrins d'enfant... Et ce monde qu'elles ont dans la tête, c'est dans leur chambre qu'elles l'ont exposé. C'est comme ça, les chambres des enfants sont le reflet exact de leur vie intérieure, et c'est là qu'il nous faut chercher.

— Mais les chambres de ces gosses ont déjà été fouillées je ne sais pas combien de fois, Mathias. Demandez à Sébastien, il a passé des heures dans celle de la petite Carlotti.

— Je sais tout cela, poursuit le légiste, mais comme vous l'avez justement dit, les chambres ont été fouillées. Fouillées, mais jamais vraiment observées. Ces investigations furent organisées dans l'unique but de découvrir une indication sur les circonstances des enlèvements. Rien d'autre n'a motivé ces fouilles qu'une classique recherche d'indices. Mais moi, ce n'est pas de ça que je vous parle. Je vous parle d'observer ensemble. Ensemble et en même temps. Pour découvrir ce fameux lien, il faut d'abord que le lien existe entre ceux qui cherchent. C'est primordial, et c'est à ce prix-là que l'expérience des univers comparés prendra tout son sens.

— Vous pouvez être plus clair, Mathias ?

— Ce qu'il faut, Aïcha, c'est que dans les heures qui viennent, l'un d'entre nous soit dans la chambre de Julie Delecourt, un autre dans celle de Sarah Borderie et enfin un troisième dans celle de Camille Carlotti. Une fois sur place, chacun devra se relier à un des autres par son portable et décrire méticuleusement ce qu'il voit dans la pièce où il est. Ce qu'il faut, c'est partager chaque détail, chaque objet, décrire à voix haute chaque poster, chaque jouet, chaque photographie. Que chacun s'imprègne, dans son coin, de l'univers particulier de ces chambres de petite fille. Et puis les observations de l'un vont parvenir aux deux autres, les mots, les descriptions vont s'entrecroiser et là, dans cette fièvre particulière qui s'emparera de chacun de nous, du moins, je l'espère, dans le flot des choses vues, des mots échangés, ce qui relie les trois fillettes nous deviendra évident. Quelque part dans ces mondes d'enfance, se cache le cordon invisible qui relie Julie, Camille et Sarah. Et quand nous aurons tout trois ce lien en face des yeux, ça n'est pas une piste que nous aurons, Aïcha, mais sans doute

l'identité du ravisseur.

Mathias se tait un instant, presque surpris par son débit inhabituel.

La commissaire s'installe derrière son bureau.

— Il a raison. Allez, tout le monde en piste. Camorra et Mathias, vous prenez le premier vol pour Paris. Une fois là-bas, lieutenant, vous filerez chez les Borderie, et vous, Mathias, vous louerez une voiture à l'aéroport pour vous rendre dans le Nord chez les Delecourt. Touraine et moi, on se rendra en fin d'après-midi chez les Carlotti. À 19 heures, chacun de nous doit se trouver dans la chambre d'une des gamines. Une fois sur place, Mathias, vous m'appellerez sur mon portable. Surtout, munissez-vous d'un second téléphone pour pouvoir être en communication avec Camorra en même temps qu'avec moi.

— Et moi, madame la commissaire, intervint le capitaine Draux, je fais bande à part.

— Pas du tout, capitaine. On m'a fait part de vos talents de fouineur, aussi vous allez passer la journée à arpenter le boulevard Garoutte et les rues alentour jusqu'à ce que vous m'ayez déniché la maison où a été volé le DVD. Munissez-vous d'un cliché de Bertaux. S'il se rendait fréquemment chez la Hyène, il n'est pas impossible que des gens du quartier l'aient remarqué.

Marseille, 18 h 57.

Touraine allume la lampe de chevet, tire les rideaux sur les lumières du soir et s'assoit sur le bord du lit.

La commissaire reste debout au milieu de la pièce.

— Mathias devrait m'appeler dans deux minutes. J'espère qu'ils sont tous en place. Ça va, toi ?

— Ça peut aller.

Retrouver cette chambre dans l'état exact où il l'a laissée quatre ans auparavant. Se souvenir des heures passées à feuilleter chaque livre, à effleurer les poupées, caresser les peluches...

— Tu es sûr que ça va, Sébastien ? Tu as l'air bizarre.

— Non. C'est juste que cette chambre m'est restée familière. J'y ai passé des après-midi entières à attendre là, sur le lit, que les choses me parlent, me livrent leur part d'invisible. Et rien n'est jamais venu. Rien. Jusqu'à hier, tu vois, je n'aurais jamais cru revenir ici. Ça fait quatre ans, c'est fou, et rien n'a changé. Les mêmes choses sont à la même place et pourtant, c'est différent.

— Comment ça ?

— En fait, je crois que c'est moi qui suis différent. Aujourd'hui, il y a comme une petite musique qui me dit que ce qu'on va trouver, je l'ai déjà eu devant les yeux. À l'époque, je n'ai pas fait le lien entre les choses. Mathias a raison, j'étais trop préoccupé par la recherche d'indices. Alors que ce soir, le fait que chacun d'entre nous soit en même temps dans une chambre différente, ça change tout. Je le sens.

Il se tait un instant puis se tourne vers Aïcha :

— Je ne sais pas ce qu'on va trouver, mais ce que je sais, c'est qu'elles vont nous parler.

*

Paris, au même moment.

Après le coup de fil de la PJ de Marseille, Pierre Borderie a attendu l'après-midi pour réceptionner Camorra et Mathias à l'aéroport d'Orly. Comme prévu, le légiste a emprunté l'autoroute du Nord au volant d'une voiture de location, tandis que le lieutenant s'est laissé conduire jusqu'au domicile des parents de Sarah, un modeste appartement au-dessus de leur boutique.

Des heures dans la salle à manger à feuilleter des albums photo. Des

heures, entre bière et café, à écouter le récit de la disparition de la petite. Son enfance en pointillés...

À quelques minutes de l'heure prévue, les Borderie l'ont accompagné jusque dans la chambre de leur fille.

À 18 h 57, son portable vibre et le prénom du légiste apparaît sur l'écran.

— C'est Mathias. Ça va de ton côté ?

— Oui, j'suis dans la chambre de la petite. J'suis pas seul, les parents sont avec moi. Ça ne fait rien ?

— Non, c'est bon. J'appelle Marseille tout de suite. On va pouvoir commencer.

*

Orchies, département du Nord.

Pour Théo Mathias, c'est le baptême du Nord.

Des kilomètres de champs et de pâtures ponctués de rares villages aux briques rouges et de cimetières militaires. Émergeant régulièrement de la terre, les flèches des églises comme suspendues aux gris du ciel.

À l'approche d'Orchies, l'horizon s'est assombri sous l'orage, et c'est sous une pluie battante que Théo Mathias a garé la Clio face à la maison des Delecourt.

Il a éteint le moteur et les essuie-glaces se sont immobilisés. À la première accalmie, il s'est décidé à sortir. À sonner à la porte des parents de Julie, à découvrir leur sourire fatigué.

Florence Delecourt, en attendant son arrivée, avait préparé une tarte au sucre, sorti son service à dessert du dimanche et les serviettes brodées.

Du café, une tarte, des galettes chaudes et fondantes sous la langue, puis, rapidement, a surgi l'heure à laquelle on ne peut refuser la première bière.

Entre deux bouchées, Mathias a exposé sa théorie des univers comparés. Les Delecourt l'ont interrogé sur le moyen de réunir cent mille euros, et le légiste, de leur expliquer qu'il existe des fonds secrets dans la police pour ce genre de choses mais que l'urgence était de découvrir le lien entre les trois fillettes. Avant de penser à verser la rançon contre une hypothétique preuve de vie, il fallait prendre le ravisseur de vitesse. En mettant au jour ce qui unissait leur fille aux deux autres, on avait de fortes chances de le démasquer et de retrouver les petites vivantes.

À quelques minutes de 19 heures, il a demandé à ce qu'on

l'accompagne jusqu'à la chambre de Julie.

*

— Oui, Mathias. C'est moi, répond la commissaire. On est chez les Carlotti. Et vous ?

— Je suis dans la chambre de Julie Delecourt et j'ai Camorra en ligne. Il est en place chez les Borderie.

— OK. Bon, comment on procède, maintenant ?

Théo Mathias lève les deux combinés à hauteur de ses lèvres.

— C'est simple. Chacun de nous va procéder de manière identique. Premièrement, sortir de la chambre. Allez, on y va. Vous sortez tous, vous refermez la porte derrière vous, et moi, je fais de même. C'est bon ?

Acquiescements lointains.

— Maintenant, chacun de nous va ouvrir la porte et nous allons entrer dans la chambre en même temps. C'est important d'être synchro.

Au bout du fil, les deux autres ne perdent pas un mot.

— C'est parti, poursuit Mathias. Vous ouvrez la porte, vous faites deux ou trois pas et, maintenant, vous décrivez ce que vous voyez. À toi, Camorra. Je t'écoute et je répète ce que tu dis pour Aïcha.

— Chambre d'enfant classique, démarre le lieutenant. Tapisserie bleu ciel et jaune. On se rend compte de suite qu'on est dans une chambre de fille.

— Donne-nous plus de détails.

— À droite, une armoire-penderie, au fond, contre la fenêtre, un bureau, et contre le mur de gauche, le lit.

Le légiste écoute et répète scrupuleusement les mots de Camorra.

— Quelle est l'orientation du lit ?

— Comment ça ?

— Je veux savoir si le lit est orienté au nord, à l'est ou autrement.

Camorra s'avance jusqu'à la fenêtre et scrute les lueurs du ciel parisien.

— Orientation sud-sud-est.

Théo Mathias vérifie de son côté, cherchant entre les nuages d'Orchies un coin de clarté.

— Ici aussi, le lit est orienté sud-sud-est. Et de votre côté, Aïcha ?

La commissaire ouvre la fenêtre à son tour. À l'ouest, le soleil illumine encore les collines de l'Estaque.

— Ici, le lit est orienté vers le nord. Bon, vous voulez en venir où,

Mathias, avec cette histoire d'orientation ?

— Une seconde, tempère le légiste. Il faut que je vérifie quelque chose.

Puis il s'adresse aux Delecourt, restés dans le couloir.

— Est-ce que vous vous rappelez si votre fille, peu de temps avant son enlèvement, a modifié la disposition des meubles de sa chambre ?

Benoît Delecourt se tourne vers sa femme, visiblement interloquée par la question.

— Oui, je me souviens, dit-elle. Un peu avant la rentrée scolaire, Julie a complètement changé l'organisation de sa chambre. Je me rappelle même lui avoir demandé pourquoi elle faisait ça. C'est vrai, ça n'était pas dans ses habitudes. Elle m'a juste dit qu'elle n'était plus seule. Ça m'a paru bizarre, mais je me suis dit qu'après tout...

Les Borderie et les Carlotti confirment que leurs filles avaient aussi bougé les meubles de place peu avant la rentrée.

— Bon, et ça veut dire quoi, d'après vous, Mathias ? interroge la commissaire.

Théo Mathias sent l'excitation monter en lui.

— Cela signifie que ces trois enfants ont eu les mêmes gestes au même moment. Et pas n'importe quels gestes. Julie et Sarah ont tourné leur lit vers le sud-est, c'est-à-dire vers Marseille, tandis que Camille a positionné le sien vers le nord, c'est-à-dire en direction de Paris et d'Orchies. Il est clair que ces trois enfants ont voulu se relier entre elles dans ce qu'elles avaient de plus intime et de plus sacré : leur lit, leur sommeil, leurs rêves.

La commissaire a actionné l'amplificateur et, à l'écoute des mots de Mathias, Touraine s'approche d'elle.

— Je peux ?

Il prend le téléphone tendu par Aïcha.

— Tu m'entends, Théo ?

— Oui, pourquoi ?

— J'ai une idée. Ça vient de me traverser l'esprit. Vois avec les parents de Julie si leur fille avait un objet fétiche, une sorte de doudou qu'elle emmenait partout.

— Attends, je demande à Camorra de vérifier si c'est la même chose de son côté.

Quelques secondes et les mots de Mathias lui parviennent à nouveau :

— Bien vu. Julie avait une peluche de tortue qui la suivait où qu'elle aille.

— Est-ce que la peluche est dans la chambre ?

— Oui. Elle est posée sur la table de nuit.

— Demande à Camorra s'il y a le même genre d'objet là où il est.

La commissaire suit la conversation de ses hommes sans dire un mot.

— Banco ! hurle Camorra. Sarah ne se séparait jamais de son doudou. Un vieil ours en peluche qu'elle trimbalait avec elle depuis qu'elle était toute petite. Et l'ours est également sur la table de nuit.

Touraine se tourne vers les Carlotti.

— Est-ce que le chien en peluche qui est sur la table de chevet était l'objet préféré de votre fille ?

Approbation des parents. Et Touraine de poursuivre :

— Demande aux Delecourt s'ils ont modifié l'emplacement de cette peluche depuis la disparition de leur fille et assure-toi de la même chose auprès de Camorra.

Des bribes de conversation de l'autre côté du fil et Mathias à nouveau :

— Non, aucun des parents n'y a touché depuis quatre ans. Ils ont bien fait le ménage, les poussières, mais à chaque fois ils ont remis la peluche à sa place.

— Alors, écoute-moi bien. Ici, la tortue est tournée en direction d'un poster d'Harry Potter. Et chez toi, Théo ?

À peine une seconde de silence et puis la voix de Mathias qui a enclenché le haut-parleur de son téléphone afin que Camorra puisse suivre et participer en direct.

— Ici aussi. La tortue regarde le mur d'en face, pile vers un poster d'Harry Potter.

Le gémissement de Camorra parvient alors aux oreilles de Touraine.

— Ici, c'est pareil ! L'ours est orienté vers un poster d'Harry Potter. Mais, putain, comment c'est possible ?

Touraine se dirige vers le mur.

— Fais comme moi, Théo. Enlève les punaises et décroche-moi ce poster.

Touraine s'approche du mur.

— Camorra, si tu m'entends, tu te calmes et tu fais exactement comme nous.

Touraine détache les punaises du bas et une photographie glisse du mur jusqu'au sol.

Il s'agenouille et pose les yeux sur le cliché. Trois fillettes assises dans l'herbe, devant un muret de pierres et souriant à l'objectif.

Au bout du fil, à l'autre bout du pays, les mêmes gestes. Et la même stupeur..

DEUXIÈME PARTIE

LA HYÈNE

Mercredi 19 septembre, 8 h 15.

La 407 blanche stoppe quelques secondes au péage des Mées avant de prendre la direction du village.

À l'aplomb du bourg, les rochers gris et ocre, comme de gigantesques menhirs, dressent à plus de cent mètres de haut leurs silhouettes de moines encapuchonnés qui semblent veiller sur la commune.

Le véhicule banalisé abandonne la route de Digne sur sa gauche et s'engage sur une place surélevée où les terrasses des bars grouillent déjà des turfistes matinaux. Touraine fait coulisser sa vitre, demande la direction de l'école primaire et, moins d'une minute plus tard, la voiture s'immobilise face à la grille encore ouverte de l'établissement.

Les portières claquent et Aïcha Sadia jette un bref coup d'œil à sa montre.

— 8 h 20, c'est bon. On va pouvoir choper le directeur avant le début des cours.

*

— Vous en avez pour longtemps ? Parce que je démarre ma classe dans cinq minutes. Et si ça doit traîner en longueur, autant que je me fasse remplacer tout de suite.

Quand Aïcha sort sa carte de police, monsieur Calusso, le directeur, ne peut dissimuler sur son visage les signes d'agacement que lui inspire cette visite inattendue.

— Le mieux, c'est qu'on vous suive jusqu'à votre bureau.

Le directeur se force à sourire, se dit qu'elle n'a pas l'air de plaisanter, et les escorte de l'autre côté de la cour de récréation.

À peine assise, Aïcha Sadia plonge son regard dans celui de son interlocuteur.

— Trois gamines séquestrées dont une assassinée. Vous comprendrez qu'on ne fait pas le déplacement de Marseille pour vous voir cinq minutes.

— Assassinée ? bafouille Calusso. Et qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ?

— Écoutez, vous feriez mieux d'assurer votre remplacement. On vous attend ici.

La porte se referme derrière le directeur et des coups de sifflet retentissent dans la cour.

Calusso ajuste ses lunettes et regarde attentivement la photographie avant de la poser sur son bureau.

— Non, ces visages ne me disent rien. Mais vous savez, des gosses, j'en côtoie toute l'année. D'autant que l'été, c'est moi qui dirige le centre de vacances de la commune. Alors, si vous m'expliquiez qui sont ces gamines sur la photo et ce qui vous amène exactement ?

— Camille Carlotti, démarre la commissaire, Julie Delecourt et Sarah Borderie. Toutes les trois ont passé deux semaines dans votre colonie en août 2003. Camille venait de Marseille, Julie d'Orchies, dans le Nord, et Sarah vivait à Paris. Peu de temps après leurs vacances, toutes les trois ont été enlevées à proximité de leur domicile. À quelques jours d'intervalle, elles sont montées dans une camionnette blanche et, depuis, plus de nouvelles.

Elle pause quelques secondes, soutient le regard tendu du directeur.

— Jusqu'à hier, ce qui unissait ces trois affaires était cette camionnette blanche dans laquelle, aux dires de divers témoins, elles ont grimpé de leur plein gré. Mais, depuis hier soir, nous sommes en possession d'un nouvel élément. Et cet élément, je préfère être franche avec vous, c'est la seule piste que nous ayons.

— Vous voulez parler de cette photo ? hasarde Calusso.

— Exact. Chacune des gamines en avait dissimulé un exemplaire dans sa chambre. En résumé, c'est ici, pendant leur séjour, que les trois fillettes ont fait connaissance. Et il y a de fortes chances que ce soit au sein de votre colonie qu'elles aient rencontré leur futur ravisseur. Aussi, on va vous demander de faire un effort de mémoire.

— C'est-à-dire ?

— Il y a combien de temps, monsieur Calusso, que vous dirigez un centre de vacances ?

— Plus de dix ans.

— J'imagine que l'exercice est bien rodé, non ?

— Oui, on peut dire ça.

— Alors ce qu'on veut savoir, c'est si en 2003 il s'est passé quelque chose d'inhabituel.

— Inhabituel ?

— Oui, coupe Touraine, quelque peu excédé par le ton hésitant de leur interlocuteur. Un événement, un comportement, je ne sais pas, moi, quelque chose que vous auriez remarqué parce que cela ne se produit pas d'habitude.

Le directeur retire ses lunettes, se frotte les yeux des deux mains et, signe chez lui de cogitation intense, rive son regard au plafond et

soupire longuement.

— En fait, je savais pour l'enlèvement de la petite de Marseille. À l'époque, la presse et les infos télés en avaient plus d'une fois fait leur une. Mais que deux autres fillettes de la colonie aient subi le même sort, vous me l'apprenez et, franchement, je n'en reviens pas. Cela paraît à peine croyable...

Calusso se lève brusquement, fait le tour du bureau et se poste face à la fenêtre qui donne dans la cour. Puis il ferme les yeux, manière, sans doute pour lui, de renouer plus facilement avec l'été 2003.

— Quatre ans... C'est long, quatre ans, vous savez. Ce que vous me demandez n'est pas facile. Il s'est passé tellement de choses depuis...

*

Marseille, au même moment.

L'homme palpe le pantalon qu'il a jeté par terre, la veille au soir, avec les autres vêtements, puis, d'une poche, extirpe un téléphone portable.

Il pianote sur les touches et enclenche la fonction appareil photo.

Les lueurs du jour peinent à s'infiltrer à travers les interstices des larges volets de bois. Aux murs, des tapisseries noircies d'humidité, au sol, des bouteilles vides, de vieux journaux et des paquets de chips éventrés. Une ampoule de forte puissance pend au plafond, offrant à l'homme un éclairage suffisant pour le cliché qu'il s'apprête à prendre.

Il s'approche de l'épaisse table en bois, en fait le tour, porte plusieurs fois le portable à hauteur d'œil. Il semble hésiter et, finalement, ajuste l'objectif sur l'un des angles du meuble.

Il vérifie la netteté de l'image sur l'écran, fait défiler les numéros en mémoire jusqu'à trouver celui qu'il cherche et valide le transfert de la photo.

Puis il contemple une dernière fois le spectacle hallucinant qu'il abandonne derrière lui, et disparaît en fermant la porte, livrant sa longue silhouette à la lumière vive du jardin.

Le capitaine Draux perçoit vaguement le chuintement de l'enclenchement photographique. Il a froid et pourtant son corps entier le brûle. Il entend la porte de la pièce se fermer, le cliquetis des clefs dans la serrure, le grincement des verrous qui coulisent.

Le silence s'installe, à peine troublé par le trottement feutré des rats qui reprennent possession de la place et qui, c'est sa dernière pensée avant de sombrer, ne tarderont pas à déchiqueter ce qui reste de lui.

*

Calusso pose une épaisse chemise cartonnée sur son bureau.

— J'ai pour habitude de conserver tous les documents concernant l'organisation et le déroulement de chaque colonie.

Il déplie les rabats de carton et poursuit :

— Vous y trouverez les programmes de chaque journée, la liste des enfants et leur répartition par moniteur et monitrice.

Puis il se met à feuilleter les documents, ponctuant ses gestes, au gré des pages tournées, d'un régulier mouvement négatif du menton.

— Les fillettes en question faisaient partie du groupe des Écureuils, sous la responsabilité d'une jeune monitrice, mademoiselle Ferrandini.

— Si vous pouvez me communiquer ses coordonnées, coupe la commissaire.

Le directeur lève les yeux de son dossier.

— Malheureusement, je crains que ce soit inutile. La pauvre s'est fait écraser par une voiture quelques jours après la fin des vacances...

— Vous connaissez les circonstances de l'accident ? intervient Touraine.

— Rien de bien précis. Juste ce que m'en ont dit ses parents que j'avais appelés quand j'ai appris la nouvelle. Elle rentrait chez elle d'une promenade en vélo, je crois. On a retrouvé son corps sur le bord de la route, du côté d'Aix-en-Provence. Le chauffard s'était enfui, et la police ne l'a jamais retrouvé.

Aïcha Sadia se dit que cette mort n'a peut-être rien d'accidentel. Si le ravisseur des petites a pris la peine d'assassiner leur monitrice, c'est qu'elle avait peut-être remarqué quelque chose et qu'il fallait à tout prix éviter qu'elle ne parle.

— Vous avez des photos des groupes d'enfants et de l'encadrement ?

— Oui, bien sûr.

Calusso, du tas de feuilles et de classeurs éparpillés devant lui, extirpe une enveloppe kraft grand format.

— Voilà. Ce sont tous les clichés que j'ai conservés. Celle-là, c'est la photo du groupe des Écureuils, avec Chantal Ferrandini, là, sur le côté.

La commissaire repère les trois fillettes, assises l'une contre l'autre, sur la rangée du bas. Elle note que les enfants portaient les mêmes vêtements que ceux de la photo trouvée dans leurs chambres et en déduit que le cliché a sans doute été pris ce jour-là. Debout près des enfants, Chantal Ferrandini, en jean et tee-shirt trop large, a l'allure d'une étudiante d'aujourd'hui, avec un je-ne-sais-quoi d'infiniment maternel sur le visage.

— Et des photos du personnel, vous en avez ? questionne Touraine.

— Très peu. Peut-être vers la fin. Attendez voir, le dernier jour, on avait organisé un grand pique-nique au prieuré de Ganagobie. Tenez, voilà les quelques photos qui me restent.

Il les tend à Touraine qui les feuillette une à une jusqu'à s'arrêter sur l'une d'elles.

— Bingo ! Regarde qui est là.

La commissaire reconnaît d'emblée l'individu. Elle dirige alors la photo vers Calusso.

— Cet homme en tablier blanc avec un appareil photo autour du cou, c'est bien Philippe Bertaux ?

— Oui, répond Calusso sans hésiter. C'était notre chef cuisinier. Pourquoi ? Vous le connaissez ?

*

11 h 10.

La 407 laisse derrière elle la zone commerciale de Plan de Campagne, atteint rapidement les hauteurs de Septèmes avant de plonger sur les faubourgs nord de Marseille.

— Tu n'as pas dit un mot de tout le trajet, Sébastien.

— Excuse, mais c'est ma façon à moi de faire le point. Pour tout te dire, j'essayais de reconstituer les modes de collaboration qui liaient la Hyène à Bertaux.

— Et alors ?

— Alors, ça commence à se dégager, même si certaines zones demeurent encore bien floues.

— Tu crois que Bertaux servait de rabatteur à la Hyène ?

— Rabatteur ? Bien plus que ça, à mon avis. J'irais même jusqu'à dire qu'il lui servait carrément de chasseur. À mon avis, Bertaux devait repérer les gamines, faire une sorte de sélection qu'il soumettait à son patron. Et après approbation de la Hyène, il procédait aux enlèvements et à la livraison des mômes.

Aïcha fait coulisser sa vitre, se coince une cigarette entre les lèvres.

— Tu as sans doute raison. C'est comme ça que les choses devaient se dérouler. En plus, avec son diplôme de cuisinier, il lui était facile d'entrer dans la place.

La 407 ralentit devant le bouchon qui s'est formé à la bifurcation qui mène au Vieux-Port. La commissaire aimante son gyro sur l'arête du toit, enclenche la sirène, fait remonter la vitre et dépose sa cigarette non allumée sur le tableau de bord.

— Et si tu me parlais des zones d'ombre ?

— Si tu veux.

Touraine dilue son regard dans le flot des voitures jusqu'à ce que sa vision devienne floue. Une manière bien à lui de s'extraire du monde qui l'entoure, de se concentrer sur la pertinence des mots qu'il va prononcer.

— Comment dire ? D'abord un trouble. Une impression à la con.

Touraine se tait, occupé à organiser sa pensée.

— En fait, reprend-il, je pense que l'enlèvement des trois gamines n'obéit pas à la stratégie habituelle de la Hyène. Tu vois, ce type, c'est un pro de la pédophilie et du commerce de merde qui va avec. Son truc, c'est d'enlever des gosses, de les filmer dans des scénarios pornographiques et, après quelques semaines, quand les mômes sont au bout du rouleau, il enregistre leur exécution sur un DVD et vend les images pour des millions de dollars à des barjots à l'autre bout de la planète. Au pire, entre l'enlèvement et la mort des gosses, il ne doit s'écouler que quelques semaines. Et là, en l'occurrence, ça ne colle plus, mais alors plus du tout. Il suffit de regarder les choses en face. Nos trois fillettes, il les a gardées quatre ans avant de se manifester. Ça, ça ne colle pas. Ensuite, gérer trois gosses en captivité pendant quatre ans, c'est très long, très compliqué et ce n'est pas dans ses habitudes. Là encore, ça ne colle pas. Et puis l'assassinat d'Hélène dans sa voiture, la pression qu'il m'a mise pour que je reste à l'écart de l'enquête... Tout ça ne correspond pas à son *modus operandi* habituel. Et pour que ce type change ses habitudes à ce point, il faut bien qu'il obéisse à une autre motivation que celle qui l'habite naturellement. Tu vois, ce que je me dis, c'est que...

Le bip signalant l'arrivée d'un message interrompt Sébastien Touraine.

Aïcha fait coulisser la partie supérieure de son portable, identifie le numéro entrant et tend son téléphone à son compagnon.

— Tiens. C'est Draux. Je commençais à m'inquiéter d'être sans nouvelles. Tu peux me lire son message ?

Touraine appuie sur la touche centrale, fixe l'écran et demeure un long moment silencieux. Il sort ses lunettes de la poche intérieure de sa veste et reprend son examen.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Alors, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Rien, c'est une photo.

Et puis la voix de Touraine se fait plus que pressante :

— Gare-toi tout de suite. Là, sur le côté. Vite ! Mets tes warnings, mais bordel, arrête-moi cette voiture !

La 407 se serre brutalement contre la rambarde de sécurité.

— Regarde cette horreur.

Aïcha se saisit du portable.

Sur le cliché, le pied nu d'un homme. Les orteils ont été sectionnés et, visiblement, la cheville est maintenue par des sangles à l'angle d'une table en bois.

Un second bip, et la commissaire enclenche la mise en image : une maison délabrée au coin d'une rue. Fixé sur le mur, au niveau du premier étage, le panneau bleu et blanc indiquant le nom de la rue et l'arrondissement.

Aïcha tend à nouveau son portable à Touraine.

— On fonce. Téléphone à Camorra pour qu'il nous rejoigne avec Mathias et toute l'équipe.

Elle passe la première et ajoute :

— Tu as raison, Sébastien. Je ne sais pas ce qui motive cette ordure, mais là, je crois qu'il faut qu'on se prépare au pire.

Les pneus crissent sur l'asphalte et la voiture blanche disparaît dans le flot de la circulation, slalomant entre les véhicules en direction du 12^e arrondissement.

11 h 40.

Sirène hurlante, la 407 débouche sur le boulevard Garoutte, vire sèchement à gauche à hauteur de l'allée des Philippines. Puis elle s'engage sur la voie de terre entre deux palissades, comme il en existe tant à Marseille, serre le frein à main et, dans un nuage de poussière ocre, stoppe net derrière la Clio du lieutenant Camorra.

Au numéro 2, une villa marseillaise des années vingt, ou tout du moins ce qu'il en reste.

Des fragments de gouttières suspendus dans le vide, des murs lézardés au crépi émietté par le temps, formant, par endroits, des plaques grises et jaunes. Sur le muret, un grillage en lambeaux et, dans ce qui fut un jour un jardin, l'allée menant à la porte d'entrée a disparu sous l'herbe et la terre desséchée.

La commissaire pousse la grille squelettique et s'avance entre les arbres.

— Qu'est-ce qu'on fout ici ? questionne Camorra.

— C'est le capitaine Draux qu'on vient chercher. Il est quelque part dans cette baraque. Vous défoncez la porte, ça urge. Avec Perridon, vous vous tapez l'étage. Mathias, Touraine et moi, on se fait le rez-de-chaussée.

Elle dégage son 357 Magnum et ajoute :

— C'est sans doute un repaire de la Hyène, alors mieux vaut prendre nos précautions.

Le lieutenant ôte le cran de sûreté de son arme de service, prend le recul nécessaire et, au second coup de pied, fait voler la porte en éclats.

Les cris, les pas qui résonnent entre les murs et la cavalcade qui s'ensuit.

L'obscurité, les rats qui détalent et cette odeur de moisissure qui imprègne chaque mètre cube.

La commissaire demande à Mathias d'ouvrir les fenêtres et les volets en grand.

Partout, un bordel indescriptible. Des meubles renversés, des piles de journaux étalées sur le carrelage, des lits défaits, des draps pourris, des tricots, des chemises empilées sur le sol, des vestons dans des garde-robes béantes bouffées par les mites, de la vaisselle empilée dans l'évier, des placards entrouverts sur des paquets de riz, de pâtes, des emballages de biscuits, des boîtes de sucre déchiquetées et,

partout, des rats grouillant au milieu de leur pauvre festin.

Camorra redescend les escaliers et range son arme dans son holster.

— RAS. Là-haut, c'est comme ici. Ça pue la merde et la baraque abandonnée. Et vous, ça a donné quelque chose ?

Aïcha rengaine son arme à son tour.

— Nada. Mais je sais que Draux est ici. Alors on retourne tout de fond en comble.

Sur le mur, au-dessus du buffet, la photo d'une famille à la campagne. Touraine trace du doigt un sillon gris sur le verre poussiéreux du cadre. Sur la photographie, un couple assis dans l'herbe, leurs vélos posés contre le tronc d'un platane. Leurs deux enfants, suppose-t-il, prennent la pose, sagement accroupis au premier plan. Touraine songe un instant à ce qui forme la trame des vies, la sienne, celles des autres. Il imagine cette femme et cet homme, plus tard, devenus vieux, silhouettes vacillantes, laissant leur maison, leurs enfants, si loin derrière eux.

Théo Mathias, jusque-là silencieux, se dirige vers la cheminée et pose un doigt sur la batte de base-ball posée debout contre le foyer.

— Et ça, ça ne vous intéresse pas, Aïcha ?

— Merde ! Dans la précipitation, je ne l'avais pas vue.

Elle enfle des gants en latex, saisit la batte et s'approche d'une des fenêtres.

— Qu'est-ce que vous en dites, Théo ?

— En tout point conforme à celle qu'on voit sur la vidéo de la petite Carlotti, commence le légiste.

Il pose de petites lunettes rectangulaires sur le bout de son nez et poursuit :

— Là, vous voyez, des traces de sang sèches depuis un moment, et là, sur la partie supérieure, juste où vous avez le doigt, le sang n'est pas encore tout à fait sec.

— Je crois qu'on commence à brûler, non ?

— Peut-être qu'on brûle, tranche Touraine, mais la fouille est loin d'être finie. Venez voir...

Il a ouvert l'une des portes-fenêtres du salon et vient de pousser le volet sur l'extérieur, désignant du regard le bâtiment situé au fond du jardin.

Touraine examine les traces de passage dans l'herbe froissée et désigne la maison aux volets clos.

— On fonce ?

Pour toute réponse, la commissaire s'élance à grandes enjambées au beau milieu des herbes hautes.

C'est une construction plus récente que la maison principale. Un bâtiment de parpaings, sans étage, aux murs grossièrement badigeonnés.

À toutes les fenêtres, d'épais volets de bois. La porte d'entrée, plus imposante, offre aux regards ses deux serrures.

— Pas le temps de se la faire au pied-de-biche.

Puis la commissaire se tourne vers Camorra.

— Allez, lieutenant, faites-moi sauter tout ça.

Quatre détonations, trois coups d'épaule. La porte d'entrée s'ouvre d'un coup.

Les cloisons intérieures ont été abattues, transformant le lieu en une pièce unique.

Aïcha Sadia entre la première. Les volets clos maintiennent la pièce dans la pénombre et, par la porte entrouverte, une étroite bande de lumière coupe la salle en deux.

La puanteur comme une gifle. Un mélange d'humidité, d'émanation de pisse, de merde et, plus surprenant comme un fumet de cochon grillé.

Touraine pose le doigt sur l'interrupteur et une ampoule de forte puissance libère les lieux de l'obscurité.

Au centre de la pièce, à l'aplomb de l'ampoule, une table en chêne recouverte en partie du corps nu d'un homme, chevilles et poignets maintenus à la table par des sangles nouées à des anneaux de fer.

À chaque pas franchi, ce qui reste du capitaine Draux leur apparaît plus nettement.

Les doigts ainsi que les orteils ont été sectionnés à hauteur de la première phalange. Sur un guéridon, près de la table, des bouts d'os et de chair sont posés de manière ordonnée. Dans la bouche entrouverte, les testicules et le pénis tranchés net. Posés soigneusement à hauteur du crâne, les globes oculaires ainsi qu'un copieux morceau de langue.

Mathias saisit le pouls du capitaine.

— Vous n'allez pas me croire : il est encore en vie.

Perridon court jusqu'à la porte et, une fois dehors, se courbe en deux pour vomir tout ce qu'il peut.

La commissaire se tourne vers l'extérieur.

— Quand vous aurez fini, Perridon, appelez-moi le SAMU en urgence et demandez à une équipe de la Scientifique de rappliquer en vitesse. Et allez les attendre dans la rue, ça vous fera prendre l'air.

Puis elle se penche à l'oreille du capitaine Draux.

— C'est moi, Aïcha. On va te sortir de là, Zorro. Le cauchemar est terminé...

Son regard se pose sur le corps mutilé et, à la vue des innombrables meurtrissures, elle ne peut s'empêcher de penser que pour Draux, le cauchemar ne fait que commencer.

Un gémissement sort de la gorge du capitaine. Un grincement de l'intérieur, une supplique.

Théo Mathias fait zipper sa trousse médicale, transvase d'une ampoule un liquide transparent dans une seringue, cherche une veine au bras gauche et injecte la totalité du contenu.

— Avec la dose de morphine que je viens de lui coller, il en a pour un bon moment. Provisoirement, il ne souffrira plus et ça va me permettre de l'examiner avant l'arrivée du SAMU.

Aïcha Sadia allume une cigarette, se dirige vers une des fenêtres qu'elle ouvre en grand avant de repousser les battants du volet vers l'extérieur.

— Ouvrez-moi tout ça. On va crever ici.

Camorra et Touraine dégagent les trois autres ouvertures et l'atmosphère surchauffée de la ville envahit toute la pièce.

— Alors, Mathias, continue la commissaire, qu'est-ce que ça vous inspire ?

Théo Mathias pose délicatement les mains sur la tête de Draux, la fait légèrement pivoter et examine attentivement le cuir chevelu.

— Ce que je peux dire, c'est qu'on l'a frappé à l'arrière du crâne avec un objet contondant, probablement la batte qu'on a découverte dans la maison. La blessure n'est pas grave en soi mais le choc a été suffisamment violent pour lui faire perdre connaissance.

La commissaire imagine le jeune capitaine sonnant à la grille. Sans doute la Hyène est-il sorti dans le jardin, a-t-il écouté l'officier de police lui expliquer la raison de sa venue. Sans doute Draux lui a-t-il montré la photo de Bertaux, et l'autre lui a répondu que cette tête-là lui disait quelque chose, qu'il avait repéré ce type dans le quartier et qu'il avait même noté quelque part le numéro de son véhicule, une camionnette blanche. Avant de lui suggérer d'entrer un instant, le temps de retrouver le papier où il avait inscrit le numéro.

Le capitaine a dû se sentir pousser des ailes. Tellement excité d'être enfin sur la bonne piste, qu'il a à peine prêté attention à l'état d'abandon de l'habitation. L'autre a verrouillé derrière lui et, prétextant la recherche du numéro, il s'est absenté quelques secondes, le temps de saisir la batte de base-ball et de la lui abattre sur le crâne.

Le toussotement de Mathias la fait revenir à la réalité.

— Je peux continuer, Aïcha ?

— Bien sûr, Mathias. Excusez-moi, je me faisais le film de l'arrivée de Draux dans cette maison. Je suis désolée. Poursuivez.

— Le déroulement des événements me paraît assez simple à reconstituer. Après avoir assommé le capitaine, son agresseur l'a traîné jusqu'ici. Puis il l'a déshabillé, l'a hissé sur cette table. À noter qu'une telle installation sur une table de salle à manger n'est pas chose courante. On peut donc supposer que ce meuble a été transformé en table de torture il y a un certain temps et que la Hyène n'en est pas à son coup d'essai. Il n'y a qu'à voir les traces de sang, un peu partout sur le bois.

— Rappelez-vous ce que nous a déclaré Manzzini, approuve Touraine. Les quelques types qui ont tenté de doubler la Hyène ont été retrouvés atrocement mutilés.

Tout en écoutant Touraine, le légiste s'agenouille à une extrémité de la table, saisit l'un des pieds du capitaine Draux et reprend le cours de son commentaire.

— Après lui avoir sectionné les orteils à l'aide d'un sécateur ou d'un truc de ce genre, il a dû utiliser une sorte de chalumeau ou un poste à souder et a brûlé chacune des mutilations pour éviter l'hémorragie. Cela explique l'odeur de viande grillée.

Mathias se redresse et indique les doigts découpés du capitaine.

— Et il a fait la même chose pour chacune des mains.

— Et personne parmi les voisins n'a entendu les hurlements ? Parce qu'il a dû gueuler à mort, non ?

— Tu as raison, Camorra. Mais pour atténuer les cris que les sévices allaient occasionner, il est probable que la Hyène a commencé par lui couper la langue.

Le médecin enfle des gants vinyles et écarte les cuisses du supplicié.

— Pour l'ablation des organes génitaux, il a suivi le même mode opératoire, puis il a désinfecté les incisions au chalumeau. Quant à cette odeur d'excréments, elle provient des selles du capitaine. Le contraire aurait été anormal. La peur, mais surtout les douleurs qu'il a dû supporter ont provoqué un relâchement des sphincters et le pauvre s'est vidé sur la table.

— Et pourquoi est-ce qu'il lui a ôté les yeux ? Ça ne suffisait pas comme ça ?

— Très important, les yeux, Aïcha, continue Mathias. C'est justement là que se résume l'unique problème du tortionnaire : affronter le regard du martyr. C'est pour ça que dans la plupart des cas de torture, le bourreau prend soin de bander les yeux de sa victime. Par ce moyen, il est sûr que leurs regards ne se croiseront pas. Avec Draux, la Hyène a poussé le vice jusqu'à extraire soigneusement les globes oculaires de leur orbite, sectionner le nerf optique et déposer

les yeux sur cette petite table à notre intention.

— Mais dans quel but ?

— Parce qu'il sait que la découverte d'un visage énucléé est un spectacle abominable qui restera à jamais inscrit dans nos mémoires. Mais si, en plus, les yeux arrachés semblent vous regarder du guéridon sur lequel ils sont posés, l'effet d'horreur est comme démultiplié. Ce type n'a pas voulu simplement faire souffrir le capitaine Draux, il a aussi fait en sorte de nous infliger une terrible souffrance...

Sébastien Touraine ne peut s'empêcher de réagir.

— Tu veux dire qu'au travers du corps supplicié de Draux, c'est nous tous qu'il veut atteindre ?

— Nous tous ou l'un d'entre nous, je n'en sais rien. La Hyène distille ses informations et nous saurons plus précisément qui il veut atteindre quand il aura décidé de nous le faire savoir.

La sirène du SAMU retentit au bas du boulevard Garoutte.

— Je continue, poursuit Mathias. Dans quelques minutes, ils vont nous retirer le corps.

Le légiste entrouvre un peu plus la bouche de l'officier et, à l'aide d'une pince, extirpe les chairs sanguinolentes.

— Avance-moi une poche plastique, Sébastien. Elles sont dans ma trousse.

La sirène de l'ambulance cesse de retentir.

Mathias, imperturbable, poursuit l'examen de la bouche.

Camorra ne peut s'empêcher d'exprimer sa surprise :

— Qu'est-ce que tu fous ? Deux couilles et une bite, c'est la panoplie complète, non ? Alors, qu'est-ce que t'espères dénicher d'autre ?

— Vous ne pouvez pas la fermer, Camorra ! explose la commissaire. Vous croyez que c'est le moment de sortir des conneries pareilles ?

— Ça va, patronne. C'était juste pour détendre l'atmosphère. Ce putain de corps, l'autre qui dégueule ses tripes dehors, les horreurs que nous balance Mathias et cette putain d'odeur de sang et de merde, j'en peux plus, moi. Si je ne sors pas une connerie, je crois que je vais péter un câble...

— Alors allez péter votre câble dehors ! Et ramenez-nous les gars du SAMU.

Camorra décampe. Tandis que Mathias introduit une fine lampe torche dans la bouche du capitaine, Sébastien s'étonne à son tour.

— Je ne voudrais pas jouer les Camorra, mais qu'est-ce que tu penses trouver là-dedans ?

Mathias, tout en maintenant la lampe de sa main gauche, introduit sa pince et, avec d'infinies précautions, enfonce ses doigts plus avant dans la gorge.

— En dégageant le pénis, il m'a semblé apercevoir un truc coincé au niveau de la luelle.

Ses doigts disparaissent entre les mâchoires tandis que l'équipe médicale débouche dans le jardin.

— Ça y est, je l'ai.

Délicatement, il sort les doigts de la bouche de Draux, maintenant à l'extrémité des pinces un petit rectangle de papier imbibé de sang et de salive.

Les ambulanciers et le médecin franchissent le seuil de la porte. La commissaire s'avance vers eux, serre la main du médecin et salue l'infirmière ainsi que les deux brancardiers.

— C'est un de mes gars. Notre légiste termine les premiers examens.

Le médecin hospitalier s'approche de la table, découvre l'état du capitaine et se tourne vers la commissaire, l'air complètement effaré.

— Ne me dites pas que cet homme est encore en vie !

— Si, il l'est. Je sais, ça tient du miracle. Pour ce qui est des soins, la première chose qu'a faite Mathias, c'est de lui administrer une injection de morphine.

Elle vérifie derrière elle et poursuit :

— Vous pouvez y aller. Je crois qu'il a terminé.

Théo Mathias déplie le rectangle de papier. Il déchiffre les quelques mots griffonnés, puis tend le texte à Touraine.

— Tiens, lis ça. Maintenant, on sait qui il veut atteindre.

Sébastien pose les yeux sur les quelques mots. Puis son regard glisse sur le corps en charpie du capitaine Draux.

— Et ça, c'est quoi ?

L'infirmière s'est approchée de la table et pointe du doigt une plaie ouverte au milieu de la cuisse du capitaine.

— On dirait que la chair a été arrachée, poursuit-elle en se tournant vers le légiste.

— Tout juste, atteste Mathias. En fait, il s'agit d'une morsure. C'est la manière qu'a choisie le tortionnaire pour signer son travail. Il a pour habitude de mordre ses victimes à pleines dents alors qu'elles sont encore en vie. C'est pour cette raison que les gars du Milieu l'ont surnommé la Hyène.

Le médecin s'est avancé à son tour et s'apprête à poser une voie veineuse sur le bras gauche du capitaine.

Aïcha se tourne vers Touraine.

— Ça n'a pas l'air d'aller.

Touraine lui tend le bout de papier.

— Lis ça. Tu comprendras.

Elle lit et comprend à son tour.

— Mais il est mort, votre gars !

Le médecin lâche le poignet du capitaine.

— Comment ça, mort ? bredouille la commissaire.

— Il n'a plus de pouls. Je vais lui faire un électrocardiogramme mais c'est juste pour la forme. Remarquez, avec ce qu'il a dégusté, pas étonnant que le cœur ait lâché.

Aïcha se tourne vers Touraine.

— Où est Mathias ?

— Il vient juste de sortir.

L'électrocardiogramme diffuse un bip continu. Un des brancardiers dépose un drap sur le corps du capitaine Draux.

— Allez, on dégage d'ici, Sébastien. J'ai quelque chose d'important à régler.

*

Une fois dehors, la commissaire retrouve le légiste qui attend, assis sur le capot de la 407.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Mathias ?

— De quoi vous voulez parler ?

— Ne me prenez pas pour une conne, c'est pas le moment. Quand on est arrivés, Draux était vivant. Vous êtes médecin et vous savez parfaitement comment on maintient ce genre de blessé en vie. Non ?

Mathias demeure assis et ne détourne pas le regard.

— Vous ne croyez quand même pas que j'allais laisser le capitaine Draux survivre dans cet état... Il aurait traîné des années dans une chambre d'hôpital, à souffrir le martyre jour et nuit. Je suis médecin, et vous avez raison, je connais mon métier. Et la dose mortelle d'insuline que je lui ai injectée, eh bien, je ne la regrette pas. Au contraire. Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas une seconde.

Mathias saute du capot, s'avance vers les autres qui attendent à l'écart, puis se retourne vers la commissaire.

— Vous pouvez me coller un rapport, si ça vous chante. Excusez-moi, mais j'en n'ai rien à foutre, j'ai ma conscience pour moi.

Alors qu'il est sur le point de rejoindre le groupe, Aïcha revient à sa hauteur et lui saisit le bras.

— Juste un mot, Mathias. Si j'avais été à votre place, je n'aurais peut-être pas eu votre courage. Aussi, arrêtez de réagir comme si j'étais votre ennemie. Maintenant dites-moi comment on fait pour le rapport d'autopsie. Histoire d'éviter les emmerdes.

— Simple formalité, sourit Mathias. Je vais accompagner le SAMU jusqu'à l'institut légal et, une fois sur place, c'est moi qui prendrai en charge l'autopsie. Après tout, je suis médecin légiste de la police criminelle, non ?

La commissaire sourit à son tour, presse amicalement l'épaule de Mathias et rejoint son équipe.

— Bon, messieurs, la journée est loin d'être terminée. On fait une pause et on se retrouve à 14 heures à mon bureau.

Elle glisse son bras sous celui de Touraine et lui glisse à l'oreille :

— Toi, je t'emmène avec moi. Je crois qu'il faut qu'on parle, non ?

Jeudi 20 septembre, 1 h 50.

Aïcha s'est retournée plus d'une heure entre les draps et, finalement, s'est résolue à avaler un quart de Lexo.

Touraine, pour la vingtième fois depuis qu'il s'est couché, pose les yeux sur le réveil.

Le sommeil d'Aïcha berce maintenant la chambre d'une respiration régulière et c'est avec infiniment de précautions qu'il soulève un coin de la couette, ferme sans bruit la porte de la chambre et gagne la cuisine sur la pointe des pieds.

De l'eau dans du Nes et le ronronnement du micro-ondes.

Il pose la tasse fumante devant lui puis déplie le morceau de papier extrait de la gorge du capitaine Draux.

« L'enfer, Touraine, c'est pour demain. »

Le message, à défaut d'être clair sur les intentions de la Hyène, lève au moins le doute sur la cible visée.

Ce sentiment que le tueur n'obéit pas à ses motivations habituelles... Cette pensée, qui l'a envahi au retour des Mées, ne s'est pas dissipée de la journée.

D'abord, le temps. Cet écoulement ordinaire du temps qui n'est pas respecté.

Quatre années avant que le ravisseur ne donne de ses nouvelles. Contre toute logique. Que cet homme ait séquestré ces trois gamines pour, quatre ans plus tard, réclamer une rançon, ce mode opératoire ne tient pas la route. À elle seule, la vente du DVD Carlotti peut lui rapporter dix fois plus. Alors, pourquoi ?

Touraine quitte son tabouret, se glisse une light entre les lèvres et ouvre la fenêtre de la cuisine.

L'idée de mettre des mots devant chaque *pourquoi* lui vient à l'esprit, et Sébastien Touraine, comme à son habitude quand la compréhension des choses lui échappe, se met à parler à voix haute. De s'entendre raisonner, de quitter le silence de la pensée et de la transformer en sons, il le sait pour l'avoir expérimenté plus d'une fois, ouvre souvent des portes surprenantes à sa réflexion, des chemins de déduction parfois bordés de surprises inattendues.

— En août 2003, Bertaux repère trois fillettes au sein de la colonie de vacances des Mées où il s'est fait embaucher comme chef cuistot. Pourquoi ? Parce que c'est comme ça qu'il rabat les futures victimes

de son patron.

Chantal Ferrandini, la monitrice des petites, se fait écraser par un inconnu quelques jours après la fin des vacances. Pourquoi ? Parce qu'elle a remarqué le manège de Bertaux et qu'il faut la faire taire.

Début septembre, à quelques jours d'intervalle, Bertaux, dont le visage est familier aux trois enfants, les enlève dans une camionnette blanche et les livre à la Hyène. Pourquoi ? Parce que c'est la stratégie qu'ils ont mise en place.

Fin septembre 2003, par hasard, je fais le lien entre la disparition de Camille, à Marseille, et celle de Julie, dans le Nord. Mon aller-retour là-haut ne dure pas quarante-huit heures et, pendant ce temps, la Hyène assassine Hélène et la brûle dans sa voiture, dissimulant son crime en mort accidentelle.

Alors, question : comment cet enfoiré a-t-il pu savoir que j'étais dans le Nord et que j'avais fait le lien entre les deux affaires alors que je n'en avais parlé à personne ? Là, pas de réponse.

Touraine s'interrompt un instant, s'approche de la fenêtre. Il perd son regard au loin, quelques secondes, puis il reprend le fil de sa réflexion.

— Le lendemain de l'enterrement d'Hélène, la Hyène dépose sur mon palier son putain de jerrican avec le mot scotché. Pourquoi ? Pourquoi avoir tué ma fille ? Pourquoi vouloir m'écarter à jamais de cette enquête ? Là encore, la réponse que j'ai ne suffit pas. Qu'il ait paniqué quand il s'est rendu compte que j'étais sur sa piste dans le Nord et qu'il ait tout fait pour que je dégage de l'affaire, OK. Qu'il fasse en sorte que je me tire et que je me tienne le plus loin possible, encore OK, ça se défend. Mais pourquoi, quatre ans plus tard, est-ce qu'il s'adresse encore à moi ? Qu'est-ce que j'ai pu lui faire, à cet enfoiré ? Est-ce que nos routes se seraient croisées avant ? Là encore, pas de réponse.

Il y a quelques jours, les flics de Roissy tombent sur le DVD Carlotti. Et là, double question : est-ce que cette prise est due aux hasards d'une fouille, ou est-ce que la police a bénéficié d'une info ? Est-ce que la Hyène n'aurait pas alerté les douaniers pour qu'ils interceptent le DVD afin que celui-ci tombe au plus vite dans les mains d'Aïcha et qu'elle me remette en piste comme elle l'a fait ? Là, c'est pas compliqué. Pour savoir si les gars de la PAF* ont bénéficié d'un tuyau, il suffit de les appeler demain matin.

Touraine aspire une profonde bouffée, observe sans la voir la fumée s'évanouir dans la nuit, et poursuit son raisonnement à voix haute.

— La Hyène fait parvenir une demande de rançon aux Delecourt et aux Borderie, alors qu'il pourrait tirer beaucoup plus de fric des images de l'exécution des gamines. Pourquoi ?

Il se tait un instant, jette d'une pichenette son mégot qui virevolte dans l'air avant de s'évanouir dans la rue.

— Pourquoi ce type fait-il le choix de se priver d'un tel paquet de pognon ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que dans cette affaire, Sébastien, l'argent n'est pas sa motivation.

La voix d'Aïcha le fait se retourner brusquement.

— Je ne t'ai pas entendue arriver.

— Je me suis réveillée et tu n'étais pas dans le lit. J'ai vu la lumière sous la porte de la cuisine, je suis entrée sans faire de bruit et ça fait cinq minutes que je t'écoute parler tout seul.

— Et alors ?

— Alors, je me répète : dans cette affaire, l'argent n'est pas sa motivation.

Touraine semble hésiter avant de prononcer les mots suivants, un peu comme on tergiverse à énoncer l'évidence qu'on n'a pas envie d'entendre.

— Tu crois que c'est moi, sa motivation ?

— Je ne le crois pas, Sébastien, j'en suis sûre. Je ne sais pas pourquoi, mais ce type veut te faire payer quelque chose. Et il a décidé de te faire payer le prix fort.

— Continue...

— D'abord, il a brûlé ta fille, ensuite, il t'a mis une pression monstre avec le coup du jerrican. Et depuis hier, il sait que tu es de retour sur l'affaire.

— Et toi, tu sais pourquoi ?

— Je crois que ce type a tout organisé, tout planifié à l'avance. Mais je t'écoute, Sébastien. Ose me dire ce qui est en train de se mettre en place dans ta tête. Ose...

— Oui, c'est ça. Tu as raison. Cet enculé sait que je suis de retour parce qu'il l'a voulu ainsi. En fait, je suis sa marionnette, et maintenant, il n'a plus qu'à dérouler le film qu'il a imaginé.

À son tour, elle allume une cigarette.

— Je ne sais pas quelle est la suite du scénario qu'il t'a préparé mais vu le mot qu'il a laissé pour toi dans la gorge de Draux, il va vraiment falloir que tu fouilles dans ton passé, Sébastien.

— Mon passé ? Comment ça ?

— Ton histoire. Toute ta vie peut-être. Une haine comme celle qui habite la Hyène ne s'est pas mise en place dans son cerveau en deux ou trois jours. S'il tient tant à t'atteindre, c'est qu'il t'en veut à en crever, et que cette rancœur, elle a sans doute mis des années à

macérer avant qu'il ne passe à l'acte. Aussi, c'est ta mémoire qu'il va falloir passer au crible. Une sorte de perquise intérieure, de fond en comble.

Touraine la regarde en face.

— Ma mémoire, mon passé. Je veux bien fouiller, mais jusqu'où ? Je n'ai aucun élément, rien !

Aïcha pose l'extrémité de son index au beau milieu du front de Touraine.

— C'est là-dedans qu'il va falloir dénicher un indice... et vite.

L'évocation du jerrican, du corps calciné d'Hélène, fait resurgir en lui cette peur terrible. Ce sentiment d'effroi absolu à l'idée que celui qui a brûlé sa fille puisse s'en prendre à Lison, à Aïcha...

— Tu ne crois pas qu'il serait plus prudent de mettre Lison sous protection ?

— C'est fait, lui sourit Aïcha. Cet après-midi, j'ai joint le commissariat d'Arles. À cette heure-ci, il y a deux flics qui planquent devant chez ton ex-femme.

— Tu connais son adresse ?

Elle sourit à sa mine surprise.

— Tu sais bien qu'un flic ça sait tout.

* PAF : Police de l'air et des frontières

5 h 15.

Le bip strident du réveil l'a sorti du sommeil une heure plus tôt.

La veille au soir, après un repas plus que léger, l'homme a soigneusement préparé son sac pour l'exécution du lendemain : le pantalon, la veste matelassée et la cagoule de laine noire percée au niveau des yeux. Puis il s'est assis à la table de la cuisine et, du bout d'un feutre noir, a tracé en majuscules les huit mots du message qu'il a concocté.

Après s'être assuré de ne rien avoir oublié, il s'est allongé, nu sur le drap, et son regard s'est perdu aux contours des moulures du plafond.

Les soirs précédant la mise à mort d'un enfant le plongent dans un état particulier. Son cœur bat au ralenti et, pourtant, une sourde excitation lui tenaille le ventre.

Il songe au plan méthodique qu'il a mis en place, à ce scénario qu'il déroule chaque jour, habité par la certitude de voir Touraine sombrer peu à peu dans le pire des cauchemars. Puis il se laisse envahir par la sensation, presque divine, d'avoir la maîtrise complète des choses...

Vers 3 heures, ne parvenant pas à s'endormir, il a fermé les yeux et s'est laissé gagner par des images de garçonnets et de fillettes accouplés, de voitures en feu et de jerrican patiemment préparé...

*

5 h 35.

Aïcha se tourne sur le côté et se colle contre le dos de Sébastien.

Elle pose le nez contre sa nuque et se laisse envahir par les fragrances Guerlain.

Elle hasarde un léger baiser, puis un autre au creux de son cou, colle son ventre un peu plus encore contre ses fesses tiédies par la nuit et laisse ses doigts parcourir doucement sa poitrine.

Touraine grommelle une seconde.

Les lèvres dans son cou se font plus pressantes et il sent la main d'Aïcha descendre sur son ventre.

Son regard se pose sur le réveil et il se dit que sa nuit est foutue.

— Dis-moi, c'est comme ça que tu me laisses me reposer ?

— Non, ce n'est pas ça. C'est juste que je n'arrive pas à m'endormir.

— Un truc qui te tracasse ?

Elle dépose, en vrac, une volée de bisous sur ses lèvres, ses joues, son front et répond en se forçant à sourire :

— Ce qui me tracasse, c'est ce qu'on va trouver dans ton passé.

— Pourquoi est-ce que ça te fait si peur ?

— Parce que si quelqu'un te hait au point de concevoir une telle mise en scène, c'est qu'un jour tu lui as infligé une souffrance démesurée. Un truc que j'ose même pas imaginer...

Elle revoit la voiture incendiée d'Hélène, les petites jambes de Camille Carlotti, le corps supplicié du capitaine Draux. Des cadavres, depuis le début de sa carrière, elle en a eu son lot, mais ces scènes de tortures, ces images de mise à mort la terrorisent. Sans qu'elle en ait le contrôle, les mots anciens, ceux de la guerre d'Algérie, tous ces mots prononcés à voix basse autour des repas de son enfance, toutes ces paroles qui libéraient le mal des hommes remontent à la surface et elle en crève d'effroi.

— En fait, ajoute-t-elle, si j'ai tant besoin qu'on fasse l'amour, c'est que je suis terrifiée, Sébastien. Terrifiée par l'horreur de ce qu'on a vu et par tout ce qui nous attend encore.

Touraine glisse un bras autour des épaules d'Aïcha et la serre contre lui.

— Si ça peut dissiper ton angoisse, tu as raison, colle-toi à moi. Les heures qui vont suivre ne vont peut-être pas nous laisser beaucoup de répit. Et si ça peut te rassurer, j'ai aussi peur que toi...

*

5 h 50.

Courbé en deux, il traverse les herbes hautes du jardin jusqu'à atteindre le mur crépi du bâtiment. Il a garé son 4X4 Nissan en contrebas du boulevard Garoutte, a repéré de loin les deux flics dans leur Clio stationnée à l'angle du boulevard et de l'allée des Philippines. Il a rejoint le boulevard Saint-Barnabé, a longé la rue Scaramelli, escaladé le mur de parpaings et a disparu dans la nuit.

Après avoir traversé le jardin, il s'accroupit dans l'herbe. À l'aide d'un tournevis, il dévisse la grille qui obstrue la petite vitre du soupirail, fait jouer la lame de l'outil au niveau de la crémone jusqu'à ce qu'un petit clic lui indique qu'il peut faire basculer le vantail et se glisser au sous-sol.

6 heures.

Fouiller dans sa mémoire.

Chercher la blessure.

Remonter le temps, année après année, jusqu'à débusquer, dans le regard d'un autre, la haine à sa naissance.

Touraine verse le café noir dans un grand bol, puis il s'assoit à la table de la cuisine et avale une gorgée brûlante.

Il se dit que remuer le passé comme on le ferait d'un jardin longtemps laissé en friche n'est pas la meilleure voie à suivre.

Alors poser le regard sur les zones grises de son existence, sur les coups qu'il a portés, les gens qu'il a parfois atteints...

Faire surgir les images au hasard des souvenirs. Dresser le bilan du mal qu'il a pu faire aux autres. Inventorier les douleurs et les peines infligées, lister sur un papier les noms et les prénoms de ceux qu'il a meurtris, parfois sans le vouloir vraiment.

Touraine jette deux sucres dans le noir du café, remue doucement sa cuillère en faisant de petits ronds et, à l'instant même où il devine le sucre se dissoudre, il prend conscience que les souvenirs, le déroulement de tel ou tel événement, que tout cela, noyé par le temps écoulé, se dissout aussi dans son esprit. Il se dit que le choix de l'investigation chronologique qu'il a entamée n'est peut-être pas le meilleur moyen d'y voir clair. Au contraire, il lui faut effacer toute notion de temps et ne se focaliser que sur les sources d'émotions extrêmes. Oui, c'est ça, sélectionner les sentiments qui peuvent faire naître la haine dans le cœur d'un autre...

Et quand le mot d'après lui vient à l'esprit, il sait à la seconde où il le formule en silence que ce mot va lui ouvrir les chemins cachés de sa mémoire. Il ferme les yeux, et ses lèvres entrouvertes laissent s'échapper le mot « injustice ». Oui, l'injustice...

*

L'homme la réveille brusquement.

La veille, il lui a posé un large sparadrap au travers de la bouche et l'a ligotée sur son lit.

Dans le froid de la cave, elle n'a plus osé bouger, et les heures se sont écoulées entre sommeil et veille, à l'écoute des bruits lointains, des sons étouffés qui lui parviennent de quelque part, là-haut.

L'homme la saisit par le bras et l'entraîne à travers un couloir

sombre jusqu'à ce qu'ils débouchent dans une des pièces voûtées du sous-sol.

Julie se laisse mener jusqu'au tabouret.

Par terre, le corps d'une fillette, visage contre le sol.

L'homme cagoulé la fait s'asseoir et lui entrave fermement les poignets dans le dos.

De son treillis matelassé, il sort une page blanche qu'il épingle soigneusement au polo de l'adolescente. Puis il rejoint le caméscope sur pied posé à quelques mètres, face au tabouret. Il colle son œil au viseur, fait jouer l'objectif jusqu'à ce que le plan rapproché permette d'embrasser la scène dans son ensemble tout en rendant lisibles les quelques mots écrits sur la feuille de papier.

D'une poche de son pantalon, il extirpe un sachet plastique, souffle dedans pour qu'il prenne tout son volume, puis appuie sur la touche de mise en marche.

Sans perdre de temps, il se positionne derrière la petite qui s'est mise à sangloter, lui murmure à l'oreille que ça ne durera pas longtemps et, d'un geste rapide, il fait disparaître le visage au fond du sachet.

Et la tête remue dans tous les sens.

L'homme lui enserre les flancs entre ses genoux, maintient de toutes ses forces le sachet fermé au niveau du cou.

Mouvements désordonnés du plastique.

À la hauteur du nez, des creux et des vagues au gré de l'affolement de la respiration.

Les pieds de Julie se mettent à battre la terre et l'air. Très vite, les mouvements saccadés perdent de leur force jusqu'à s'exécuter au ralenti, puis s'arrêter totalement.

L'homme relâche son étreinte et Julie s'écroule sur le sol, heurtant dans sa chute le petit corps de Camille Carlotti.

L'homme semble essoufflé sous la laine noire qui lui couvre le visage. Il sort du champ pour appuyer sur la touche off.

La minuterie rouge de la séquence affiche 2 mn 27.

Jeudi, 17 heures.

L'adolescent s'avance jusqu'au guichet. Quand la fonctionnaire de police lui demande la raison de sa venue, il pose sur le comptoir l'enveloppe que lui a confiée un grand type maigre au crâne rasé, rencontré dans la rue quelques minutes auparavant.

— C'est un monsieur qui m'a donné ça. Il m'a juste demandé de la déposer à l'accueil. C'est tout. Il m'a rien dit d'autre.

La fonctionnaire pose les yeux sur l'enveloppe et toise le gamin d'un air soupçonneux.

— Ne me regardez pas comme ça, m'dame. Je fais rien d'autre que rendre service !

La jeune femme déchiffre les lettres griffonnées sur l'enveloppe qu'elle palpe minutieusement. Sans hésiter, elle empoigne le combiné téléphonique et se connecte directement au bureau de la commissaire Aïcha Sadia. Après avoir raccroché, elle retourne l'enveloppe entre ses doigts, se dit qu'il doit sans doute s'agir d'un DVD ou de quelque chose de ce genre. Puis elle prête à nouveau attention à l'adolescent, visiblement impressionné par le nombre de types en uniforme au mètre carré.

— C'est quoi ton nom ?

— Bégonia, madame. Jérôme Bégonia.

— La commissaire veut te voir. Elle va descendre. Tu n'as qu'à l'attendre là, sur le côté.

*

Deux heures plus tard.

Une gamine aux joues creusées par la fatigue, l'épuisement, la faim. Sur son polo trop grand pour elle, une feuille épinglée. Les mots écrits en majuscules ne peuvent échapper à la lecture.

L'ENFER, C'EST AUX PIEDS DE LA CHOSE COMMUNE.

Les images s'enchaînent. Implacables.

Deux heures qu'ils se passent la vidéo en boucle.

Le visage de Julie secoué par les pleurs. La tête cagoulée se penche à son oreille. Le sachet maintenu sur sa tête. Les genoux de l'homme lui bloquent la taille.

L'affolement, les mouvements désespérés. Et puis le renoncement

du corps, les gestes qui perdent de l'intensité, s'atténuent. Finalement, s'arrêtent.

Les mains de l'homme relâchent leur emprise, Julie Delecourt s'écroule et disparaît en bas de l'écran.

Deux minutes et vingt-sept secondes, c'est le temps qu'elle a mis pour mourir.

La commissaire allume et fait face à son équipe.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On attend le feuilleton suivant ou l'un de vous a une idée ?

Silence et regards dans le vide.

Après avoir visionné le film plus de vingt fois, ponctué la séquence d'arrêts sur image, passé certains plans au ralenti, pas besoin de se consulter pour admettre qu'ils sont au point mort. Coincés dans la nasse des points d'interrogation.

Leur seule certitude, c'est que la Hyène les balade de bout en bout.

Les flics de Roissy leur ont confirmé ce que Touraine a pressenti. C'est bien suite à un coup de fil anonyme qu'ils ont serré le passeur du DVD Carlotti. Et tout le reste s'est enchaîné avec logique. Avec toute la cohérence du plan élaboré dans le moindre détail. Le suicide de Bertaux, le retour de Touraine, la découverte du corps torturé du capitaine Draux, l'inévitable trouvaille du papier dans la gorge du supplicié désignant Touraine comme cible principale, et ce soir, les images insoutenables de l'étouffement de Julie Delecourt, sans parler du texte épinglé sur le polo de la gosse.

Tous ont compris que le ravisseur des gamines a engagé une partie mortelle avec Sébastien Touraine. Un jeu dont seule la Hyène connaît les règles. Et depuis lundi, après quatre années de silence, la partie a repris. Les hommes d'Aïcha ont la désagréable impression d'être les pions d'une histoire qui ne les concerne pas vraiment.

Sur le paper board dressé près du bureau, la commissaire a écrit le texte scotché au vêtement de Julie. « L'ENFER, C'EST AUX PIEDS DE LA CHOSE COMMUNE. »

— OK, commence-t-elle. On a tous compris que cet enculé nous mène par le bout du nez, mais je préfère vous le dire tout net, ça n'est franchement pas le moment de baisser les bras et de se lamenter sur notre sort. À partir de maintenant, la priorité, c'est Sarah Borderie. Alors on va se bouger le cul et je vous jure qu'on va trouver l'endroit où cet enfoiré planque la gamine.

Le silence des hommes se fait plus pesant encore. La commissaire s'adresse au légiste.

— Vous, Mathias, ce texte, vous en pensez quoi ?

Théo Mathias s'extirpe du fauteuil au fond duquel il s'est installé.

— Je pense qu'il y a plusieurs enseignements à en tirer. D'abord, ça n'est pas la première fois que la Hyène évoque l'enfer. Et si on prend pour hypothèse que les exécutions de Camille et de Julie, ainsi que les sévices subis par Draux, ne sont pas l'enfer, c'est tout simplement parce que toutes ces horreurs se situent en enfer. En fait, le mot « enfer », pour la Hyène, désigne exclusivement le lieu où ces atrocités sont commises. J'en conclus qu'en employant ce mot, la Hyène nous désigne un endroit précis qu'il nomme « enfer ».

À mesure que le légiste déroule son raisonnement, les hommes ne le quittent plus des yeux, à l'exception de Touraine, le regard cloué au plancher.

— Par les mots qu'il a écrits, il nous précise l'endroit où nous devons chercher : aux pieds de la chose commune. Et en dépit de ce pluriel étrange, sans doute une faute, ces quelques mots nous indiquent où trouver ce fameux enfer. À nous de décoder le message, maintenant.

Pendant que le légiste expose son hypothèse, la commissaire observe Touraine, assis sur une chaise, derrière les autres, les yeux rivés au sol.

— Et toi, Sébastien, tu en penses quoi ?

Touraine redresse la tête.

— J'en pense que Mathias a sans doute raison. Que si on veut avancer et se donner une petite chance, même infime, de retrouver Sarah vivante, il nous faut déchiffrer ce putain de message. Mais moi, il faut m'excuser, je n'arrive pas à me concentrer là-dessus.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? interroge la commissaire.

Touraine s'approche du paper board et fait face aux hommes qui l'entourent.

— Cette histoire, c'est à moi qu'elle est destinée. À moi seul. La cause de toutes ces saloperies, à commencer par la mort de ma fille, c'est dans ma mémoire que je dois la chercher. Et tant que je n'aurai pas foutu le doigt sur ce bout de passé qui est à l'origine de tout, eh bien, ça n'ira pas. Je suis désolé mais j'ai besoin d'être seul. Seul et au calme.

Touraine décolle de sa chaise et se dirige vers la porte.

— Il faut juste que je m'isole quelques heures.

22 h 50.

La commissaire ouvre discrètement la porte de son appartement, demeure quelques secondes le dos appuyé contre le bois, à s'imprégner du silence et de l'obscurité.

Sous la porte de la cuisine, une fine bande de lumière. Sur le carrelage, le bruit du pas de Sébastien jusqu'au frigo, suivi, quelques secondes plus tard, du gargouillement caractéristique de la bière versée d'un trait dans un grand verre.

Aïcha pose son sac et sa veste sur le fauteuil Voltaire. Puis, manière de s'excuser d'un éventuel dérangement, elle frappe à la porte.

Sébastien pose sa clope sur la table et sourit à l'apparition d'Aïcha.

— Tu frappes avant d'entrer dans ta cuisine, maintenant ?

— Je ne voulais pas te faire sursauter.

Elle sélectionne une bière sans alcool dans le frigidaire, tire un tabouret à elle et s'assoit face à lui.

— Ça va, toi ? Je veux dire, tu avances ?

Touraine désigne du regard les feuilles remplies de notes qui recouvrent la table, les pages froissées en boule qui jonchent le carrelage.

— Pas vraiment. La difficulté, c'est que j'ai deux problèmes à résoudre en même temps. Et je n'arrive à rien, parce que dès que je me fixe sur l'un d'eux, c'est l'autre qui vient me déconcentrer.

Aïcha s'envoie direct une bonne rasade et s'allume une cigarette.

— Tu peux me résumer ?

— Bien sûr. Le plus urgent, pour moi, c'est d'identifier le moment où j'ai pu meurtrir quelqu'un au point qu'il me haïsse. Alors j'ai commencé à remonter le fil des années, comme ça, dans ma tête. J'ai rempli des pages du nom des types dont j'ai pu amocher l'existence au cours de ma carrière et, comme ça ne donnait rien, je me suis focalisé sur la seule raison qui peut faire naître une telle rancœur.

— Et c'est quoi, cette raison ?

— L'injustice. Il n'y a rien de pire pour un homme que d'être victime d'une injustice. À bien y réfléchir, je crois même que c'est une des rares circonstances qui peut faire basculer la vie de quelqu'un. Je veux dire, le faire vaciller du mauvais côté. Aussi, je suis persuadé que c'est dans cette direction qu'il faut chercher. Mais je n'arrive à en tirer rien d'autre que des feuilles griffonnées à cause de ces putains de mots agrafés sur la poitrine de Julie.

— Au point que ça t'empêche de réfléchir ?

— Oui. En fait, l'énigme des mots écrits par la Hyène vient télescoper le reste de mes pensées, et du coup, je n'avance pas.

Aïcha vide sa canette en trois gorgées et écrase sa cigarette dans le cendrier.

— Et si tu inversais les priorités ?

— C'est-à-dire ?

— Considère que l'urgence, c'est le mot de la Hyène. Que c'est là-dessus qu'il faut que tu portes toute ton attention, et que les investigations dans ton passé, tu t'en occuperas après.

Touraine réfléchit un instant aux propos d'Aïcha.

— Tu as peut-être raison. Je vais essayer, ça ne coûte rien.

Puis il trace les mots du tueur sur une feuille blanche qu'il aimante sur la porte du frigo.

L'ENFER, C'EST AUX PIEDS DE LA CHOSE COMMUNE.

Tous deux posent les yeux sur les huit mots alignés.

— Et si Mathias se plantait ? s'interroge Touraine.

— Comment ça ?

— Il nous a expliqué que le mot « enfer » ne désignait pas les atrocités commises mais l'endroit où elles le sont. Ce que Théo nous a dit, c'est que ce message nous livre des indications sur un lieu à découvrir et que, pour y parvenir, il nous faut décoder ces huit mots. Jusque-là, je suis d'accord. Puis il a ajouté que le pluriel du mot « pied » était un pluriel étrange, sans doute une faute. Et là...

À mesure qu'il déroule son analyse, Touraine sent un frisson lui parcourir le corps, ses yeux se fixer sur nulle part, comme aux aguets du pressentiment qui se dessine en lui.

Ces signes particuliers, annonciateurs d'une émotion intense, il les connaît par cœur. Son regard se pose sur le sol, remonte jusqu'aux carreaux verts et blancs de la table de la cuisine, puis croise celui d'Aïcha.

— La table, Aïcha ! La table !

— Quoi, la table ?

— Les « pieds » au pluriel sont ceux d'un meuble. Et quel autre meuble qu'une table peut être qualifié de commun ? Commun, car c'est une chose ordinaire, et « chose commune », car c'est l'endroit où les gens mangent ensemble. La table, Aïcha ! Cette putain de table sur laquelle ce salopard a torturé Draux. C'est sous cette table qu'on va trouver l'enfer !

La 407 s'immobilise devant le 2 de l'allée des Philippines.

Les inspecteurs Blanchard et Perridon, qui planquaient à quelques mètres de là, sortent de leur Clio.

— Du neuf, patronne ?

— Venez avec nous, tous les deux. Et prenez vos lampes de poche. On retourne dans la maison. Il doit y avoir un sous-sol. Faut absolument qu'on le trouve.

Escortée de Touraine et des deux inspecteurs, Aïcha Sadia s'engage dans l'obscurité du jardin.

Le temps d'arracher la bande en plastique rouge et blanc qui obstrue la porte, la commissaire allume la lumière et l'équipe investit l'unique pièce du bâtiment.

Sur la table de chêne, les sangles et les anneaux de fer soigneusement disposés sur le bois par les gars de la police scientifique.

— Ça pue toujours autant, marmonne la commissaire.

Puis elle distribue les consignes :

— Blanchard, vous ouvrez les fenêtres et les volets, qu'on puisse au moins respirer. Perridon, vous sortez faire le tour de la baraque et vous me dégotez une ouverture sur une cave ou un truc de ce genre. Pendant ce temps, nous, on inspecte le plancher.

Perridon allume sa torche et disparaît dans le jardin.

Avec l'aide de Blanchard, Touraine empoigne la table et la fait glisser sur le côté.

Aïcha Sadia se met à arpenter chaque centimètre carré en tapotant le sol de l'index.

— Qu'est-ce qu'on cherche, au juste, patronne ? murmure l'inspecteur Blanchard.

— J'en sais rien. Une trappe, un truc dérobé. Tant qu'on...

— Ça y est. J'ai trouvé !

C'est la voix de Perridon.

Suivie des deux autres, la commissaire se rue au dehors.

L'inspecteur, à genoux dans l'herbe haute, pointe le faisceau de sa lampe vers le sol.

— Regardez, là.

Cachée par des touffes à moitié aplaties, une ouverture grillagée.

— Quelqu'un a un tournevis ?

Quelques instants plus tard, muni de son couteau suisse, Perridon vient à bout de la grille qu'il pose sur le côté.

— Cassez la vitre, Perridon.

D'un coup de pied, l'inspecteur brise le carreau, puis s'accroupit, glisse une main dans l'obscurité, fait jouer la crémone et accompagne le vantail qui se rabat complètement vers l'intérieur.

— Vous n'avez qu'à m'éclairer. Je vais bien finir par trouver de la lumière.

L'inspecteur engage ses jambes dans l'ouverture et se laisse doucement descendre jusqu'au sol.

— Passez-moi une loupiote.

Le faisceau s'éloigne dans la pénombre et, quelques secondes plus tard, une ampoule suspendue au plafond projette sur les murs sa lumière blanche.

— Sortez vos armes, on ne sait jamais, ordonne la commissaire en se glissant à son tour au travers du soupirail.

Un couloir traverse le sous-sol, ouvrant, de chaque côté, sur de petites pièces. Dans chacune d'elles, un lit, une table, une chaise et, dans un coin, un lavabo sous un minuscule miroir.

Au sol, pêle-mêle, des vêtements de fille.

Camille, Julie, Sarah.

Quatre ans.

Au bout du couloir, une salle plus grande. Presque au centre, un caméscope sur pied posé face à un tabouret. Abandonnés par terre, comme jetés l'un sur l'autre, les cadavres de Camille et de Julie.

Tant qu'on n'a pas trouvé de corps, moi, je ne suis certaine de rien.

Les mots d'Aïcha reviennent à l'esprit de Sébastien Touraine. Il évite son regard. Peur d'y lire toute la déception du monde.

La commissaire se penche sur les deux adolescentes, palpe les chairs glacées.

L'inspecteur Blanchard ouvre la dernière porte, au fond du corridor, tâtonne sur le côté, trouve l'interrupteur.

— Venez voir ! C'est un truc de fou !

Dans un angle de la pièce, sous une lampe à ultraviolets, des bacs nécessaires au développement photographique et, sur toute la surface des murs, scotchées à même les parois de parpaings, des photographies par centaines.

Une mosaïque de visages et de corps d'enfants. Des dizaines de garçons et de filles.

Fixés aux clichés, des petits bouts de feuilles arrachées où l'on peut lire des dates, des mois, des années, le tout dans un désordre chronologique défiant toute compréhension.

Des enfants à ne plus pouvoir les compter. Certains habillés,

d'autres nus. Certains roués de coups, assis sur des chaises simples ou à même le sol, d'autres dans des postures obscènes.

Où que le regard se pose, des yeux, des bouches, des petits corps abîmés.

Aïcha Sadia, debout au milieu de la pièce, tourne doucement sur elle-même, se laisse accrocher par une photo, puis une autre et encore une autre, jusqu'à ressentir le tournis.

Un instant, histoire de calmer les battements de son cœur, d'éloigner la tentation du vacillement, elle fixe le sol entre ses pieds, parvient à se soustraire quelques secondes. Puis elle redresse la tête et reprend son investigation. Elle s'approche du mur à sa gauche, là où la Hyène a disposé les bacs de développement.

— Dis, Sébastien, ça n'est pas Lison, là ?

Touraine s'avance.

Dès la première seconde, il reconnaît sa fille qui marche dans une rue. Il détache la photo, la regarde attentivement, la retourne et lit les quelques mots écrits au dos.

« La roue tourne, Touraine, elle tourne. »

Vendredi, 0 h 30.

— Hors de question que la surveillance de Lison ne repose que sur la présence d'une patrouille devant chez elle ! C'est un vrai flic qu'il faut installer dans la maison. Pas un duo de plantons à la con mais un flic expérimenté et suffisamment informé du danger.

Face à l'affolement qui s'est emparé de Sébastien, la commissaire a décidé de prendre la route sur-le-champ et de confier la sécurité de Lison et de sa mère à l'inspecteur Perridon.

Avant de grimper dans la voiture, Touraine a pu joindre son ex-femme au téléphone.

Surprise dans son premier sommeil, elle s'est mise à pester qu'on ne dérange pas les gens à une heure pareille, qu'elle bosse tôt le matin et que, franchement, il pourrait faire l'effort de la joindre à un autre moment. Mais dès les premiers mots de son ex-mari, et devant la panique qui transpire à chaque syllabe, elle s'est tu et l'a écouté jusqu'au bout sans l'interrompre...

— Je prends la route et je serai là dans moins d'une heure. La petite est en danger de mort, je t'expliquerai une fois sur place. Et surtout, tu te barricades et tu n'ouvres à personne...

À peine la communication coupée, Véronique Joussans s'assure de la fermeture de chaque volet, vérifie le verrouillage des coulissants de la véranda avant de boucler la porte d'entrée à double tour.

Puis elle se réfugie sur le canapé du salon. Les genoux repliés contre la poitrine, elle allume une cigarette et, dans le silence de la maison ensommeillée, elle laisse dériver ses pensées, tente d'éloigner l'angoisse qui s'installe en elle.

*

Dans la voiture, aucun des trois passagers n'a amorcé la moindre conversation.

L'inspecteur Perridon a pris place à l'arrière et tente d'accrocher son regard aux parcelles des plaines de la Crau qu'ils laissent derrière eux.

Dès que le break s'est engagé sur les voies rapides menant en dehors de la ville, la commissaire s'est rivé le pied au plancher.

Touraine a glissé la photo de Lison dans la poche de sa veste. Après avoir laissé Véronique à sa stupeur, il a bouclé sa ceinture et, dans le calme subit de l'habitacle, il a senti sa gorge se nouer et n'a plus su

prononcer un mot.

L'idée que la Hyène puisse s'en prendre à Lison lui est insupportable. Pour tenter de retrouver un semblant de calme, il a fermé les yeux, tenté en vain d'endiguer le flot d'images qui le submerge.

Ce qui peut arriver de pire à une enfance, se dit-il, c'est le viol de son innocence, et d'être, un jour, livrée à des adultes devenus des monstres.

Aïcha balance sa clope par la vitre à demi ouverte.

— Dis-moi, je sors à Saint-Martin-de-Crau ou je file jusqu'à la sortie Arles ?

— Tu n'as qu'à sortir à Saint-Martin. Après, tu fonces vers Arles par la nationale. Tu traverses Raphèle et tu files sur Fourchon, c'est en périphérie de la ville. Une fois là-bas, je t'indiquerai la route jusqu'à la maison.

*

— Voilà. Tu sais tout.

Véronique Joussans a laissé Touraine dérouler son récit.

L'enlèvement des gamines, l'assassinat d'Hélène, le jerrican sur le palier et les quatre ans d'éloignement qu'il s'est imposés. Et puis le DVD Carlotti, le suicide de Bertaux, le corps torturé du capitaine Draux et la découverte, ce soir, des photos d'enfants parmi lesquelles se détachait la silhouette de Lison marchant dans les rues d'Arles.

Elle a écouté sans rien dire, laissant son angoisse se muer en colère.

— Ce que tu me racontes est abominable, Sébastien. Effroyable, même. Mais ce que je n'arrive pas à croire, c'est que depuis quatre ans, tu sais que Lison est en danger de mort, et que tu n'as rien dit. Par ton silence, tu nous as laissées comme ça, sans défense. Est-ce que tu te rends compte des conséquences que ça aurait pu avoir ? Est-ce qu'au moins tu t'en rends compte ?

Puis, sans laisser le temps à Touraine d'en placer une, elle se tourne vers Aïcha.

— Et maintenant, vous, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Pour ?

— Eh bien, pour assurer notre sécurité à Lison et à moi !

— Ça dépend de vous. Il y a deux possibilités. La première, c'est que vous et votre fille partiez loin d'ici.

— Comment ça, loin ?

— Je ne sais pas, moi. Vous avez peut-être de la famille ou des amis à l'autre bout du pays. Cet éloignement ne durerait que le temps

pour nous de mettre la main sur le tueur.

— Et l'autre possibilité ?

— Vous restez chez vous avec votre fille pendant quelques jours. L'inspecteur Perridon vous tiendra compagnie. C'est un excellent flic. Il fait une connerie tous les dix ans, et il l'a faite il y a trois jours. Alors vous pouvez être tranquille. Avec lui, vous serez en sécurité.

Perridon sourit, se sent rougir un peu et ne peut s'empêcher de penser que sa patronne ne manque pas d'air.

— C'est vous qui décidez, ajoute Aïcha. Mais il va falloir faire vite, parce que nous, on joue la montre.

Véronique plonge son nez dans son bol de thé, soupesant le pour et le contre.

— Je préfère rester ici. J'ai bien des amis dans la région parisienne mais, d'après ce que vous venez de me raconter, ce n'est pas ça qui arrêtera ce dingue. Ici, Lison pourra se faire amener ses devoirs par une amie. Et si vous me dites qu'on peut compter sur votre inspecteur, je vous fais confiance.

*

Le 4×4 Nissan quitte le chemin de l'Estivage. L'homme au volant soupire de contentement. La police est encore plus rapide qu'il ne l'avait imaginé. Vers 22 h 30, en passant devant chez Lison, il a repéré les deux flics, face à la maison, dans leur Clio banalisée.

Il a alors positionné son véhicule à une centaine de mètres de la villa de Véronique Joussans.

Prêt à attendre une bonne partie de la nuit, il a installé son siège en semi-couchette et, se laissant gagner par le calme du quartier, il a fini par s'assoupir.

C'est le coup de frein brutal de la 407 d'Aïcha Sadia qui lui fait ouvrir les yeux. De loin, dans son rétroviseur, il voit la commissaire jaillir de la voiture, escortée d'un flic et de Sébastien Touraine. Il les observe s'engouffrer tous trois dans la maison.

Visiblement, la photo de Lison n'a pas manqué son objectif, et tout fonctionne comme prévu.

Une minute plus tard, le 4x4 laisse derrière lui le village de Fourchon et s'engage sur la route de Saint-Martin-de-Crau.

Dans moins d'un quart d'heure, il franchira le porche de pierre, immobilisera son véhicule sur les graviers de la cour. À l'abri, derrière ses nouveaux murs, il se couchera dans une chambre qui n'est pas la sienne et comptera les heures qui le séparent encore du dimanche final.

Paris, 1 h 15.

Catherine Sestas-Touraine entend crier un nom. Ou plutôt un prénom, immédiatement englouti dans les couches profondes de son sommeil. Elle ouvre les yeux, est surprise par le rythme effréné des battements de son cœur, puis elle tend le bras dans l'obscurité, atteint le bouton-poussoir de sa lampe de chevet.

Les murs familiers de sa chambre, la photo encadrée d'Hélène sur la table de nuit et, pour achever de la rassurer, le ronronnement apaisant du frigidaire.

Encore un de ces cauchemars ridicules qui l'a réveillée en sursaut.

Depuis quelques jours, sans raison apparente, ses nuits sont troublées par des réveils soudains. Elle ne garde aucun souvenir précis du rêve déclencheur de panique. Seul le prénom de Sébastien lui reste en mémoire. Sébastien Touraine, son ex-mari qu'elle n'a pas revu depuis l'enterrement de leur fille.

Catherine jette un coup d'œil au réveil digital. Puis elle se redresse sur son lit, se cale deux oreillers derrière les reins et saisit son téléphone portable.

Ça n'est pas une heure pour l'appeler, mais après tout, il faut parfois se résigner à écouter son inconscient, se dit-elle en pressant les touches du clavier.

*

La Peugeot roule à vive allure sur la voie rapide qui traverse la plaine de la Crau en direction de Marseille.

Touraine se tourne légèrement sur le côté, pose sa tempe contre l'appuie-tête et se livre à un de ses passe-temps favoris : l'observation d'Aïcha en position de conduite. Son front dégagé, la courbe légèrement aquiline de son nez, l'ourlet enfantin de ses lèvres, et son visage oscillant entre ombre et lumière, au gré des phares croisés, des lueurs fugitives des lampadaires. Il aime quand elle ramène ses cheveux vers l'arrière, pincés à la va-vite par une barrette au-dessus de la nuque. Sans trop savoir pourquoi, il se laisse émouvoir par ce profil attentif à la route, par ces mèches brunes balayées par l'air de la vitre entrouverte et qui s'échappent en douce de son pseudo chignon.

— Tu vas me regarder comme ça longtemps ?

— Je sais pas. Jusqu'à ce que j'en aie marre... disons dans cent cinquante ans.

Elle fait glisser ses doigts entre les siens.

— Tu vois, Sébastien, après la découverte des corps de Camille et de Julie...

Touraine connaît par cœur l'équation d'Aïcha : pas de corps, pas de preuve de mort. Dans le sous-sol de la Hyène, quand ils ont découvert les cadavres des deux fillettes entassés l'une sur l'autre, il l'a sentie se raidir, en une fraction de seconde se murer dans son rôle de commissaire pour ne pas craquer devant ses hommes.

— Ça va bientôt faire vingt ans que je suis flic, poursuit-elle, et je n'arrive toujours pas à trouver la bonne distance. Va falloir que j'apprenne, sinon je vais finir par en crever...

Quelques secondes de silence.

— Et toi, maintenant que tu as décodé le mot de la Hyène, il ne te reste plus qu'un seul problème à résoudre, non ?

Elle dégage sa main, extirpe une light de son paquet et fait craquer la pierre de son briquet.

Un court instant, la flamme éclaire son visage, fait briller ses yeux bleus dans le noir de l'habitable.

Touraine songe au sentiment d'injustice qui ronge sans doute depuis des années le cœur d'un homme. Sans raison apparente, sa pensée suivante se pose sur le visage de Catherine, sa première femme.

Depuis l'enterrement d'Hélène, la mort de leur fille ayant effacé l'unique chose qui les liait encore, il a dû l'appeler une ou deux fois. Pas plus.

Touraine se demande pourquoi il songe à elle quand la sonnerie de son portable interrompt sa réflexion.

*

Dès les premiers mots, il reconnaît sa voix.

Cette façon d'appeler sans prévenir au milieu de la nuit, sans même annoncer son prénom, c'est du Catherine tout craché. Un bulldozer dans un corps de danseuse.

— Sébastien, tu m'entends ?

Elle a quasiment crié dans le combiné.

Aïcha regarde un instant l'horloge quartz de la voiture et se tourne vers son passager.

— Rien de grave, au moins ?

— Non, c'est la mère d'Hélène. C'est curieux, j'étais en train de penser à elle. Décidément, c'est la soirée des ex.

— Tu ferais mieux de lui répondre, sinon elle risque de se péter les

cordes vocales pour de bon.

Touraine se colle l'appareil au creux du menton et de l'épaule.

— C'est bon, Catherine, je t'ai reconnue. Pas la peine de crier comme ça. Qu'est-ce qui te prend de m'appeler à une heure pareille ?

— J'ai l'impression que tu es en voiture. Tu veux que je te rappelle plus tard ?

— Non, non, ça va. C'est pas moi qui conduis. Bon, si tu me disais ce qui t'arrive.

— J'en sais rien au juste.

— Tu veux dire qu'à une heure vingt du matin, après quasi deux ans de silence, tu composes mon numéro sans raison ?

— Non, bien sûr que non. Et puis pour le silence, excuse-moi, mais tu es gonflé... Mais bon, là n'est pas le problème. En fait, si je t'appelle à cette heure-ci, ça va te sembler irrationnel, c'est juste parce que ça fait plusieurs nuits que je me réveille en sursaut et que la seule chose dont je me souviens, c'est d'avoir prononcé ton prénom dans mon sommeil.

— Et alors ?

— Eh bien, je me suis dit que si tu surgissais comme ça, subitement, au milieu de mes rêves, c'est que peut-être qu'il se passe quelque chose dans ta vie. Je veux dire quelque chose de suffisamment grave pour que ça m'atteigne. Voilà, je sais, ça paraît un peu fou, mais c'est pour ça que je me suis permis, même si ça t'étonne, de composer ton numéro.

Lui dire qu'il pensait à elle au moment où son téléphone s'est mis à vibrer, rentrer dans une discussion sans fin sur les hasards, les correspondances qui nous échappent et les mystères de la probabilité...

Sébastien Touraine, même si la coïncidence le laisse perplexe, choisit de faire court, de s'en tenir à l'essentiel.

— Si ça n'est pas de l'intuition à double sens, je n'y connais rien. Mais il faudra que je t'explique. En tout cas, depuis quelques jours, ici, c'est la tempête. Un vrai cataclysme, en fait.

Un instant de silence. Et puis il se lance :

— Ce qu'il faut que tu saches, c'est qu'Hélène n'est pas morte accidentellement.

À l'autre bout du fil, il la devine se redresser dans son lit, se mordre une lèvre, serrer le drap au creux du poing.

— En fait, il y a quatre ans, un type l'a assassinée et l'a fait brûler dans sa voiture. S'il a fait ça, c'est pour que j'abandonne l'enquête que je menais sur la disparition d'une fillette, mais d'abord et surtout pour m'atteindre. M'anéantir, même. Ce fumier est un dingue complet. Il

torture, il tue des gosses. En fait, il a décidé de me transformer en spectateur de ses atrocités, et maintenant, il veut s'en prendre à Lison. Je sors de chez sa mère, on les a mises sous protection.

Catherine ne peut s'empêcher de songer à l'enterrement de sa fille, aux mains serrées, aux bras ouverts.

En quelques secondes, les images de l'accident idiot, de l'inattention d'Hélène dans sa voiture, le scénario de cette mort qu'elle avait peu à peu reconstituée, apprivoisée d'une certaine manière, tout cela vient d'imploser en elle. Elle sent un déchirement prendre place en bas de son ventre. Dans sa gorge, une boule douloureuse.

— Tu veux dire qu'un homme a assassiné notre fille juste pour t'atteindre toi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de dingue !

— C'est la vérité, Catherine. Ce type, on le surnomme la Hyène... Eh bien ce salopard, il y a de fortes chances que je l'ai croisé dans ma putain de vie. Il a sans doute vécu une chose abominable, peut-être été victime d'une injustice insurmontable. Je n'en sais pas plus. Toujours est-il qu'il m'en veut à mort, qu'il a décidé de se venger de je-ne-sais-quoi et que ça a démarré par la mort d'Hélène. Alors, tu comprends...

Elle lui coupe la parole et, au son de sa voix, Touraine saisit qu'il se passe quelque chose.

— La Hyène ? C'est ça son surnom, à ce taré ?

— Oui, c'est ça. La Hyène, comme l'animal.

— Mais bon sang, Sébastien ! Tu es devenu complètement amnésique ?

Il écoute Catherine sans l'interrompre. De longues minutes.

Après avoir raccroché, Touraine regarde fixement devant lui. Ils viennent de franchir le pont de Martigues et les silhouettes des collines de l'Estaque et de la Côte Bleue se profilent dans le sombre du ciel.

— Un problème ? s'inquiète la commissaire.

Catherine, en quelques phrases, a fait s'effondrer les barrières de sa mémoire. Un mur comme une digue, enfoui au plus profond de lui-même depuis plus de vingt ans, au point qu'il en avait oublié jusqu'à l'existence.

— On fonce à ton bureau, Aïcha.

— Mais t'as vu l'heure qu'il est ?

— Je sais qui est la Hyène. On n'a plus de temps à perdre.

2 h 38.

Sur le parking du commissariat central, le va-et-vient des patrouilles de nuit, la valse habituelle des types ramassés sur le trottoir. Des braillards prêts à se battre contre la terre entière, à gerber sur le bitume leur existence en phase terminale.

Aïcha entrouvre sa portière. Sébastien demeure immobile sur son siège.

— Viens. On monte jusqu'à mon bureau et tu me racontes.

Touraine ne bouge pas d'un pouce. Il fixe au travers du parebrise les lignes blanches qui délimitent les places du parking.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je préfère prendre l'air. Tu comprends, toute cette merde en moi qui est en train de remonter... On va marcher un peu, descendre jusqu'au Vieux-Port, ça te va ?

Derrière ses mots, une brisure inhabituelle. Une brèche ouverte.

— C'est bon. Sors de là.

Après quelques pas vers la montée des Accoules, la commissaire glisse son bras sous celui de son compagnon.

— Excuse-moi, Aïcha. Excuse-moi pour tout ça.

— Quoi, tout ça ?

— On est sur le terrain depuis six heures du mat'. Franchement, j'abuse.

— C'est pas grave. On avance, Sébastien, on avance.

Du mal à lui dire que ce qu'il a à sortir est tellement difficile qu'il lui faut de l'air, de l'espace.

— Faut que je reste dehors. C'est comme ça...

*

2 h 15.

L'homme s'asperge la figure d'eau fumante, coupe le robinet et, dans la glace embuée, contemple le cheminement des gouttes sur son visage.

La vapeur s'efface peu à peu du miroir. L'homme observe le reflet de l'eau glisser sur son crâne rasé, suivre le creux de ses joues, finir sa course contre la cicatrice qui lui barre le cou. Une marque blanche et fine comme savent en tracer les lames de rasoir. Les tessons de bouteille et les fragments de miroir aussi.

Sous la lumière du néon, les reliefs de sa vie, comme des graffitis de désespoir.

L'homme éteint la lumière et ferme derrière lui. Il laisse Sarah Borderie dans le noir.

L'adolescente, allongée tout habillée dans la baignoire, accueille l'obscurité comme une protection. Elle se dit que, ce soir, il ne lui fera pas de mal. Qu'elle a absolument besoin de dormir. Prendre des forces pour une fuite possible, un dénouement d'évasion, de course éperdue. Elle en serre les poings.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis quatre ans, il l'a extraite de son cachot.

Une heure bringuebalée dans la pénombre chaotique et les odeurs de gazole.

Au moment où il l'a sortie du coffre de la voiture, avant qu'ils ne s'engouffrent dans cette maison qu'elle ne connaît pas, elle a pu saisir une parcelle de campagne. Dans la précipitation, son regard s'est accroché aux arbres, aux mauvaises herbes dans le gravier et, de sentir sur son visage la griffe du vent, a fait naître en elle le fol espoir d'un point final à son enfer.

Pour décongestionner ses poignets liés dans le dos, elle se tourne comme elle peut sur le côté. Le sparadrap qu'il lui a collé sur la bouche rend la respiration difficile. Elle ferme les yeux, s'oblige à inspirer lentement. Au fil des minutes, elle se laisse gagner par le calme de la maison, écoute les glissements du mistral qui, elle l'entend au travers de la fenêtre, dévale les collines.

Une joue posée sur le rebord d'email froid, Sarah finit par s'endormir.

L'homme s'allonge sur le lit. Dehors, le vent du nord fait craqueler les écorces fragiles. De la cuisine, au rez-de-chaussée, lui parvient le tic-tac rassurant d'une horloge ancienne.

Avant d'éteindre, son regard fait le tour de la chambre, effleure les fragments d'un monde qui lui est étranger. Une chemise kaki abandonnée sur le dossier d'une chaise, des livres aux titres inconnus sur la table de nuit, des fleurs rouges et blanches peintes au couteau sur des toiles dépourvues de cadre et, posée sur la commode, une photographie d'Hélène Touraine.

Aujourd'hui, vendredi 21 septembre. Aujourd'hui, vingt-cinq ans presque jour pour jour qu'il attend cet instant.

Allongé sur le dos, il ferme les yeux, se grise du sommeil qui vient et se dit qu'il n'est plus qu'à quarante-huit heures du dimanche final.

Ils s'assoient sur le premier banc venu.

Aïcha incline la tête contre son épaule.

Derrière eux, les serveurs nettoient à grandes eaux le carrelage souillé des bars, tandis que les derniers clients rejoignent leur voiture en s'interpellant comme des criards de vin d'honneur.

Le vent s'est levé, qui malmène les coques des bateaux en rangs d'oignons.

Touraine se redresse brusquement, fait quelques pas et s'agenouille au bord du quai.

Vomir. Rendre tout.

Rien dans le ventre. Juste du passé qui remonte comme une lame de fond.

Des abysses.

Il avait tout oublié. Tout.

Tout de ces heures terribles de 1984.

Pour thérapie, une amnésie totale. Des souvenirs plombés par un coma profond, un verrouillage en règle de sa conscience accessible.

Et ce soir, en quelques mots, Catherine a fait exploser la chape de plomb. Après vingt-trois années d'enfouissement, ça le submerge de nouveau.

Alors, vomir. Vomir et puis parler. Pas d'autre solution que de se laver une bonne fois pour toutes de cette saloperie...

Revenu sur le banc, il allume une cigarette.

Aïcha pose une main sur son cou, lui effleure la nuque.

— Vas-y. Lance-toi. Ça ira mieux après.

Il prend une profonde inspiration.

L'apnée.

— Ça remonte à la fin de l'été 84. À l'époque, j'effectuais mon premier stage de commissaire à la brigade des mœurs, dans le 13^e, à Paris. On était sous la houlette d'un vieux de la vieille, le divisionnaire Bouteux. René Bouteux. Un flic à l'ancienne. Tu as dû en croiser, toi aussi. Le genre qui avait fait ses classes en Algérie et puis, quelques années plus tard, la traque des hommes de l'OAS. Un mec qui avait les défauts de son époque, mais un super flic...

Quand Sébastien avait débarqué dans ce service, cela faisait des semaines que toutes les équipes enquêtaient sur des tabas-sages de prostituées. Rien d'extraordinaire à ce qu'une pute se fasse démolir le

portrait, sauf que dans cette affaire, on sortait du dérouillage classique. L'agresseur, non content de cogner, prenait visiblement plaisir à la mutilation des chairs. En quatre mois, les flics avaient retrouvé sept corps abandonnés au hasard dans Paris. Seins découpés, membres brisés, dents fracassées à coups de poing ou de barre de fer. Elles avaient toutes survécu, mais elles étaient incapables de donner un signalement précis de leur agresseur. Le type était cagoulé, il les assommait et les traînait dans un coin tranquille, à l'abri des regards.

— La veille, une nouvelle victime avait été découverte, larguée dans un jardin public. Le type s'était tellement acharné qu'elle était morte pendant son transfert à l'hôpital. Du coup, cette histoire de raclées était brutalement devenue une affaire de meurtre...

Et puis, le lendemain matin, on a été contactés par un indic. Le soir précédent, il avait remarqué un homme qui rentrait chez lui et qui avait fait tomber quelque chose de sa poche, un genre de morceau de tissu. En fait, ce qui avait intrigué l'indic, c'est qu'en ramassant son truc, le mec avait regardé autour de lui comme s'il avait peur que quelqu'un remarque son geste.

Aussi, après que le type ait disparu dans son immeuble, notre indic s'est approché de l'escalier et là, à l'endroit où le bonhomme s'était penché, il y avait une trace de sang sur la marche.

Du coup, il s'est rancardé sur le bonhomme. Un père de famille qui créchait au troisième étage, avec sa femme et son fils, un gamin d'une bonne dizaine d'années.

Tu parles que chez nous, ça n'a fait ni une ni deux. Le lendemain, à six heures du mat', on lui est tombés dessus.

Le type était au lit avec sa bonne femme. Elle, elle s'est mise à hurler comme une folle, et c'est là que leur gamin a déboulé dans la chambre. Il devait avoir dans les douze ans. C'est fou, mais aujourd'hui, je m'en souviens comme si c'était hier. Le gosse s'est mis à gueuler qu'on ne touche pas à son père, qu'on était tous des salauds. Tu vois le genre... Et puis on a embarqué le mec au commissariat.

Une fois sur place, Bouteux m'a pris à part. Je l'entends encore : « T'as pas froid aux yeux, mon gars, c'est bien. » Et puis, il a continué : « On va le descendre dans un des bureaux du deuxième sous-sol. Tu seras plus tranquille. Je vais te mettre avec Corroyer. C'est un de mes meilleurs gars. Lui aussi a fait ses classes en Algérie, il connaît la musique. Et n'oublie pas, avec cet enculé, tu ne relâches pas la pression. Ce qu'il faut, c'est qu'il nous signe des aveux. Rien de plus. Tu verras, Corroyer va te montrer... »

Aïcha se redresse et allume une cigarette à son tour. Touraine s'interrompt quelques secondes, le temps de canaliser les mots. Les tourbillons de mots.

D'une pichenette, il envoie son mégot dans les airs.

— Tu sais comment il s'appelait, ce type ?

Elle fait non de la tête.

— Hiena. H.I.E.N.A. Denis Hiena. Hiena comme Hyène en anglais, en allemand, en espagnol et je ne sais pas combien d'autres langues.

Aïcha suit du regard la fumée s'échapper de ses lèvres. Les mots de Sébastien ont fait mouche et elle sent brusquement tout son être mangé du désir presque violent de connaître la suite.

— Il était huit heures du mat', poursuit Sébastien. Hiena gueulait qu'on était des tarés, qu'on avait pas le droit. Il ne savait pas pourquoi on l'avait traîné jusque-là et il n'allait pas se gêner pour porter plainte. Corroyer et moi, on le laissait vider son sac. En fait, on attendait que les gars nous ramènent du grain à moudre. Et ça n'a pas traîné.

Dans sa cave, planqués derrière un carton, les collègues avaient déniché une cagoule, des gants de motard pleins de sang, un scalpel et un poing américain.

Quand on lui a flanqué ça devant les yeux, j'ai cru qu'il devenait dingue. Il hurlait que c'était une machination, qu'on était des enculés, qu'on fabriquait des preuves.

Et puis on nous a refilé son curriculum vitae, et là, pas de bol pour lui, son casier était loin d'être clean. Quelques années auparavant, il avait dérouillé une pute du côté de Clignancourt. Quand on lui a parlé de ça, ça l'a calmé tout de suite. Il nous a expliqué que ce soir-là, il avait picolé, que la nana avait voulu l'arnaquer, qu'elle s'était foutue de sa gueule et qu'il avait perdu la tête. C'est bizarre mais, d'un seul coup, il était d'accord pour répondre à nos questions.

En fait, il était loin d'être con. Il avait juste pigé que de s'énerver, ça ne faisait que l'enfoncer. Alors il a changé de tactique. Il a arrêté de gueuler et s'est mis à argumenter tranquillement. Que les caves de son immeuble étaient régulièrement cambriolées et que n'importe qui pouvait avoir déposé ces saloperies dans son sous-sol. Et puis il s'est mis à nous parler de son fils, Serge. Un gamin fragile. Un garçon en retrait, toujours seul. Une sorte d'autiste, mais avec une putain de souffrance. Un besoin de faire mal, aussi. Il avait même découvert que son petit, c'est comme ça qu'il l'appelait, crevait les yeux des chats ou piégeait les oiseaux pour leur arracher les ailes. Une fois, à la campagne, le gosse s'était introduit dans une ferme, avait foutu le feu au poulailler, et les pompiers l'avaient trouvé, assis par terre, à observer les volailles griller vivantes. Depuis quelque temps, il l'amenait chez un psychiatre et, d'après le médecin, il faudrait sans doute l'interner, peut-être en passer par des traitements chimiques.

À un moment, Bouteux est descendu voir où on en était. Il s'est rendu compte que, mine de rien, Hiena menait la danse. Alors le

divisionnaire a emmené Corroyer avec lui quelques minutes et, quand ils sont revenus, Bouteux s'est penché à mon oreille pour me dire qu'on allait changer de partition.

Corroyer a étalé sur le bureau les photographies des corps de chaque victime. Des seins découpés, des visages défoncés, des orbites vidées de leurs yeux. Une horreur.

Quand l'autre s'est mis à hurler qu'il n'avait rien à voir avec ça, Corroyer s'est déchaîné. Ça partait de partout. Coups de poing, coups de pied, coups de boule. Corroyer lui hurlait dans les oreilles, lui balançait des gifles sans s'arrêter. Et ça a duré comme ça plus de vingt-quatre heures. Et figure-toi qu'au bout de ces vingt-quatre heures, l'autre con ne voulait toujours pas signer d'aveux.

Moi, j'en pouvais plus. Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai pété un plomb. J'ai demandé à Corroyer de s'écarter un peu, j'ai saisi Hiena par les cheveux et j'ai sorti mon Manurhin. Je lui ai enfoncé le canon dans la bouche, j'ai armé le chien et je l'ai regardé droit dans les yeux. « Écoute bien, Hiena, je lui ai dit. J'en peux plus de cet interrogatoire de merde. Alors, ces putains d'aveux, tu vas nous les signer. Et tout de suite. Réfléchis une seconde : pour une pute, tu prendras douze ou treize ans maximum. Et si tu te tiens peinarde, dans sept ou huit ans, t'es dehors et tu retrouves ton fils. Par contre, si tu t'obstines, je te jure que je te fume la cervelle. Je te donne cinq secondes. »

Il a dû sentir que j'étais à bout, alors il s'est mis à chialer. J'ai dégagé le canon de sa bouche, on s'est mis à lui parler gentiment. Corroyer lui a tendu un stylo et Hiena a signé en bas de la page.

Touraine pose son visage entre ses mains.

— Tu veux faire une pause ? Quelques minutes. On reprendra après.

Il se frotte les joues, sent la barbe rêche du matin sous ses doigts.

— Non, il faut que j'aille jusqu'au bout. Depuis le temps... À moins que tu aies froid avec ce putain de vent.

— Non, ça va aller. Continue, je suis avec toi.

— On a bouclé Hiena dans une cellule avant de le déferer au Parquet, et on a retrouvé toute l'équipe dans le bureau de Bouteux. Il avait même sorti le champagne. C'était la fête. Corroyer racontait mon exploit à tout le monde et les gars venaient me féliciter. Moi, j'étais épuisé. Bouteux a dû remarquer que j'étais au bord du KO et il m'a suggéré de rentrer chez moi et de me foutre au pieu. Quand je suis sorti, il y avait la femme de Hiena et son fils qui attendaient dans un couloir que quelqu'un leur donne des nouvelles...

Une fois à la maison, Catherine m'a demandé d'où je sortais. J'étais

dans un état ! J'ai filé à la salle de bains et je me suis couché sans demander mon reste. Quand je me suis réveillé, j'ai réalisé que j'avais fait le tour complet du cadran. Et puis, vers 7 heures, je suis retourné au commissariat.

Pendant la nuit, Hiena avait cassé un bout du miroir de sa cellule et s'était tranché la gorge. Il était mort avant l'arrivée du SAMU.

Bouteux m'a juste dit que mon stage était terminé et que j'allais pouvoir retourner à l'École de Police pour achever ma formation. Je le revois encore me prendre par l'épaule. Il m'a assuré que quoi qu'il se passe, je ne serais pas inquiété. Qu'il valait mieux pour moi oublier cet épisode, et bonne chance pour la suite.

J'ai suivi le dénouement de l'enquête dans la presse. L'indic qui nous avait refile le fameux tuyau s'était finalement fait choper. Il avait vu Hiena rentrer chez lui, avait pénétré dans sa cave par effraction et avait planqué vite fait la cagoule et le reste. En racontant ses conneries à la police, il savait à l'avance que l'autre allait plonger. Les flics avaient fini par le coincer. Denis Hiena était mort pour rien.

C'est là que j'ai commencé à aller mal. J'ai consulté un psy, plusieurs même, j'ai pris des médocs et puis, très vite, je me suis mis à dérailler. Des crises de larmes, des putains d'angoisses. Enfin, le naufrage complet... Finalement, le médecin, avec l'accord de Catherine, m'a fait interner dans une unité psychiatrique. Une cure de repos. C'est ce qu'ils m'ont dit. J'y suis resté cinq mois. Cinq mois shooté au Rohypnol.

— La pilule du viol ?

— Oui, c'est ça. À l'époque où j'étais interné, les types dans mon genre, on les gavait de ce genre de merde. C'est un hypnotique qui te fait dormir et qui inhibe ta mémoire. En fait, tu ne te rappelles de rien de toute la durée de ton traitement.

— Et est-ce que ça a une action similaire sur le souvenir des événements précédant ton internement ?

— Normalement, non. À ma sortie de l'hôpital, j'aurais dû garder intacte la mémoire des raisons pour lesquelles j'avais été interné. Mais, curieusement, un tout autre processus s'était mis en place. Je pense que pendant ces cinq mois de mise à l'écart totale, mon cerveau, aidé par le Rohypnol, a refoulé l'épisode Hiena. Un refoulement profond. Ce qui fait que l'interrogatoire, le suicide, le gamin détraqué, tout ça m'était sorti de la mémoire accessible. Et j'ai passé vingt-trois ans de ma vie sans même y penser, puisque j'avais tout oublié. Il a fallu que Catherine m'appelle ce soir pour que tout ça remonte et que je comprenne que la Hyène et Serge Hiena sont une seule et même personne.

Touraine souffle un instant, épuisé par les mots, la violence des

images.

— Et tu es sûr que ce gosse qui a grandi est devenu la Hyène ?

— Absolument certain. Je ne sais pas par quel hasard il m'a retrouvé mais ce qui est sûr, c'est qu'après la mort de son père, ce même a dû gérer un sentiment d'injustice insupportable. Et l'unique façon pour lui de vivre avec cette blessure, ça a été d'espérer un jour réparer tout ça par la vengeance. Une sorte de loi du talion puissance dix.

Un moment de silence.

— Ce qui est sûr en tout cas, conclut Aïcha, c'est qu'avec ses antécédents, il a dû se faire interner plus d'une fois. Si on veut retrouver sa trace, il nous suffira d'interroger les services concernés.

— Tu as raison. On attaque maintenant ?

Aïcha quitte le banc et lui caresse doucement la joue.

— À quatre heures du mat', ça va être compliqué. Alors tu sais ce qu'on va faire ? On va aller dormir quelques heures. Demain, je mobiliserai tout le service pour retrouver la trace du fils Hiena. Ça te va ?

Touraine glisse son bras sous le sien et se laisse entraîner dans les rues qui remontent vers le parking du commissariat central.

Elle a accueilli ses mots comme ça, sans broncher. A découvert qu'il avait un jour été un jeune con qui s'était laissé submerger par la violence qu'il avait en lui. Que tous ces meurtres, ces chagrins, il en est en quelque sorte la source. Et tout ce qu'elle trouve à faire, c'est lui donner le bras et le ramener chez elle, au creux de son lit.

Alors il s'arrête à la hauteur d'un lampadaire, observe son regard, ses joues rosies par l'air froid du bord des quais et, à la lumière du sourire bienveillant qu'elle esquisse, il se dit que cette femme l'aime vraiment.

Samedi, 23 h 30.

Près de quarante-huit heures qu'un violent mistral balaie la ville.

Aux terrasses des cafés, les chaises s'empilent, liées entre elles pour ne pas s'envoler au beau milieu des rues. Sur les quais du Vieux-Port, les mâts dansent et se cognent au rythme des rafales. Aux quatre coins de la cité phocéenne, les feuilles des platanes volent en tous sens.

Sébastien Touraine ferme la baie vitrée derrière lui puis s'aventure jusqu'au bord du balcon.

Au large de la plage des Catalans, la mer a pris ses airs de tourbillon d'automne.

Il écarte les jambes, se cramponne sur ses deux pieds, ouvre les bras en grand et se laisse fouetter le visage. Le vent, c'est la terre qui respire. Se laisser bousculer et tanguer sous les rafales, c'est sa manière à lui de prendre un peu de répit, de mettre ses pensées en ordre.

Depuis la veille, en dépit des recherches, les choses s'enlissent désespérément.

Dès les premières heures, Aïcha Sadia a pourtant mis tous les services sur le coup et, très vite, ils ont retrouvé la trace de Hiena.

Serge Hiena, trente-six ans, et son parcours de carambolage sans fin.

Internements psychiatriques, fugues à répétition, succession de séjours en unités spécialisées suivis de périodes de semi-liberté. Puis le triste cortège des tortures de chiens, de chats ou d'oiseaux. Sans compter les coups infligés à sa propre mère.

Les rapports médicaux sont formels : Serge Hiena présente tous les signes du sadique psychotique.

Son parcours n'est qu'une suite de dossiers qui s'empilent, de pilules enfournées de force au fond de la gorge, de chambres matelassées, de mois complets à l'isolement. La piste s'arrête brutalement en février 2001, après son évasion de l'unité pour malades difficiles dans laquelle il était enfermé depuis près de dix-huit mois.

La commissaire a pu joindre le docteur Jean-François Fratellini, chef de service au centre psychiatrique d'Aix-en-Provence, et les mots du médecin ont achevé de tracer le portrait du jeune homme.

— Dès le début de son internement, face à la violence de Hiena envers le personnel hospitalier, nous avons décidé de le mettre à

l'isolement. Le traitement par neuroleptiques a poursuivi le psychiatre, a fini par faire disparaître les symptômes psychotiques, mais vous imaginez bien que la problématique du sadisme latent ne s'était pas effacée par magie. Et puis contre toute attente, lors de son dernier séjour Serge a fini par rompre son éternelle solitude : il a noué une relation avec un autre patient, de dix ans son aîné, un certain Bruno Defoux. Un malade enfermé pour troubles psychotiques et violences sexuelles sur mineurs de moins de quinze ans. Tous deux avaient pris l'habitude de se retrouver lors des ateliers ou pendant les promenades surveillées. Je dois dire que parfois leurs discussions semblaient n'avoir pas de fin et, à plusieurs reprises, on a dû avoir recours à la force pour les séparer afin que chacun rejoigne son unité de nuit. Et puis, lors d'une promenade, en février 2001, ils se sont fait la belle tous les deux...

Trois semaines plus tard, la police avait retrouvé le corps nu de Bruno Defoux, abandonné dans une décharge publique aux environs de Fos-sur-Mer. Le rapport du médecin légiste était sans appel : organes génitaux et globes oculaires prélevés avec soin et, sur le ventre du pauvre type, de profondes marques de morsures.

— Il est plus que probable, a conclu le médecin, que le rapport qui s'était établi entre les deux hommes était un lien de complémentarité. Defoux avait sans doute transmis à Hiena les « délices » de la pédophilie, et cette nouvelle perversion, associée à ses tendances sadiques, avait trouvé dans les tumultes de son cerveau une résonance particulière.

Aïcha lui fit part de la série d'enlèvements, des photographies d'enfants martyrisés découvertes dans le sous-sol de la maison. Elle lui raconta dans le détail le contenu des DVD enregistrés par Hiena et le commerce qu'il faisait de ces images.

Par mail, les services du docteur Fratellini ont fait parvenir à Aïcha une photographie de leur patient.

— Le cliché date de six ans, mais vous verrez, fit remarquer le médecin, ce qui frappe d'emblée dans le regard de Hiena, c'est cette volonté absolue de faire mal...

Sébastien pose les yeux sur les lueurs, au loin, des bateaux imprudents qui tentent de regagner le Vieux-Port. Les rafales ravivent l'incandescence de sa cigarette qui se consume à grande vitesse. Touraine s'approche un peu plus du balcon, se penche prudemment et observe la 407 blanche faire son créneau au bas de l'immeuble.

Il sait qu'en fin d'après-midi Aïcha a reçu les parents des gamines assassinées.

Si elle n'a pu se protéger, mettre la distance nécessaire, elle sera

5 h 30.

Nuit sans sommeil.

Rester couché sur le dos, le drap à demi dégagé. Suivre la respiration endormie d'Aïcha, le rythme apaisé du va-et-vient de sa poitrine.

Alors que les minutes s'égrènent avec une infinie lenteur, Touraine emploie toute son énergie à accrocher son esprit à des choses positives. Il songe à toute la douceur du monde quand Aïcha lui caresse simplement la joue, au rire contagieux de Lison, à l'amitié indéfectible de Théo Mathias. Puis il retrouve l'odeur des livres anciens de sa boutique, se souvient du bruit de l'eau qui frémit dans la casserole, le matin, quand la campagne dort encore, et de tant d'autres choses simples...

En dépit de toutes ses tentatives, Touraine ne peut s'empêcher de revoir le visage d'Aïcha quand elle est rentrée, tout à l'heure.

Elle avait fait en sorte que les Borderie attendent dans une salle à part, puis elle avait reçu les parents de Camille et de Julie dans son bureau.

Elle leur avait annoncé la découverte des corps des petites, leur avait expliqué que la demande de rançon n'était que l'élément d'une démarche sadique, d'un plan minutieusement élaboré. Ils s'étaient tous fait avoir et n'avaient rien pu faire. Ses services avaient identifié le tueur. Ils pensaient l'arrêter dans les heures, sinon dans les jours qui venaient. Elle leur avait promis que ces crimes ne resteraient pas impunis, avait déroulé la litanie des phrases inutiles.

Elle avait vu ces gens vaciller devant elle, s'effondrer sur eux-mêmes. Un écroulement silencieux et total identique à celui des tours d'immeubles savamment plastiquées. Sans un mot de plus, elle les avait raccompagnés jusqu'à la porte de son bureau et les avait confiés à Théo Mathias afin qu'il les emmène jusqu'à la morgue.

Avant de recevoir les parents de Sarah, elle était restée seule un moment dans son terrier, comme elle aimait appeler son bureau. Elle avait ouvert une des fenêtres en grand et, durant de longues minutes, s'était laissé étourdir par le bruit de la ville, en contrebas. Le soleil venait de disparaître derrière les collines de l'Estaque et, à perte de vue, les grues géantes des docks s'enveloppaient d'un gris orangé.

Depuis deux jours que le mistral s'en donnait à cœur joie. Sur les quais de déchargement, les containers semblaient se noyer dans

d'épais nuages de poussière teintée de sable.

Ainsi, face aux quartiers Est de la ville, elle avait imaginé les parents de Camille et de Julie découvrir le visage de leurs adolescentes aux lèvres froides. Si loin, dans le tiroir glacé, de la petite qu'ils avaient perdue quatre ans auparavant. Si loin...

Lorsque l'ombre des grues et des palans avait disparu dans l'obscurité, que le Port autonome n'avait plus été qu'une vaste suite de quais abandonnés aux lueurs tristes des lampadaires, Aïcha avait refermé la fenêtre et prié les parents de Sarah d'entrer à leur tour.

Elle leur avait expliqué que la police avait découvert l'endroit où les fillettes avaient été séquestrées, qu'ils y avaient trouvé les cadavres de Camille et de Julie et que le tueur avait emmené Sarah dans sa fuite. Il avait pour habitude de faire parvenir, au moyen d'un DVD, la preuve de mort de ses victimes et, jusqu'à preuve du contraire, leur fille était encore en vie. Elle les avait informés qu'ils avaient identifié l'assassin et qu'ils allaient tenter de prendre contact avec lui afin de négocier la libération de Sarah contre sa fuite. Elle avait dit ça comme ça, sans réfléchir, et quand les mots étaient sortis, comme hors de contrôle, elle avait su que c'était la seule stratégie possible. Elle avait avisé les Borderie qu'une chambre leur avait été retenue en ville et qu'ils seraient tenus au courant des moindres évolutions de l'affaire.

Une fois les parents de Sarah partis, elle s'était enfermée dans son bureau avec le lieutenant Camorra et l'inspecteur Blanchard.

Certaine que Hiena était toujours en possession du téléphone du capitaine Draux, elle avait composé le numéro et laissé un message : « On connaît votre identité, Serge Hiena. La vie de Touraine n'est plus qu'un merdier sans nom, un terrain à jamais saccagé. Votre scénario a atteint tous ses objectifs. Aussi, vous libérez Sarah et je vous garantis la fuite. Vous avez ma parole. »

Quelques minutes plus tard, son portable s'est mis à vibrer. Sur l'écran les six mots du texto :

« et dimanche fut le septième jour »

Elle effectue un créneau impeccable au pied de son immeuble.

Quand les portes de l'ascenseur coulisent derrière elle, ces corps d'enfants battus à mort, ces chagrins, toute cette sauvagerie s'emparent d'elle comme une fulgurante maladie, incontrôlable et qui noue le ventre et la gorge. Elle ouvre la porte de l'appartement, se rue dans l'entrée jusque dans la cuisine, boit un grand verre d'eau sans même reprendre son souffle.

Sébastien vient de la rejoindre. Face à son visage défait, il lui demande si ça va. Alors, loin de son bureau, loin du regard dévasté

des mères et des pères, elle pose son front contre son épaule.

TROISIÈME PARTIE

SEPTIÈME JOUR

Dimanche, 6 h 50.

Hiena glisse le ticket d'entrée du parking dans une des poches de sa veste de treillis.

À cette heure matinale, les places vacantes ne manquent pas et le 4x4 Nissan s'immobilise près d'une borne de paiement.

À l'approche de l'aube, le mistral a brusquement cessé de souffler. Les aires bitumées ont retrouvé leur calme et, entre les travées attribuées aux loueurs de voitures, les agents d'entretien de l'aéroport s'affairent au ramassage des emballages éparpillés par la tempête.

Serge Hiena vérifie la fermeture des portières de son tout-terrain puis se dirige vers la station-départ des navettes qui relie l'aéroport de Marignane à la gare Saint-Charles.

*

À 6 h 45, Touraine se redresse, s'assoit sur son lit et s'adosse contre le mur.

Aussi loin qu'il se souvienne, il aime poser son regard sur les femmes endormies. Loin des courses contre la montre, débarrassées des maquillages futiles, des coiffures apprêtées, au creux des lits, immergées dans des rêves qu'il suppose apaisants.

Aïcha ne déroge pas à la règle. Ses mèches sombres décoiffées, sa bouille de fille du désert froissée par il ne sait quelle crispation, le drap soulevé en vagues blanches, sa bouche entrouverte sur un sourire qu'il devine, caché dans l'ombre rose...

Une fois de plus, il se dit qu'une femme qui sourit quand elle dort, c'est sans doute un signe...

Sans faire de bruit, il gagne la cuisine, glisse une recharge de café dans le percolateur et s'installe sur la terrasse.

Le vent est tombé comme il est arrivé, sans prévenir. Sept étages plus bas, en dépit des détritiques déposés par les vagues, la plage des Catalans a retrouvé une apparence presque estivale.

Touraine suit du regard ce tronçon de rue qui tourne, là-bas, un peu plus haut, et se prolonge jusqu'au boulevard de la Corniche. Il songe aux rafales qui ont bousculé la ville, aux rues et aux quartiers qui retrouvent leur calme, et que peut-être, au terme de ce septième jour, il en sera de même de sa vie. De leur vie à tous. Une fin de tempête méritée.

7 h 20.

Serge Hiena incline la tête contre la vitre de l'autobus. Les yeux mi-clos, il regarde défiler les quartiers Nord sans les voir.

Il songe au point final qu'aujourd'hui il va enfin poser sur toutes ces existences. Une conclusion définitive. Sans appel.

La gare routière grouille de monde. Les portes s'ouvrent.

Hiena déteste la foule, la proximité des gens en général. Il s'éloigne à grands pas, descend le boulevard d'Athènes, puis enfille le boulevard Dugommier. Une fois parvenu au croisement de la Canebière, il marche jusqu'au Vieux-Port.

À l'angle du quai et de l'avenue de la République, les serveurs de la Samaritaine ont sorti la terrasse.

Un café, puis un autre.

De l'autre côté, le quai de Rive Neuve, le fort Saint-Nicolas et, à trois cents mètres à peine, la plage des Catalans...

Serge Hiena laisse la monnaie sur la table. D'un pas décidé, il s'éloigne vers le destin qu'il s'est fixé depuis longtemps.

9 h 10.

Aïcha Sadia pose son bol de café sur la table de la terrasse et allume la première cigarette de la journée.

— À quoi tu penses ?

— À rien en particulier, Sébastien. Je me dis que depuis quatre ans, pas une seule fois on a eu la maîtrise des choses. C'est Hiena qui mène le jeu et ça commence à m'user.

— Et qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Rien, je sais. Il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre. En revanche, tu...

Le carillon de l'entrée lui coupe la parole.

— J'arrive. Je vais voir ce que c'est.

Aïcha disparaît dans le salon.

Touraine quitte la table, rassemble les tasses vides sur le plateau. Ensuite, le temps qu'Aïcha se douche, il s'étalera sur une des chaises longues, quelques minutes, histoire de rattraper un peu du sommeil perdu.

— C'était qui ?

— La voisine.

Aïcha traverse la terrasse. Dans sa voix, une tension.

— En descendant chercher le pain, elle a remarqué un type allongé sur le toit de ma voiture.

Touraine repose les couverts et la rejoint sur le balcon.

La veste de treillis ouverte sur un tee-shirt foncé, Hiena est allongé sur le toit de la 407, les bras en croix, les yeux grands ouverts.

La commissaire s'empare de son arme.

— On prend l'escalier. Vite !

Cavalcade dans les étages, dérapage sur le carrelage du hall d'entrée de l'immeuble, ouverture de la double porte vitrée qui donne sur la rue.

L'homme n'a pas bougé d'un millimètre.

Aïcha se tourne vers Touraine.

— Je le pointe et tu lui passes les bracelets. Go !

— Et s'il s'est coincé une grenade dans le dos ?

Un temps d'arrêt, de réflexion à vitesse grand V.

— Si c'est le cas, on se jette par terre et on le laisse s'exploser la gueule.

Ils longent le trottoir sur quelques mètres et, parvenue à la hauteur du véhicule, la commissaire colle le canon de son 357 sur le crâne de Hiena.

— Police ! Tu bouges pas ou je te fume.

Touraine saute sur le toit du véhicule.

L'autre garde les bras en croix et le regard rivé au ciel.

— Fouille-le, Sébastien, et retourne-le sur le ventre. Toi, tu bronches pas. Si tu joues au con, je t'éclate la tête.

Touraine pose un genou entre les jambes de Hiena et commence à le palper.

— Toi, tu me touches pas !

Hiena tourne la tête vers la commissaire.

— Je veux pas que ce fumier pose une main sur moi. C'est ça ou je fais une connerie, et je vous jure que Sarah, vous n'êtes pas prêts de la retrouver...

La commissaire fait signe à Touraine.

— Prends mon arme. Au moindre geste, tu le flingues.

Touraine glisse sa main sur la crosse du 357.

— C'est pas l'envie...

Aïcha agrippe Hiena par le col de sa veste et le fait atterrir en douceur sur le trottoir.

— T'écartes les bras, les jambes et tu poses sagement tes mains à

plat sur la vitre.

Les gestes experts de la fouille, les palpations autour du torse, des jambes et les poches vidées.

Un trousseau de clés et un billet d'avion.

La commissaire parcourt le document d'Air France.

— Tu pensais partir en vacances ?

Serge Hiena scrute les passants qui commencent à s'agglutiner autour de la voiture. Puis il répond d'une voix calme :

— L'avion décolle à midi dix. Je vous conseille de vous bouger le cul. Une fois au commissariat, je vous expliquerai les règles du jeu. Une sorte de marché. Vous verrez, une offre impossible à refuser. Après, c'est simple. Vous me lâchez la grappe et je pourrai choper mon avion.

9 h 50.

Par la fenêtre ouverte, le vrombissement des moteurs à l'entrée de la voie rapide qui longe le Port autonome avant d'aller percer les collines sèches qui ceignent la ville...

Entre ciel et terre, la ronde crierie des mouettes autour du bâtiment. Dans le bureau d'Aïcha Sadia, le mutisme des hommes.

Dix minutes plus tôt, Camorra, Mathias et l'inspecteur Blanchard ont débarqué en trombe, laissant derrière eux le calme annoncé de leur dimanche matin.

Dix minutes de silence.

Hiena s'est laissé traîner sans réagir dans les couloirs du commissariat central. On l'a assis sur une chaise face au bureau de la commissaire puis, sans un mot, chacun a pris place dans le ballet rodé des interrogatoires.

La Hyène a donc un visage.

Le crâne rasé, les joues creusées par la fatigue, par les années de clandestinité sans fin. En détaillant ce long corps efflanqué sous une veste de treillis, ces jambes qu'on devine immenses sous un jean trop large, Aïcha Sadia se dit qu'avec une gueule de prisonnier comme la sienne, sa prison, c'est clair qu'il se la trimballe depuis la nuit des temps.

Face à celui qu'ils recherchent depuis quatre ans, chacun mesure en silence le poids du temps perdu, des nuits gaspillées. Des années, aussi. Ne pas penser aux enfances abandonnées au froid des cachots.

La commissaire écrase sa cigarette au fond du cendrier, maintient ses doigts sur le filtre jusqu'à dissipation de la fumée, puis elle redresse la tête et cherche le regard de Serge Hiena.

— Bon, vous savez pourquoi vous êtes là ?

— Vous me vouvoyez, maintenant ?

Ne pas perdre la face, rester concentrée.

— Tout ce qui va se dire ici est consigné, Hiena. Je respecte le protocole.

Hiena paraît sortir de sa rêverie et, pour la première fois depuis qu'il est descendu du toit de la 407, il semble prêter attention à ce qui l'entoure.

Le ton de sa voix surprend tous les hommes. Un timbre dont le calme tranquille tranche brutalement avec ce que chacun connaît du personnage.

— Évidemment que je sais pourquoi je suis là. C'est moi qui l'ai décidé. C'est moi qui suis venu à vous, ce matin, madame la commissaire. Dans mon texto d'hier, je vous ai donné rendez-vous, et aujourd'hui, je suis à l'heure. Ne me dites pas que vous avez oublié.

Cet homme, songe la commissaire, a, depuis le début de l'affaire, la maîtrise des événements. Et par sa façon de poser les mots, par son ton presque mielleux, il ne manque pas de le lui faire sentir.

Alors, prendre le dessus. À tout prix. Lui faire comprendre qu'ici, il n'est pas le maître.

— Je vous fais le topo, Hiena. Enlèvements, séquestrations, actes pédophiles contre mineurs de moins de quinze ans, actes de torture, meurtres d'enfants, assassinat d'un fonctionnaire de police, et j'en oublie sûrement. Voilà pourquoi vous êtes là. De quoi vous faire plonger jusqu'à la fin de vos jours.

Hiena se redresse sur sa chaise, l'air étonné.

— Vous me surprenez, madame la commissaire. Vous récitez mon pedigree comme si je ne le connaissais pas et puis vous me laissez entrevoir une incarcération sans fin. Excusez-moi, mais vous êtes à côté de la plaque. Zéro. Zéro pointé, vous entendez ? Et pas de chance pour vous, c'est une note éliminatoire.

— Parce que vous vous croyez en position de m'écarter de quoi que ce soit ?

— Attention, moi je ne veux vous éliminer de rien. C'est vous qui vous mettez hors jeu toute seule.

— Et je peux savoir de quoi ?

— De la partie, madame.

— La partie ?

— C'est ça. La partie. Il y a quatre ans qu'elle a commencé. Demandez à Touraine, c'est lui qui a perdu la première manche.

Touraine serre les poings, fixe son attention sur les mains menottées de Hiena posées en croix sur ses genoux.

— Et aujourd'hui, poursuit Serge Hiena, c'est le jour de la finale. C'est con, mais en vous éliminant d'office, du coup, vous recalez Sarah Borderie. Ce serait dommage, non ? À votre message d'hier soir, j'avais cru comprendre que vous étiez prête à négocier, que vous et moi, on pouvait passer un marché. Ne me dites pas que vous avez changé d'avis, je serais déçu. Terriblement déçu.

Touraine se tourne vers Aïcha.

— Comment ça, négocier ?

— J'étais trop crevée pour t'en parler hier soir. Quand j'ai reçu les Borderie, je leur ai dit que j'allais tenter de marchander la libération de leur fille. J'ai laissé un message dans ce sens à Hiena. C'est pour ça

qu'il est là, ce matin. Sinon, je peux te dire qu'on le chercherait encore.

— Négociier ? Mais ça va pas ? On ne va quand même pas traiter avec un fumier pareil !

Touraine bondit de sa chaise et empoigne Hiena par le col de sa veste.

— Il y a quatre ans, t'as fait cramer ma fille, et moi, j'ai cédé à ton putain de chantage... Alors je vais te dire un truc, fils de pute. Ta négociation, tu peux te la foutre au cul. Toute cette histoire, c'est entre toi et moi que ça se joue. N'importe pas t'en sortir par une pirouette, Hiena, parce qu'aujourd'hui, c'est moi qui décide de la fin de l'histoire. T'as compris ? La fin de la partie, comme tu dis, c'est moi qui en fixe les règles. Ta négociation, tu peux t'asseoir dessus. À partir de maintenant, le maître du jeu, c'est moi. Mets-toi bien ça dans le crâne.

Hiena lève ses mains menottées en l'air, repousse Touraine comme il peut.

— Faudrait peut-être vous mettre d'accord. Il n'est même plus flic, ce con.

— Tu sais ce qu'il te dit, le con ? Qu'il va te mettre une balle dans la tronche et puis basta !

Théo Mathias quitte le radiateur sur lequel il était assis.

— Sébastien, c'est bon, maintenant.

— Comment ça, c'est bon ?

— Je comprends que tu sois à bout et que tu aies envie de te le faire. On comprend tous ça. Mais cette enquête, c'est Aïcha qui la dirige. Même si tu as toutes les raisons d'en faire une histoire personnelle, ce n'est vraiment pas le moment. Pas la priorité, tu comprends ?

— Et c'est quoi, la priorité ? Libérer cette ordure ? C'est ça ?

— Bon, maintenant ça suffit ! explose la commissaire. Mathias a raison. La priorité, c'est Sarah, et rien d'autre. Et si tu n'es pas d'accord, tu peux sortir. On sait tous ici ce que tu as subi mais cette affaire, jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui la dirige et personne d'autre !

Touraine se dit que, depuis le début, Hiena est le véritable patron de l'enquête, et que ça continue aujourd'hui. Il se dit qu'il vaut mieux qu'il la ferme. Que cet enfoiré, de toute façon, il lui collera une balle à la première occasion.

— OK. C'est bon. Je te laisse faire. Après tout, c'est toi la patronne.

Aïcha quitte son fauteuil et s'assoit sur le bord de son bureau.

— Où est la gosse, Hiena ? C'est la seule chose qui m'intéresse.

Vous nous indiquez l'endroit où elle est, c'est pas compliqué. Nous, on va la chercher et, si elle est vivante, je vous laisse foutre le camp. Je ne dis pas qu'on ne va pas vous rechercher, faut pas rêver. Mais je vous laisserai vingt-quatre heures d'avance. Vous avez ma parole.

Hiena rive son regard vert à celui de son interlocutrice.

— C'est pas que je n'ai pas confiance en vous, Madame la commissaire, mais faut que j'assure mes arrières. Alors je vais vous expliquer exactement ce qu'on va faire.

Il se redresse, décolle son dos du dossier métallique.

— Quand j'ai laissé Sarah, ce matin, elle était bien vivante. Je peux vous le jurer. À l'heure qu'il est, elle vous attend, ligotée dans une baignoire.

— Une baignoire ?

— Avant de partir, j'ai obstrué l'évacuation d'eau et j'ai ouvert le robinet. Un tout petit filet de rien du tout. D'après mes calculs, si elle parvient à redresser son torse et à se maintenir dans cette position, si elle réussit, elle échappera à la noyade. Du moins, jusqu'à 16 heures. D'après mes calculs, la baignoire va mettre environ dix heures pour se remplir. L'eau ayant commencé à couler à 6 heures ce matin, à partir de 16 heures, c'est la noyade assurée.

Hiena se tait, le temps d'apprécier l'attention d'Aïcha Sadia, de mesurer, au silence des quatre autres, l'emprise de ses mots.

— Moi, de mon côté, je m'envole pour le Luxembourg à midi dix.

— Pourquoi le Luxembourg ?

— D'abord parce que j'y ai un compte anonyme bien garni. Vous savez, la vidéo, quand on sait y faire, ça peut laisser un beau paquet de blé. Et puis, dans mon domaine, faut savoir s'arrêter avant de se cramer les ailes. J'ai fait de la thune, je décroche et je me casse. Vous savez, il y a des pays très accueillants pour les types dans mon genre. Des endroits tellement pauvres que si vous débarquez avec de la monnaie, les gosses, quel que soit leur âge, vous reçoivent à bras ouverts. Pas besoin de vous faire un dessin...

En écoutant les mots de Hiena, Aïcha songe à la balle promise par Touraine. Ça n'est pas une solution, et pourtant...

— Pour en revenir à mon avion, il atterrit au Luxembourg à 14 heures précises. Je récupère la voiture qui m'attend sur le parking, je passe récupérer mon fric à la banque et seulement après, je vous appelle. Si tout se passe bien, ça devrait être vers les quinze heures. Là, je vous indique où se trouve la gosse. Il vous restera trois quarts d'heure pour la récupérer avant qu'elle se noie. Voilà, c'est aussi simple que ça.

Hiena lève les yeux vers la pendule murale.

— Il est 10 h 15. L'embarquement débute à 11 heures. Vous m'amenez à l'aéroport et, avant ce soir, Sarah aura retrouvé ses parents. Honnête, non ?

— Et qu'est-ce qui me garantit que vous m'appellerez, une fois au Luxembourg ? Quelle preuve j'ai, là, maintenant, que Sarah est bien vivante ? Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas en train de nous jouer un tour de con ? Qu'une fois sorti du territoire, vous n'allez pas disparaître dans la nature, et que la gosse, on finira par découvrir son cadavre je ne sais où ? Je veux bien entrer dans votre combine, Hiena, mais il faut me donner une preuve que Sarah est bien vivante. Juste une. Sinon, c'est pas possible, je ne marche pas.

Hiena détend les jambes, cale son dos contre le dossier de sa chaise, laisse son regard dériver au-delà de la fenêtre. Puis les mots suivants s'enchaînent, implacables.

— Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Ou vous me suivez, ou la gosse crève. On ne peut pas faire plus simple.

Il tourne légèrement la tête et plante son regard dans celui de la commissaire.

— Et puis arrêtez de réclamer des preuves de ceci ou de cela ! Votre seul problème, c'est un problème de choix. Ou vous me déposez à l'aéroport, vous attendez mon appel jusqu'à 15 heures et une demi-heure plus tard, vous récupérez la gamine. Ou vous décidez de ne pas me faire confiance, vous prolongez ma garde à vue, et moi, je ferme ma gueule. Et dans quelques jours, vous dénicherez le corps de Sarah dans sa baignoire. Je vous laisse imaginer la réaction des Borderie quand ils apprendront que leur fille est morte parce que vous avez refusé mon marché...

La commissaire se lève brusquement.

— Camorra, Blanchard, emmenez-le dans le bureau d'à côté. Et menottez-le au radiateur. J'ai pas envie de le ramasser six étages plus bas.

Hiena se lève à son tour.

— Vous me décevez, Aïcha. Je vous croyais plus audacieuse que ça. Au fait, je peux vous appeler par votre prénom ?

La commissaire ouvre la porte en grand.

— Va te faire foutre, Hiena.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Il est plus de dix heures et demie. On a dix minutes pour prendre une décision. Après, plus possible de faire marche arrière.

En posant son interrogation, Aïcha s'est planté une cigarette entre les lèvres. Debout face à la fenêtre, elle observe un petit nuage blanc se dissoudre dans le ciel du matin.

Puis elle pivote sur elle-même et fait face à ses deux interlocuteurs.

— Même si je devine ce que tu en penses, Sébastien, je t'écoute.

Touraine décolle les yeux du parquet.

— Je pense que cet enculé est en train de nous baiser. Quoi que tu décides, tu peux faire un trait sur Sarah.

— Comment tu peux en être si sûr ?

— Parce qu'on est dimanche et que dimanche c'est le septième jour, comme il l'a écrit, et que c'est aujourd'hui qu'il a décidé de mettre un point final à son putain de scénario.

Silence.

— Et après ?

— D'après moi, tu te plantes complètement. Tu crois, toi, qu'il va nous quitter comme ça ? Tu le lâches dans la nature, on retrouve la gamine, on la rend à ses parents et puis youpi youpi... Mais tu rêves ! Complètement ! Tu vois Hiena en homme d'affaires qui part récupérer son pognon et se la couler douce dans un coin peinard où il se fera tripoter par des gosses du tiers-monde jusqu'à la fin de ses jours ? Désolé, mais j'en crois pas un mot. Faut pas oublier que ce mec est un taré complet. Ça fait un bail qu'il a décidé de me faire payer la mort de son père, et le dernier jour, pour lui, ça doit être comme une apothéose. Un bouquet final, un putain de feu d'artifice. Alors tu fais ce que tu veux, mais pour moi, c'est foutu d'avance. Tu le laisses prendre l'avion et il t'indiquera peut-être où se trouve le cadavre de Sarah. Et si tu le gardes ici, il va la fermer jusqu'à 16 heures et après il se fera un plaisir de t'informer où il a planqué le corps. Dans tous les cas, on est baisés.

— Et tu ferais quoi, toi ?

— Laisse-moi le descendre au sous-sol. Tu me laisses m'en occuper avec Camorra. Je te promets qu'avant 15 heures, il aura parlé. Après, tu vas chercher la gosse. Et quand tu l'auras ramenée à ses parents, j'emmène ce fumier dans un coin paumé et je lui loge une balle. Tout le monde sera content. Affaire classée. Voilà ce que je ferais.

Aïcha songe que les hommes sont prêts à toutes les sauvageries, et

que celui qu'elle aime n'échappe pas à la règle. Au fond, comme les autres...

— Et vous, Mathias, vous en pensez quoi de ce merdier ?

— Je pense que Sébastien a raison. Hiena a sans doute préparé une sortie en beauté et en aucune manière on ne peut lui faire confiance. Mais là, il ne s'agit plus d'analyser ou de perdre notre temps en conjectures. Il nous faut trancher, et vite. Et c'est là que je vous rejoins. La priorité, c'est Sarah Borderie, rien d'autre. On n'a pas le droit d'écarter l'infime chance qu'on a de retrouver cette gosse vivante. On n'a pas le choix. Il faut jouer le jeu de Hiena. On le fout dans l'avion et on attend 15 heures. Entre-temps, vous prévenez la police du Luxembourg. Ils n'auront qu'à mettre une équipe en planque à l'aéroport et lui coller au train. Dès qu'on aura retrouvé la gosse, morte ou vivante, les flics luxembourgeois lui mettront le grappin dessus. Avec les accords entre polices européennes, dans quelques jours, vous le retrouverez dans votre bureau. Vous aurez fait tout ce qui était possible pour la gamine et, quelle que soit l'issue, Hiena ne vous échappera pas.

La commissaire jette un œil à sa montre.

— Merci, Mathias.

*

10 h 45.

— Camorra, vous prenez Blanchard avec vous et vous emmenez Hiena à l'aéroport. Là-bas, vous ne le lâchez pas d'une semelle. Vous l'accompagnez jusqu'à l'embarquement et vous ne rentrez ici qu'une fois l'avion décollé.

— OK, patronne.

— Encore une chose. S'il essaye de se tirer, vous n'hésitez pas à faire usage de votre arme.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Je veux dire, dans les jambes, Camorra. S'il tente un coup, je le veux vivant. Vu ?

— Vu, patronne. On peut y aller ?

— Oui, mais avant de partir, amenez-le moi deux secondes.

Quelques instants plus tard, la porte du bureau s'ouvre sur Hiena escorté de Camorra et de Blanchard.

— Mes hommes vont vous déposer à l'aéroport. Mais je vous préviens, si vous jouez au con, ils vous tirent comme un lapin. Moi, je vais attendre votre coup de fil ici. Vous avez intérêt à tenir parole, parce que si on ne retrouve pas Sarah vivante, on ira vous chercher,

même à l'autre bout de la terre, s'il le faut. Et la balle que Touraine vous a promise, c'est avec ma bénédiction qu'il vous la logera dans le crâne.

De la rue, par la fenêtre ouverte, les vrombissements de la ville.

— Allez-y, Camorra. Il est plus que temps.

Hiena sourit à la commissaire.

— C'est bien, vous êtes raisonnable. Mais dans la précipitation, vous oubliez quelque chose d'important.

— Quoi encore ?

— Ce que vous avez pris dans ma veste lors de la fouille. Passeport, carte de crédit, clés de bagnole. Vous devriez vous grouiller, parce que je vais finir par le rater, ce putain d'avion.

La commissaire saisit dans un tiroir de son bureau les effets personnels de Hiena et les tend à Camorra.

— Le lieutenant vous les remettra au moment d'embarquer.

Le regard d'Aïcha se pose sur le sachet transparent contenant les objets saisis au moment de leur arrivée au commissariat.

— Dites-moi, Hiena, pourquoi des clés ?

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, vous prenez l'avion pour le Luxembourg et vous partez avec des clés de voiture alors que ce matin, vous êtes arrivé chez moi à pied. Il y a quelque chose qui m'échappe.

Hiena hésite un instant.

— Puisque vous voulez tout savoir, ce sont les clés de la voiture qui m'attend au Luxembourg. Et puis, j'oubliais, les bracelets, faudra me les enlever en arrivant à l'aéroport. C'est un mec libre qui embarque, n'oubliez pas ça. Ça va ? On peut y aller, maintenant ?

La porte va se refermer derrière eux quand Hiena se retourne, une seconde ou deux, le temps de croiser le regard de Sébastien Touraine.

— T'inquiète, on n'en a pas fini tous les deux. *Hasta luego* !

Touraine bondit de sa chaise et se précipite dans le couloir.

— Comment ça, *hasta luego* ? Ça veut dire quoi, exactement ?

La porte de l'ascenseur se referme sur Hiena et son escorte, et Touraine croit entendre l'autre crier à son attention.

— *Hasta luego* ! Bien plus vite que tu ne penses, connard !

12 h 10.

Serge Hiena observe au travers du hublot le manège des chariots amenant les bagages à la soute.

Une fois les manœuvres de chargement terminées, un technicien au sol balance quelques mots dans son talkie-walkie.

Le démarrage des réacteurs diffuse dans toute la cabine un léger tremblement. Un top départ aux agents de bord qui commencent à parcourir l'allée centrale afin de vérifier le bouclage des ceintures.

C'est le moment que Hiena choisit pour s'extraire de son siège. Il bouscule son voisin et avance à grands pas vers l'avant de l'appareil.

— Qu'est-ce que vous faites, monsieur ? L'avion va se diriger vers la piste de décollage dans un instant. Vous devez absolument rejoindre votre place.

Hiena ignore l'injonction de l'hôtesse et continue sa progression dans la travée centrale.

— Monsieur !

L'hôtesse, revenue à sa hauteur, a saisi une manche de sa veste de treillis.

— Ne me touchez pas ! Faut que je sorte d'ici. J'ai oublié mes cachets à l'hôtel.

Hiena a presque crié et le chef de cabine vient à sa rencontre.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur ? Nous allons décoller. Rejoignez votre siège, s'il vous plaît.

— Mais bordel, vous êtes sourd ou quoi ! Je suis claustrophobe et j'ai oublié mes médicaments à l'hôtel. Je viens de le dire à votre hôtesse. Faut que je sorte d'ici. C'est pourtant pas compliqué, merde !

— Mais, monsieur, il est trop tard...

— Mais non, il n'est pas trop tard. Regardez, le tunnel d'embarquement est encore en place. Putain, laissez-moi sortir sinon je vais faire une crise. J'vous jure, ça peut péter à n'importe quel moment. Vous n'imaginez pas le danger. J'vous le fait péter en vol, moi, votre putain d'avion ! Je prendrai le prochain, c'est pas grave, mais laissez-moi sortir d'ici...

Le chef de cabine s'absente, le temps de demander aux employés au sol de ne pas désarrimer le sas de sortie de l'appareil.

— C'est OK. Vous pouvez y aller.

Un des stewards déverrouille l'épaisse porte métallique et Hiena disparaît dans le tunnel d'embarquement, attendu par deux agents de

passage.

Au bout de quelques mètres, il s'arrête de marcher.

— J'ai les jambes en coton. Faut que je me pose deux secondes.

Il s'assoit tranquillement par terre, redresse les genoux contre sa poitrine, incline la tête vers l'arrière jusqu'à toucher du crâne le plexiglas de la paroi.

— Ça va aller. Faut juste que ça passe. C'est rien, j'ai l'habitude...

— Sûr ? Pas besoin d'aide ?

— Non, dans deux minutes je suis sur pied. Vous pouvez y aller. Merci encore...

Il ferme les yeux, écoute le pas des agents qui s'éloignent puis se laisse emplir du grondement de l'Airbus qui quitte la zone d'embarquement.

*

— Qu'est-ce que vous faites là ? Vous ne pouvez pas rester comme ça, m'sieur.

Hiena ouvre les yeux avant de lever la tête vers son interlocuteur, un homme en bleu de travail, une caisse à outils à la main.

— Oui, je sais. Mais j'ai dû sortir de l'avion. J'ai fait un malaise. Au fait, il a décollé ?

— Oui, il a quitté le sol il n'y a pas deux minutes.

Hiena se relève, la mine satisfaite.

— Ça a l'air d'aller mieux. Je crois que je vais sortir prendre l'air.

*

Le lieutenant Camorra claque la portière de la Clio. Avant de démarrer, il compose le numéro de sa patronne.

— C'est bon, le client s'est envolé. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, patronne ? On rentre ?

— Avant, vous allez me chercher Perridon à Arles. Maintenant que Hiena est dans les airs, la petite Lison ne risque plus rien.

— Bien reçu. Et elle crèche où, au juste, la fille de Touraine ?

— Vous sortez à Saint-Martin-de-Crau et vous filez sur Arles. Quand vous atteindrez Fourchon, vous n'avez qu'à appeler Perridon, il vous fera du radioguidage.

La commissaire glisse le portable dans une poche de son jean. Puis elle sort son arme de service d'un tiroir du bureau, la range dans son étui, coincée sous son aisselle. Elle enfile sa saharienne sans oublier de prendre son paquet de light.

Touraine qui contemple la ville par la fenêtre ouverte, se tourne vers elle.

— Tu vas faire un tour ?

— Oui, besoin de prendre l'air, de marcher un peu. J'ai pas envie d'attendre ici jusqu'à 15 heures.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, j'ai envie d'être seule. Et puis, franchement, avec la tête que t'as, tu ferais mieux d'essayer de dormir un peu. T'as qu'à fermer les volets et t'installer sur le canapé. Tu verras, j'en ai passé des nuits là-dessus, on y dort très bien.

Elle s'adresse au légiste :

— Et vous, Mathias, vous faites quoi ?

— Je crois que je vais descendre me coller sur une terrasse avec un journal. Ça peut paraître idiot, mais moi, les malheurs du monde, il n'y a que ça qui me fasse déconnecter un peu.

*

12 h 40.

Hiena se faufile derrière les baies vitrées de la salle d'embarquement, emprunte un escalator et débouche dans le hall-départ de l'aéroport.

Ce matin, il a garé son 4x4 sur le parking destiné aux arrivées des vols internationaux, à l'autre bout de l'aérogare.

Il songe à ces deux cons de flics qui doivent avoir repris la route depuis dix bonnes minutes. Par prudence, il décide de rejoindre son véhicule par l'intérieur des bâtiments.

Il parcourt les halls successifs et, parvenu au niveau international, traverse le parking jusqu'à la borne de paiement où l'attend son Nissan.

Quelques minutes plus tard, il dépasse la zone industrielle, les hôtels et se lance sur la voie rapide qui mène à l'autoroute Nord. À l'embranchement Salon-de-Provence, il met son clignotant et s'engage sur la nationale.

Il va pouvoir appuyer tranquillement sur le champignon. Jusqu'à Saint-Martin-de-Crau, la route trace tout droit sur des kilomètres.

Il fait descendre sa vitre à fond, laisse l'air encore chaud de ce dimanche de septembre envahir l'habitable.

Parvenu à Saint-Martin, il bifurque vers la zone commerciale et s'engage dans la première station-service. Il soulève le hayon du coffre, dégage le jerrican de vingt litres qu'il commence à remplir.

L'odeur de l'essence lui gagne les narines et, à l'instant précis où il

revisse le bouchon plastique, il sent poindre en lui une terrible joie. Cette jubilation particulière qui précède l'heure délicieuse des cataclysmes.

13 h 50.

Lison Touraine range la bouteille de jus d'orange dans le compartiment du frigo. Par la fenêtre de la cuisine, elle remarque un 4X4 garé devant la maison.

Un coup de sonnette.

Derrière la porte, un grand type au crâne rasé.

— Police.

— Entrez, vos collègues viennent juste de partir. Vous ne les avez pas croisés ?

— Possible, j'ai pas fait attention. Votre mère est là ?

— Non, elle est sortie faire des courses. Mais entrez... Vous voulez un café, quelque chose ?

— Non, en fait je suis venu vous chercher.

— Comment ça ?

— C'est au sujet de l'inspecteur qui est resté chez vous pendant deux jours.

— Ah bon ! Il y a un problème ?

— On a eu quelques petits soucis de comportement avec lui, ces derniers temps. Alors je vous emmène au commissariat signer une déclaration sur l'honneur comme quoi tout s'est bien passé, et je vous ramène. On fait juste l'aller-retour.

En écoutant l'homme lui parler, c'est une tout autre musique qui se met à bourdonner dans la tête de Lison. Pourquoi ce flic ne s'adresse-t-il pas à sa mère ? Et puis, cette déclaration, pourquoi ne pas la signer ici, à la maison ?

Tout en lui parlant, l'homme s'est approché d'elle et, pardessus son épaule, le regard de l'adolescente accroche le 4x4 gris de Hiena. Subitement, Lison trouve étrange qu'un policier bosse avec son véhicule perso ; elle se dit qu'il ne lui a pas présenté sa carte en entrant. Les interrogations se bousculent, sans compter cette odeur d'essence qui empeste la maison depuis que cet homme est entré.

— OK, j'arrive. Je vais prendre mon gilet dans le salon.

Saisir son portable sur la table basse, ouvrir la porte-fenêtre et s'enfuir en courant dans le jardin. Hurler, hurler pour alerter les voisins et courir jusque dans la rue derrière...

L'homme l'empoigne par les cheveux, la colle contre lui et pose contre sa gorge la lame du couteau qu'il vient de prendre dans la cuisine.

— Maintenant, tu m'écoutes et tu la fermes.

Lison sent son cœur s'emballer, ses tempes battre d'un coup.

— Ne me faites pas mal, monsieur. Je vous en supplie...

— Tu bronches pas et tout se passera bien. Je vais te bâillonner et on va faire un petit tour, d'accord ?

— Oui, monsieur, mais surtout, ne me faites pas mal.

Hiena coince le couteau entre ses dents, extirpe un épais rouleau de chatterton d'une poche de sa veste. Il lui colle une large bande au travers de la bouche et de la même manière, lui entrave les poignets dans le dos.

La porte s'ouvre sur la rue. Le regard droit devant, ils traversent les quelques mètres de pelouse sèche. Hiena précipite Lison à l'arrière de son véhicule.

— Tu t'allonges et tu te tiens tranquille.

Claquement des portières, démarrage du 4x4, quelques virages en douceur et l'ombre des arbres qui défilent au bord de la route.

Lison ferme les yeux.

L'odeur d'essence, la chaleur. Envie de vomir.

Le 4x4 franchit un dos d'âne et Lison perçoit la chute d'un bidon dans la malle arrière. L'homme jure et stoppe sur le bas-côté.

Il redresse le jerrican, le sort du coffre, le coince finalement derrière son siège et reprend sa route.

L'odeur de l'essence, la présence d'un jerrican dans la voiture... Lison repense alors aux mots de sa mère, la veille, qui lui a expliqué qu'Hélène n'est pas morte dans un accident, mais qu'un tueur l'a brûlée vive dans sa voiture.

Elle pleure.

*

14 h 30.

Les portes de l'ascenseur coulisent et Aïcha Sadia rejoint le lieutenant Camorra près de la machine à café.

— Vous prenez quelque chose, patronne ?

— Oui, c'est gentil. Faites-moi couler une noisette.

La chute du gobelet, de la cuillère en plastique dans le liquide crémeux, puis le bip-bip final.

— Et Touraine, toujours dans mon bureau ?

Le lieutenant tend le café à la commissaire.

— Faites gaffe, c'est chaud. Pour Touraine, j'ai jeté un coup d'œil il n'y a pas cinq minutes. Il pionçait comme un loir.

— Il faut dire que cette histoire le lamaine depuis tellement longtemps ! Il faut le laisser. Il a vraiment besoin de récupérer.

Une jeune fonctionnaire de police sort d'un des bureaux vitrés.

— Commissaire, j'ai la police de l'aéroport du Luxembourg au bout du fil.

— Je la prends dans le bureau de Camorra.

Une porte à ouvrir, le téléphone à empoigner.

Dès les premières secondes, à voir la mine de sa patronne, le lieutenant comprend que ça ne tourne pas rond.

Aïcha écoute, lève les yeux au ciel, puis demande des explications et ses traits se tendent brusquement.

Perridon s'approche de l'entrée du bureau.

— Il y a un souci ?

Camorra met un doigt devant sa bouche.

— Je crois qu'on a un big problème.

La commissaire repose le combiné et vide sa tasse d'un trait.

— Filez-moi une clope, lieutenant. Je crois que je vais exploser.

Camorra tend son paquet froissé de Lucky.

La commissaire aspire à pleins poumons.

— Hiena nous a baisés. C'est Sébastien qui avait raison.

— Ils ne l'ont pas chopé à l'arrivée ? hasarde le lieutenant.

— Non. Il n'était pas dans l'avion.

— Pourtant je vous assure, patronne. Avec Blanchard, on l'a fait embarquer et on n'a pas quitté l'aéroport avant le décollage. On a même attendu jusqu'à voir ce putain d'avion quitter la piste.

— Je sais, lieutenant. Je sais. La police luxembourgeoise vient de me raconter ce qui s'est passé. Quelques minutes avant le décollage, Hiena a piqué une crise dans l'avion, comme quoi il était claustrophobe et avait oublié ses médicaments, qu'il fallait le laisser sortir, qu'il prendrait un prochain vol. Il était dans un tel état d'excitation que le responsable de l'équipage a préféré l'évacuer.

Elle tire une bouffée de plus et ajoute :

— Sébastien avait raison. À l'heure qu'il est, cet enfoiré doit être en train de nous mijoter un truc pas possible.

Le bip de réception de son portable. La commissaire appuie sur la touche lecture et les mots apparaissent sur l'écran :

« Je vous attends. Seule. »

Et le lieutenant :

— C'est lui ?

Aïcha hoche la tête.

Elle colle son regard sur l'écran, valide la touche centrale.

Deux secondes, et la photographie apparaît.

Lison, bâillonnée et attachée sur une chaise. À ses pieds, un jerrican en plastique.

La commissaire s'éloigne de la fenêtre, de la lumière trop crue.

Attentivement, elle regarde le cliché. Elle zoome, ausculte le moindre millimètre carré d'image.

Dans le dos de Lison, accrochée au mur, une affiche dans son cadre de bois clair. Une reproduction de Cézanne.

Cette gravure de la Sainte-Victoire. Bleue et ocre, si familière...

15 h 25.

Touraine ouvre les yeux dans la semi-obscurité du bureau.

Respirer profondément.

Faire claquer la langue contre le palais et déglutir, plusieurs fois d'affilée.

Fixer le cadran de sa montre, entrevoir le vert fluo des aiguilles et se rendre compte, presque brutalement, que le sommeil s'est emparé de lui pendant plus de trois heures.

Touraine s'assoit sur le bord du canapé, s'étire le dos, la nuque, se masque le visage des deux mains et se frotte doucement les paupières.

Laisser le cerveau émerger des léthargies de la sieste, le temps aux idées de se remettre en place... Le Luxembourg, le coup de fil que Hiena doit passer, Sarah Borderie dans la baignoire...

À mesure que le puzzle de la conscience se reconstitue, l'absence d'Aïcha s'insinue dans l'esprit de Sébastien. Son silence.

Dans moins d'une demi-heure, le visage de Sarah sera submergé dans l'eau glacée de la baignoire et Aïcha ne l'a pas réveillé. Elle l'a laissé à l'écart de la course. Pas dans ses habitudes...

Dans le couloir, sous la lumière triste des néons, le va-et-vient bourdonnant des fonctionnaires de l'étage.

Touraine laisse la machine à café sur le côté, file tout droit vers le bureau du lieutenant Camorra.

— Pourquoi vous ne m'avez pas réveillé ? Et Aïcha, elle est où ?

La gueule des autres, Mathias, Camorra, Perridon, debout près de la fenêtre. Et surtout ce silence.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ! Il y a un souci ?

— T'avais raison, Sébastien, laisse tomber Camorra. Cet enfoiré nous a baisés. Jusqu'au trognon.

— Comment ça ?

— Il s'est démerdé pour ne pas prendre l'avion et, à l'heure qu'il est, il est quelque part dans la nature.

— Aïcha est au courant ?

— Hiena lui a laissé un message, intervient Mathias. Il y a un peu moins d'une heure. Elle est partie aussitôt.

— Vous l'avez laissée partir seule ?

— Oui. De toute façon, il n'y avait rien à négocier. Tu sais comment elle est quand elle a décidé quelque chose !

Touraine sent son cœur ralentir sa course, dans sa poitrine une crispation comme un signal d'alerte. Une putain d'urgence qu'il prend en pleine gueule.

— Je la sens pas du tout, cette histoire. Mais alors pas du tout ! Je l'appelle.

La mélodie des touches pressées avec empressement, quelques secondes de vide hertzien et, soudain, dans la pièce, les notes d'une sonnerie.

— Elle a oublié son portable ! s'exclame Perridon. Là, sur le bureau.

Touraine s'empare du combiné, lit les mots du dernier message reçu puis il fait apparaître la photographie.

Fermer les yeux, juste un instant, espérer de toutes ses forces pouvoir les ouvrir sur un autre monde.

Il repose le téléphone et croise le regard de Mathias.

— Ils sont chez moi.

— Merde !

— Il a Lison. Allez, vite ! On fonce là-bas.

Touraine, avant de sortir de la pièce, agrippe Camorra par le bras.

— Trouve-moi un flingue. Fais ça pour moi.

*

15 h 30.

La 407 de la commissaire franchit le porche dans un nuage de poussière et de gravillons avant de s'immobiliser dans la cour. Aïcha manœuvre nerveusement, se colle au cul du 4X4 Nissan garé à l'arrière de la maison.

Un rapide coup d'œil à l'étage. La fenêtre de la chambre de Sébastien est fermée.

Elle ouvre brusquement la portière. Son 357 à bout de bras, elle franchit les quelques mètres qui la séparent de la porte du cellier.

Elle se plaque sur le côté, dos au mur, pose une main sur la cliche, constate que l'ouverture n'est pas verrouillée. Un grand coup de pied et le battant de bois frappe d'un coup sec le mur de l'arrière-cuisine.

Quelques pas dans la pénombre fraîche.

La maison est silencieuse. À peine le bruit de l'eau qui coule d'un robinet, quelque part, là-haut.

Elle n'est venue ici qu'une fois, c'était lundi soir. Et quand elle est montée se laver les mains, elle a poussé la curiosité jusqu'à ouvrir discrètement les portes. Son regard a photographié la chambre de

Sébastien, la salle de bains et la pièce aménagée en bureau...

La commissaire ferme les yeux, se remémore la topographie des lieux. Le séjour à traverser puis, dans le hall d'entrée, l'escalier qui monte à l'étage. Là-haut, à droite, le bureau de Sébastien. À gauche, sa chambre et la salle de bains attenante.

15 h 35 à sa montre. Vingt-cinq minutes pour débusquer Hiena et sauver les deux gamines.

Sans hésiter, elle pousse l'huissierie qui donne dans le salon. Tous les volets sont fermés, seule la porte qu'elle vient d'ouvrir offre un semblant de clarté à la pièce. Aïcha tâtonne sur le mur de gauche jusqu'à l'interrupteur.

Merde, cet enfoiré a coupé le courant.

Elle arme le chien de son revolver et avance prudemment entre les fauteuils. Dans son dos, un claquement sec : la porte s'est brusquement refermée.

Obscurité totale.

Dans le noir, ses yeux font tous les efforts du monde pour distinguer quelque chose.

Sa respiration se fait haletante. Bientôt, elle n'entend plus que ça, son souffle dans les ténèbres et ce putain de sang qui lui fouette les tempes. Elle butte sur un meuble, pivote plusieurs fois sur elle-même jusqu'à ne plus savoir où elle en est dans ce foutu salon.

Et la voix de la Hyène retentit dans son dos.

— Je suis là. Ne tire pas. J'ai Lison contre moi. Tourne-toi doucement.

Elle se retourne. Ses yeux commencent à s'acclimater au noir. Devant elle, à quelques centimètres, une vague silhouette.

— Pose ton flingue par terre ou j'égorge la gosse.

Aïcha pose son revolver sur le carrelage.

Pas le temps de se redresser qu'un coup de poing lui écrase la joue et l'envoie valdinguer sur la table du salon.

Pas le temps de se relever, ni de sentir la mâchoire qui chauffe déjà.

Hiena s'est emparé du revolver et lui colle le canon sur la tempe.

— Lève-toi.

De sa main libre, il l'empoigne par les cheveux et la traîne jusqu'à la cuisine.

— À genoux, maintenant. Vite.

Elle s'exécute, et lui s'agenouille face à elle.

Le canon quitte sa tempe, descend le long de son cou, glisse entre ses seins et, parvenu au niveau de la ceinture, soulève le bas du tee-shirt et s'insinue sur le ventre tendu.

Aïcha sent le canon glacé contre sa peau.

Hiena se penche à son oreille.

— Désolé, mais Touraine doit payer jusqu'au bout.

Gagner du temps, lui parler. Oui, lui parler, lui dire n'importe quoi mais l'obliger à répondre. Faire en sorte que son attention se détache de l'arme, juste un instant, qu'elle s'accroche quelques secondes aux mots, et là, dans la fraction du temps qui s'offrira, tenter l'impossible...

— Vous me tutoyez, maintenant ? Qu'est-ce qui vous arrive, Hiena ? Je ne vous savais pas si proche des femmes...

Les lèvres de Hiena lui effleurent l'oreille.

— Ne raconte pas n'importe quoi. Ça ne sert plus à rien. J'ai toujours dit « tu » à ceux qui vont mourir.

Son cœur semble s'arrêter dans le silence qui suit et qui paraît peser des tonnes.

Trois détonations.

Aïcha s'écroule sur le côté. Un déchirement au creux du ventre, brûlant, puissant, semblable – c'est ce qui effleure étrangement sa pensée – à cette douleur sourde qu'inflige la piqûre du frelon. Entre ses doigts, la tiédeur du sang qui inonde et, quelque part, de plus en plus loin, le pas de la Hyène qui l'abandonne, là, sur le carrelage frais de la cuisine. Ce pas qui semble fuir sur le bois craquant des marches qui mènent à l'étage, aux petites qui attendent.

Elle sait qu'elle va s'endormir, que c'est plus fort qu'elle. Alors elle ferme les yeux sur le visage de Lison. Sur le regard de Sarah que l'eau rattrape inexorablement.

Elle pleure et tremble sur le monde qui s'efface.

16 h 10.

Coup de frein dans la cour et les gravillons giclent au milieu des parterres.

Les portières claquent et les hommes, au pas de course, se plaquent dos au mur.

Touraine mène la danse.

— On y va !

Le Manurhin au bout du bras, il s'engouffre le premier dans la pénombre.

Les trois autres le suivent.

Aïcha est couchée sur le côté. Sur le carrelage, le sang forme une flaque qui se détache lentement du corps. Une marée sombre qui gagne du terrain, carreau après carreau.

Mathias s'agenouille, cherche la carotide.

— C'est très faible. Elle a perdu beaucoup de sang.

Avec douceur, il la saisit par une épaule et la fait basculer sur le dos.

Les mains de la commissaire, bloquées contre son ventre. Et tout ce sang qui se déverse entre ses doigts.

Le légiste lève la tête vers Perridon.

— Va chercher ma trousse dans la voiture et appelle le SAMU. Grouille !

Mathias sépare les mains d'Aïcha. Il écarte les pans de la saharienne, soulève le bas du tee-shirt, fait remonter le long des flancs le coton blanc devenu pourpre.

Trois trous au beau milieu du ventre, dix centimètres sous les seins. Des trois petits cratères de chair enflée, trois ruisseaux sombres s'écoulent sans discontinuer.

Le médecin pose des compresses qui deviennent rouges en quelques secondes, puis les jette sur le côté pour en poser d'autres. Puis, il recommence.

Le silence des hommes, les gestes précis et répétés de Mathias. Les regards ne peuvent se détacher du spectacle de la vie qui fout le camp.

Désolation.

Les paupières d'Aïcha sont closes. Sur son front, emmêlées de sueur, des mèches brunes. Sur son visage, comme un calme profond avant que tout ne se fige.

— Elle va s'en tirer ? Dis-moi...

Les mots sont sortis de la bouche de Touraine, à peine audibles.

Mathias fait se succéder les compresses, éponge, endigue comme il peut, et sa voix demeure étrangement calme.

— Rien n'est perdu tant qu'on n'a pas tout tenté. Il faut qu'on la transfuse et qu'on la transporte au plus vite.

C'est un bruit, à l'étage, qui les replonge tous dans l'autre face de la réalité.

Des pas au-dessus d'eux, de la chambre à la salle de bains. Le bruit de l'eau qui s'arrête de couler, et à nouveau des pas, de la salle de bains à la chambre.

Cloués au sol, les hommes ont levé le nez et suivent les mouvements de la Hyène.

— Papa ! Papa ! Noooooon !!!

Le cri de Lison déchire la maison.

Et le souffle de l'embrasement.

Touraine s'engouffre dans la salle à manger suivi de Camorra et de Perridon. Là-haut, Lison hurle comme une folle. Quatre à quatre dans l'escalier pour tomber sur une porte verrouillée.

Camorra tire trois fois au milieu de la serrure. Derrière, les hurlements de Lison, les pas affolés de la gosse qui se cogne aux murs, qui hurle, tombe, se relève, se cogne et hurle encore.

— Mais putain, gueule Touraine, ouvre-moi cette putain de porte !

— Cet enculé a coincé une chaise derrière.

Le bruit de Lison qui s'écroule, se relève à nouveau, qui gueule toujours et court dans la pièce comme un animal fou. Touraine recule sur le palier et d'un violent coup de pied pulvérise l'ouverture.

Hiena a ouvert la fenêtre.

Touraine entre le premier dans la chambre. Lison vient de sauter dans le vide.

Camorra plaque Hiena contre le mur tandis que Sébastien s'approche de l'ouverture.

Cinq mètres plus bas, coincé entre le mur de la façade et le petit muret où s'alignent des pots de fleurs, le corps de Lison.

Perridon est descendu en catastrophe, il débouche dans la cour, retire sa veste, étouffe les flammes qui bouffent encore les cheveux, la chemise déchirée.

Les poignets de la petite sont entravés par un bandage de chatterton. Elle n'a pu amortir sa chute et son corps tout entier s'offre en perspectives cassées. Lignes brisées qui inquiètent, dérangent au premier regard.

Perridon pose un doigt sur la gorge de la gosse puis, délicatement, il la retourne sur le dos et glisse sa main au travers des lambeaux de tissus, cherche le cœur, ne trouve rien. Il examine le cou de Lison, constate la rupture nette des cervicales.

L'inspecteur lève les yeux, trouve le regard de Touraine.

Plus rien à dire.

*

Les menottes claquent dans le dos de Hiena. Camorra lui pose le canon de son 357 sur la nuque.

— À genoux !

L'autre plie les jambes et ferme les yeux. Il est calme comme celui qui accepte la fin et attend le fracas de la salve.

De la pièce d'à côté, le goutte à goutte d'un robinet.

Touraine, Manurhin à la main, disparaît dans la salle de bains sans un mot, sans un regard.

Les cheveux de Sarah flottent entre deux eaux comme une couronne d'algues qui s'éparpille. Les jambes bloquées par deux sacs de pommes de terre, la bouche barrée par un large sparadrap et, dans ses grands yeux ouverts, le calme translucide des peurs noyées. Touraine repense aux regards morts des poissons de son enfance, au malaise qui s'emparait de lui face aux yeux désertés soudainement par la vie...

Plonger un bras dans l'eau, chercher la chaîne de la bonde sous le cou de la petite, remonter le bouchon à la surface, le poser sur le bord côté mur, à côté du savon.

À genoux contre la baignoire, il observe le niveau de l'eau baisser, les cheveux qui se collent sur la paroi d'émail blanc, toutes ces gouttes qui parcourent les joues, le menton. Il ne peut s'empêcher de penser à des larmes.

L'évacuation de l'eau dans le siphon se poursuit et, quand le fond de la baignoire tourbillonne bruyamment, d'un coup sec, il libère la bouche de l'adolescente. Il pose une main sur sa joue, lui caresse les lèvres du pouce. Un geste de douceur, il le sait, qui fait gagner du temps. Des gestes, il le sait aussi, qu'il sera incapable d'offrir, dans la cour, au visage brûlé de sa Lison. Trop peur, trop mal. Trop envie de tuer.

Dehors, Perridon s'est assis sur le gravier. Il semble seul, le regard perdu, le plus loin possible de la réalité.

Camorra, lui, ne quitte pas Hiena des yeux, le regard rivé sur sa nuque rasée, sur le noir brillant du canon appuyé sur la peau.

Dans la cuisine, Théo Mathias, à genoux, les poings fermés sur le

carrelage, a le visage d'un boucher triste. Autour d'Aïcha, des compresses imbibées, des lambeaux inutiles de gaze.

Le médecin pose une main sur le front de la commissaire. Il se dit qu'elle dort, que sous le masque du repos, imperceptiblement, son histoire kabyle s'affiche et gagne du terrain. Comme si, au bout du chemin, les ombres de l'enfance reprenaient leur place perdue, jusqu'à se répandre sur la moindre parcelle de peau.

Là-haut, Touraine abandonne Sarah dans la baignoire glacée.

Dans la chambre, l'odeur de brûlé se mêle à la puanteur de l'essence répandue.

Au loin, la sirène du SAMU se rapproche.

— Range-moi ce flingue, Camorra. Où veux-tu qu'il aille, maintenant ?

Le lieutenant glisse son arme de service dans son holster et les secondes qui suivent lui tombent dessus comme un arbre abattu. Touraine lui envoie son poing en pleine gueule, le projette contre le mur, le chope par le col de son blouson et l'envoie valdinguer à l'autre bout de la chambre.

Hiena a ouvert les yeux.

En bas, on entend Mathias gueuler depuis la cuisine :

— Mais qu'est-ce que vous foutez, là-haut ?

Dans un sourire, Hiena voit Sébastien Touraine se tourner vers lui.

De toutes ses forces, lui flanquer un coup de pied au creux du ventre. Sous le choc, sa putain de bouche s'ouvre, inspire désespérément. Et puis lui enfonce le canon du Manurhin entre les dents, et le regarder dans les yeux. Ne pas lui laisser le temps de parler, de dire quoi que ce soit. Plus jamais.

Crisper le doigt sur la détente.

Laisser ses oreilles exploser sous la déflagration. Ignorer Camorra qui se relève et qui hurle. Crisper le doigt une fois encore, ne pas lâcher le regard qui s'éteint.

Appuyer une troisième fois et laisser le corps tomber vers l'arrière. S'affaïsser.

En bas du mur, la tapisserie n'est plus qu'une toile d'araignée rouge. Les yeux de Hiena sont restés grands ouverts.

Dans la cour, les pneus de la camionnette du SAMU dérapent sur le gravier.

Camorra se relève et se frotte le menton.

Touraine lui tend son arme.

— Ne me regarde pas comme ça. T'aurais fait quoi à ma place ? Hein, dis-moi ?

Le lieutenant saisit l'arme et fixe Touraine droit dans les yeux.

— Pareil, Sébastien. Pareil. Mais je crois que j'aurais pas attendu si longtemps.

S'agenouiller près de Lison, laisser le médecin du SAMU accomplir ses gestes dénués de sens.

Lui laisser dire les mots pour rien, que la nuque s'est brisée net, qu'il n'y a plus rien à faire.

Lui dire « Je suis son père. » et observer son regard de docteur cheminer du visage brûlé de Lison à la fenêtre d'où elle s'est jetée. Puis qui s'attarde, incrédule, sur la mine de l'homme qu'il a devant lui, éclaboussé de sang.

Mathias apparaît sur le pas de la porte de la cuisine, précise qu'il ne faut pas traîner, qu'Aïcha est encore en vie et que ça peut se rompre à tout instant.

Touraine couvre Lison d'une couverture, la laisse là, au milieu des graviers, caressée par l'ombre intermittente des nuages.

Dans la cuisine, un silence de chapelle.

Les hommes entourent le corps d'Aïcha, suspendus aux gestes de l'urgentiste, à ses mots de docteur.

— État de choc.

Le souffle du brassard qui se gonfle autour du bras. Les yeux du médecin sur les chiffres du tensiomètre.

— Pouls fuyant. Impossible à prendre... C'est la merde.

Examen des yeux, de la dilatation des pupilles.

— Elle est vraiment limite. Faut se magner. On l'emmène à l'Hôpital Nord. On la transfusera pendant le trajet.

Les infirmiers la soulèvent délicatement, la pose sur le brancard.

Le médecin ne lui a pas lâché la main.

— Je la perfuse avant qu'on parte. Sur la route, avec les secousses, c'est trop compliqué.

L'aiguille disparaît au creux du bras.

Mathias accompagne le brancard jusqu'au véhicule médicalisé.

— Je monte avec vous.

Puis il se tourne vers le reste de l'équipe.

— Camorra, Perridon, vous deux, vous restez ici. Une équipe de la Scientifique ne devrait pas tarder.

Son regard se porte sur Touraine.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu restes auprès de Lison ?

— Les gars de la Scientifique, ils vont s'occuper d'elle comme il faut. Ils l'ont déjà fait pour Hélène. Dis-moi, c'est l'équipe de Chenet ?

Mathias hoche la tête.

— Je le connais bien. Je sais que je peux compter sur lui. De toute façon, pour Lison je ne peux plus rien. Non, je prends la 407 et je vous suis.

— T'es sûr ?

— Aïcha, maintenant, c'est tout ce qui me reste, alors...

*

À gauche de la voie rapide qui borde la Camargue comme une interminable cicatrice, des colonnes sans fin d'arbres fruitiers. En arrière-plan, la silhouette sombre de la Sainte-Victoire se détache dans le ciel et semble veiller sur la campagne. De l'autre côté, la plaine de la Crau, triste, à perte de vue, et, au loin, posés sur l'horizon, les masses blanches des réservoirs de la pétrochimie.

Depuis le départ de Maussane, les yeux de Sébastien ne se sont pas détachés du fourgon du SAMU. L'ambulancier, sirène et gyrophare en action, ne quitte plus la file de gauche.

Au rond-point de la zone industrielle de la Fossette, l'ambulance met son clignotant et se gare brutalement sur le côté.

Touraine reste un moment immobile, les deux mains posées sur le volant, à observer le pot d'échappement du véhicule médical qui continue de fumer.

Depuis l'instant où, au commissariat, il a visionné le portable d'Aïcha, y a découvert l'image de Lison, quelque chose dans sa façon de raisonner, dans sa manière de réagir, s'est mis en veille. Comme au ralenti.

Curieusement, les deux heures qui viennent de s'écouler, il les a vécues comme s'il était à bord d'un TGV lancé à toute vitesse. Et les événements, comme les paysages qu'on voit défiler derrière la vitre, font partie intégrante de sa vie, il le sait, mais demeurent inaccessibles. C'est étrange, mais il ne se sent plus que simple spectateur, passager clandestin de sa propre existence...

Le trajet de Marseille à Maussane, le rugissement de la sirène, Aïcha dans sa mare de sang, son ventre percé par les balles, les hurlements de Lison transformée en torche vivante et qui se jette par la fenêtre, son petit corps désarticulé sur les gravillons, le regard de Hiena et les coups de feu qui lui emplissent la bouche, toutes ces images, comme dans un film projeté devant lui...

Le coup de klaxon d'un poids lourd à l'entrée du giratoire le fait sortir brusquement de sa torpeur. Il entend à nouveau son cœur battre dans sa poitrine et, sans prévenir, une sensation d'urgence absolue s'empare de lui.

Sortir sans réfléchir, sans refermer la portière.

Taper comme un dingue sur le carreau dépoli.

Un infirmier ouvre la porte. Sous les lumières glacées de l'habitable, le scénario des hommes qui luttent.

— Arrêt cardiaque. On fait tout ce qu'on peut.

Le corps d'Aïcha sous les secousses du défibrillateur.

Un infirmier lui pratique le bouche-à-bouche.

Sur l'écran du scope, une ligne verte continue.

Le clash du déchoquage, et c'est tout le corps d'Aïcha qui saute, électrifié.

Dans la cabine, les hommes n'ont pas besoin de se parler. Les regards suffisent.

Un dernier déchoquage et, sur le scope, la ligne demeure désespérément horizontale.

Le médecin se tourne vers Mathias.

— Pas la peine. Elle ne repartira pas.

Touraine entend les mots comme s'ils venaient d'ailleurs.

Son regard ne sait où se poser. Le menton d'Aïcha, sa trachée-artère, ses seins offerts à la mort qui gagne.

Mathias descend de l'ambulance et prend son ami dans les bras. Longtemps.

— Ils vont la ramener sur Marseille. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu veux que je rentre avec toi ?

Le regard de Touraine, son visage creusé par les événements, tout ce qui lui échappe.

— Non. Je préfère que tu restes avec elle. Moi, je vais passer à son appart'. Et puis, il faut que je prévienne ses parents. Faut aussi que je m'occupe de la mère de Lison. Ça va pas être simple. Et puis des trucs pour l'enterrement. Je veux dire, les enterrements. Et puis encore que je me pose dans un coin, que je dorme un peu, j'en sais rien. Non, vas-y. On se retrouve tout à l'heure. Je t'appelle...

Touraine fait glisser la vitre jusqu'en bas. Besoin d'air. Depuis qu'il est remonté dans la 407, une sensation de chaleur l'a envahi. Son front brûlant, sa poitrine, son cou gagnés de bouffées de chaleur.

Dans l'habitacle, le parfum à la menthe séchée d'Aïcha. Sur le tableau de bord, ses lunettes de soleil, ses clopes naviguant d'un côté à l'autre, au gré des virages.

La ligne droite qui mène à Port-de-Bouc, et sur sa droite, le défilé des pétroliers dans l'attente de vider à Fos. De part et d'autre de la chaussée, des passerelles enjambent la voie express. Des immeubles alignés sous le soleil, des résidences de parpaings, des terre-pleins bouffés par les grillages, les tessons de bouteilles, des aires de jeux sous la poussière où des mêmes paumés espèrent du ballon ce qu'on attend de Dieu.

La 407 trace au milieu de cet étrange mélange d'urbain et d'industriel et le regard de Sébastien Touraine reste rivé au gris du bitume, aux voitures qu'il dépasse et qui rétrécissent dans son rétroviseur.

Le grand pont de Martigues, puis la descente sur Carry-le-Rouet. Au compteur, l'aiguille vibre à l'approche du 200.

Sur le siège passager, la sonnerie du portable. Un coup d'œil sur l'écran. Le numéro de Véronique s'affiche. Pas le courage, plus la force. Touraine balance le mobile qui se désintègre contre la rambarde de sécurité.

Carry, compteur à 220. Une station Total surgit à grande vitesse et, sur la gauche, les pistes de Marignane se dessinent dans les vapeurs goudronnées.

Une longue courbe sur la droite, les pneus flirtent avec l'herbe sèche du bas-côté. Laisser la direction d'Aix et descendre sur Marseille. Les quartiers Nord, les radars automatiques qui flashent, les appels de phares des automobilistes en rage, la sortie gare Saint-Charles. Touraine sait que dans quelques minutes il se garera face à la plage des Catalans.

Il sait qu'il a rendez-vous. Face à l'appartement d'Aïcha, au large des baies vitrées de la terrasse...

*

À l'approche du radar signalé par le panneau, Karim lève le pied et rétrograde en quatrième.

Courbe à gauche, virage à droite et, sur des kilomètres, comme une

piste d'entraînement, la ligne droite qui file jusqu'à Fos.

La quatrième poussée à fond, puis la cinquième, et la BM d'occasion achetée la veille disparaît dans un vrombissement.

— Ralentis, Karim ! Ralentis, tu vas nous planter !

Morgane a crié et, dans le tumulte de l'air qui s'engouffre par les vitres baissées, elle a la certitude que son mec n'a rien entendu.

À l'approche du rond-point de la Fossette, il rétrograde directement en troisième et, dans un hurlement de moteur, l'aiguille du compteur chute de 200 à 80.

Les bras tendus, Karim fait un appel de phares, maudit ce con qui n'avance pas et, quand le break Peugeot stoppe net à l'entrée du giratoire, Karim, pour éviter la collision, n'a d'autre choix que de donner un brusque coup de volant sur la droite et de s'engager en catastrophe sur la bande d'arrêt d'urgence. C'est au moment d'accélérer à nouveau pour rétablir la trajectoire, qu'il aperçoit un fourgon du SAMU prêt à quitter la bande d'arrêt. Coup de frein, nuage de poussière et de gravillons dispersés. Fracas des tôles.

Théo Mathias vient de couvrir le visage d'Aïcha d'un drap quand le crissement de freins sur l'asphalte le fait se retourner.

— Ça c'est pour nous, a le temps de prononcer un des infirmiers.

Sous la violence du choc, la porte arrière de l'ambulance s'enfonce de plusieurs centimètres. Dans l'habitacle, la chute des flacons, des boîtes de compresses projetées, et le corps de la commissaire bascule par-dessus le brancard.

Les secondes de silence, étrangement paisibles, qui succèdent invariablement à l'instant précis d'un accident. Soudain, dans le capharnaüm du véhicule médicalisé, le bip du scope et, sur l'écran, le tracé hésitant des battements du cœur.

Mathias pose les yeux sur la ligne verte légèrement discontinue.

— Elle revient ! Vite, remettez-la sur le brancard. Il faut l'in-tuber tout de suite.

*

Derrière sa caisse enregistreuse, le patron de la pizzeria des Catalans tape une addition quand une 407 blanche se gare sur le trottoir, face à l'entrée du restaurant.

Il laisse le ticket s'imprimer, contourne le comptoir, sort sur le pas de la porte et reconnaît la voiture de la commissaire qui habite l'immeuble d'en face.

L'homme au volant lui fait un petit signe de la main auquel le patron répond du sourire amical qu'on réserve aux flics quand ils sont

nos voisins.

Touraine coupe le contact et reste un long moment derrière le volant, à écouter les cliquetis du moteur surchauffé.

Quand il claque la portière derrière lui, les clés sur le contact se balancent légèrement.

Poussée par un vent du sud, une barrière de nuages coupe le ciel en deux. Partout sur le sable, les mères rassemblent leurs affaires, invitent les enfants à sortir de l'eau.

Touraine descend les escaliers, laisse ses chaussures sur la dernière marche. À chaque pas, le sable encore tiède se glisse entre ses orteils.

Tandis que les gosses grelottent sous leur serviette en grignotant des Choco BN d'un air absent, les sauveteurs du poste de secours, dans l'eau jusqu'aux chevilles, sourient aux mamans en roulant gentiment leur caisse.

Au moment où le soleil se cache pour de bon, tandis qu'une bourrasque balaie la plage et le rire des enfants, Touraine se dit que l'été a disparu d'un coup.

Il avance vers l'eau, ignore le vent d'Afrique qui va souffler sur la ville, transformer les toits et les capots des voitures en plages miniatures. Sans prévenir, ce vent du sud qui ferme comme ça la porte des saisons...

Il déboutonne sa chemise, ôte son pantalon et fait claquer l'élastique de son boxer sur la peau blanche de son ventre tendu. Puis il s'avance dans l'eau.

Il progresse à petits pas jusqu'à ce que la mer lui lèche le nombril. Il se frictionne les épaules, le cou et se jette dans le timide rouleau de la première vague.

*

Mathias a pu rejoindre l'hôpital. Quand le fourgon du SAMU s'immobilise face à l'entrée des urgences, une équipe médicale au grand complet s'affaire aux derniers préparatifs.

Depuis l'accident, Théo Mathias n'a pas quitté le scope des yeux. À chaque embardée, à chaque coup de frein, il a posé une main sur le poignet d'Aïcha, a exercé une légère pression afin qu'elle comprenne. Qu'elle sache, au fond d'elle-même, qu'il faut tenir, qu'elle a fait le plus dur.

Un des infirmiers balance un grand coup de pied dans la portière arrière qui s'ouvre d'un coup.

La course dans les couloirs, la porte de l'ascenseur qui mène au niveau 2.

Aïcha disparaît dans le sas d'accès au bloc. Un chirurgien s'approche.

— C'est bon. On va tout faire pour la sortir de là.

Mathias pose ses fesses sur une chaise plastique de la salle d'attente et, pour la dixième fois depuis la collision, pianote le numéro de Touraine.

*

Sébastien n'a jamais su nager autre chose que la brasse. En dépit des cours, des conseils des maîtres-nageurs dans l'eau chlorée des bassins, le crawl, le papillon, le dos crawlé, toutes ces figures lui sont à jamais restées étrangères. Comme si son corps, pleinement satisfait de nager comme une grenouille, se refusait à de nouvelles synchronisations.

Brasse coulée, point à la ligne. Rien d'autre à nager.

Immerger son visage, ses épaules, à la cadence de ses brassées, sortir la tête de l'eau et aspirer l'air du large avant de replonger, tiré par ses bras en avant.

Les brasses succèdent aux brasses et, bientôt, les cris des enfants sur la plage s'estompent, irrémédiablement recouverts par le clapotis des vagues.

Il sait qu'à cette distance du rivage, la terre s'enfonce profondément, qu'il aura bientôt sous lui plus de quarante mètres de fond.

Son corps mince découpe l'eau d'un mouvement régulier. Il laisse l'eau salée entrer et sortir de sa bouche, imbiber de sel sa langue, son palais.

Au loin, la masse blanche et lumineuse d'un ferry en partance pour la Corse. Dans le sillage du navire, les vagues se creusent et enflent. La surface de l'eau s'assombrit.

Touraine sent le froid envelopper ses membres. Il accélère la cadence.

Il décide de compter jusqu'à mille. Mille brasses pour s'éloigner un peu plus de la terre. Laisser la ville derrière lui, le plus loin possible. Mille brasses et savoir qu'épuisé, il ne pourra revenir en arrière.

Ses jambes, ses bras sont de plus en plus lourds, le froid lui paralyse le menton, lui engourdit les mâchoires, les joues.

Ne pas regarder derrière, surtout pas. Ouvrir les yeux à chaque remontée et n'avoir de vue que le creux de la prochaine vague.

Parvenu à mille, l'énumération des chiffres lui paraît dérisoire. Au-dessus de lui, le ciel s'est obscurci et, bien au-delà de la Camargue,

planqué derrière les nuages, le soleil semble sur le point de disparaître.

Dans sa poitrine, il sent son cœur faire la course, ses poumons s'embraser. Ses doigts sont devenus blancs. Ses jambes, ses épaules, le brûlent. Au pied droit, la voûte plantaire s'est crispée sous la crampe. Alors, Sébastien s'arrête de nager, fait la planche sous les cris des oiseaux, laisse la douleur se dissoudre, se noyer dans l'eau froide.

Et les trois prénoms lui envahissent la tête. Plus rien d'autre ne compte. Hélène, Lison, Aïcha, Hélène, Lison, Aïcha...

Nager encore, plier les jambes, les bras, à chaque brasse progresser vers le point où il a rendez-vous.

Hélène, Lison, Aïcha... Crier leurs prénoms, nager encore, basculer dans le sombre des vagues, ballotté par les flots comme un petit bout de bois, et hurler, hurler leurs noms dans le fracas mousseux des éléments. Hélène, Lison, Aïcha...

Les yeux lui piquent tant qu'il ne peut plus les ouvrir. Soudain, son corps n'en peut plus, s'immobilise.

Sébastien se laisse porter par les vagues. Au loin, si loin, les lumières de la ville. Sous lui, sous ses pieds qui battent la mesure, des mètres cubes d'eau par millions, des mètres de profondeur par dizaines, par centaines peut-être.

Un soleil rouge fait son apparition, un instant, comme une brèche entre deux couches de nuages, avant de disparaître à l'ouest du monde.

Le ciel et la mer se partagent le sombre.

Le froid de ses membres est si intense qu'il ne sent plus la douleur, et tout se perd en une étrange et douce anesthésie.

Il lève alors le regard, se gorge les yeux des gris et du noir, puis il respire à fond, emplit ses poumons pour descendre le plus possible.

D'un coup de reins, il fait basculer son corps, s'enfonce tête la première et se met à nager de toutes ses dernières forces. Il ouvre les yeux et, au fil des brasses qui l'emportent vers le bas, Sébastien mesure la beauté du bleu foncé, du presque sombre qui lui tend les bras.

Ses mouvements se ralentissent. Il cesse de nager.

Hélène, Aïcha, Lison, ses trois petits bouts de femmes à lui. À l'idée qu'il se rapproche d'elles, il ne peut s'empêcher de sourire.

La pression lui martèle les tempes, sa tête n'est plus que bourdonnement.

Il lève les yeux vers le haut. Vue de là, la surface de l'eau ressemble étrangement au ciel.

Il desserre les dents, les lèvres, sent les bulles d'air lui caresser les

joues, le front.

Hélène, Lison, Aïcha...

Alors il ferme les yeux, laisse l'eau lui emplir la bouche, la poitrine et s'abandonne au vertige du grand fond, à cette ultime seconde de vie avant que la nuit éternelle ne recouvre tout.

ÉPILOGUE

Trois semaines plus tard.

— Vous devriez rentrer chez vous, Mathias. Il est plus que l'heure.

Le légiste sursaute légèrement.

Depuis qu'il a ramené Aïcha de l'hôpital, les heures se sont comme diluées.

Après l'avoir raccompagnée jusqu'à la porte de l'appartement, elle a insisté pour qu'il reste un peu. Dans le salon, ils ont bu du thé, n'ont pu s'empêcher de laisser glisser la conversation sur Sébastien, sa disparition en mer, son corps qu'on n'a pas retrouvé.

Le ciel s'est couvert d'étoiles. Ils ont commandé une pizza, ont grignoté sur la terrasse.

Quand Aïcha est partie se coucher, elle lui a demandé de rester encore un moment, lui a précisé que pour trouver le sommeil, il lui fallait sentir la présence de quelqu'un dans l'appartement. Qu'une fois endormie, il pourrait partir, claquer doucement la porte derrière lui. C'était comme ça et ça ne durerait sans doute qu'un jour ou deux. Le temps de s'habituer...

Alors il est resté sur la terrasse à contempler la mer, à suivre la course nerveuse des oiseaux dans le mauve et l'orange du soir qui tombe. Une heure ou un peu plus.

Aïcha tire une chaise et prend place près de lui.

— J'avais envie de fumer. Ça m'a réveillée.

La lueur du briquet éclaire légèrement son visage. Elle fume sans rien dire.

Au loin, le bruit des vagues qui se brisent en douceur.

Elle lui pose une main sur l'épaule.

— Vous savez à quoi je pense ?

— Disons que je devine.

— Ah bon ?

— Je vous connais, Aïcha. Des années que je vous observe bosser, analyser, aimer, attendre. Des années que vous me faites sourire quand, comme ce soir, vous vous accrochez à vos petites phrases, vos dictons personnels. Un peu comme à des bouées de secours. Je me trompe ?

Elle ne peut retenir un sourire.

— Non, c'est juste. J'ai tellement dit à Sébastien : « Tant qu'on n'a pas de corps, moi je ne suis certaine de rien... » Il me disait « oui », et je sais qu'en douce il n'en croyait pas un mot.

Elle hésite un instant et poursuit :

— Je peux vous tutoyer, Mathias ? Je veux dire, ça te dérange si je vous dis tu ?

Théo Mathias continue de regarder au large.

— Si vous voulez.

— Je crois que j'ai besoin d'un homme comme un frère. Tu sais, le genre de mec sur qui on peut compter sans rien exiger en retour.

Elle incline la tête contre son épaule.

— Merci, Théo. Merci.

Elle demeure comme ça un moment, jusqu'à ce que le vent se lève d'un coup, s'insinue sous le peignoir de bain qu'elle a enfilé.

— J'ai un peu froid.

Elle se lève brusquement.

— Allez, rentre chez toi, Théo. T'as une femme qui t'attend. Moi, je vais me coucher...

Lui dire que Clara est partie depuis deux semaines. Qu'elle a attendu que le plus grand des fils rentre en fac, attendu d'être enfin seule pour se tirer avec un autre. Un homme qui ne passera pas ses journées avec des cadavres, un type qui rentrera le soir, lui servira l'apéro et l'emmènera en week-end.

Lui dire qu'il comprend Clara, qu'elle a toutes les raisons de changer de vie et que lui, la nuit, il crève d'envie de se balancer par la fenêtre, de se livrer une bonne fois pour toutes aux remous d'une rivière. Alors il pense à Sébastien et sait que lui, Théo Mathias, n'aura jamais le courage du saut.

Alors, ne rien dire.

— Vous avez raison. J'y vais. Et vous, sûre que ça va aller ?

— Oui, ça va aller. Demain, je passerai au bureau. Camorra, Perridon, Blanchard, c'est aussi un peu ma famille, non ?

— Un peu seulement ? sourit Mathias.

— Allez, fiche-moi le camp.

Elle ferme la porte derrière lui, tire le verrou et attend le chuintement de l'ascenseur.

Elle éteint les lumières et s'allonge sur son lit.

Elle reste de longues minutes sur le dos, se tourne sur le côté. Elle tapote son oreiller, colle celui de Sébastien contre son ventre.

Avant de s'endormir, elle s'entend murmurer : « Tant que je n'ai pas de cadavre, c'est un vivant que je cherche, un vivant... Et je ne suis pas prête de te lâcher... »

Puis elle sombre dans le sommeil et, sur l'ourlet de ses lèvres, se dessine le sourire de femme endormie que Touraine aime tant.

« Tant que je n'ai pas de cadavre, c'est un vivant que je cherche, un vivant... Et je ne suis pas prête de te lâcher... »

La suite dans PARJURES...

Les avis de lecteurs sont très importants. Vos commentaires comptent, sont lus et nous aident à améliorer nos ebooks. Partagez vos avis sur les librairies en ligne et les réseaux sociaux !

**PREMIER CHAPITRE
OFFERT**

**GILLES
VERDET**

**VOICI LE TEMPS
DES ASSASSINS**

**JIGAL
POLAR**

Chapitre 1

Le ciel de mai avait la couleur du plomb fondu. Le jour était sale. Et si bas qu'il avalait à demi le clocher de Saint-Germain-des-Prés.

J'ai garé la voiture en double file, au bord du carrefour. Devant la bijouterie j'ai repéré Simon qui m'attendait sur sa moto. J'ai coupé le contact et vidé le bidon de fuel sur les banquettes arrière. La fibre élimée des sièges absorba aussitôt le carburant qui s'irisait de rose. L'habitable s'emplit d'une odeur volatile, lourde et enivrante comme les arômes tièdes de kérosène portés par le vent des grands départs à l'approche d'un tarmac ou d'une zone portuaire. Je l'ai inhalée un court instant en fermant les yeux et puis j'ai enflammé une allumette avant de sortir. J'ai verrouillé les portes et rejoint Simon sans rien dire. D'un discret signe de tête il m'a rendu mon salut avec la nonchalance appliquée d'un figurant muet. Il avait gardé sur le crâne son casque intégral. Il m'en a tendu un autre. Un modèle moderne et profilé. Avec un truc naïf dessiné sur le dessus. J'ai pas pu l'enfoncer. Le gabarit était trop petit ou ma tête trop grosse. Ça l'a fait marrer un peu. Il l'a échangé avec le sien en rigolant des yeux. Après, j'ai fait comme lui, j'ai passé des gants caoutchoutés, des souples et des ultras fins, qu'il avait rapportés de son boulot. En douce on observait l'alentour. On n'a pas attendu longtemps. L'agitation germanopratin s'accélérait autour de la bagnole en feu. Les curieux déboulaient et les passants faisaient cercle. Déjà les flammes sortaient des fenêtres. Elles léchaient le capot et assombrissaient l'environ. L'air s'enfumait de noir. La circulation s'était soudain ralentie, puis arrêtée, relayée par une fanfare montante de klaxons.

J'ai suivi Simon. On s'est dirigés, la tête casquée et le sac à l'épaule, vers le magasin de luxe. Au fond de ma poche, je serrais le flingue dans ma paume glacée, de toute la force de mes muscles tremblants. Au travers du latex tendu, l'acier prit peu à peu la douceur d'une poignée de main, comme celle rassurante d'un vieil ami, celle qui réconforte.

On est rentrés dans la joaillerie sans difficultés.

Intrigué par les clameurs de la rue et la lueur soudaine du véhicule incendié, le personnel s'était rassemblé sur le seuil, laissant le sas de sécurité ouvert. Simon surprit les curieux avec son impressionnante artillerie de braqueur. Il avait sorti de son blouson un fort calibre ajusté d'un long silencieux. Il a d'abord tiré avec précision sur la

caméra de surveillance avant de diriger l'extrémité de son arme vers le patron présumé. Un gommeux cravaté, un perfide qui cherchait en sournois à déclencher les alarmes. Simon ne disait pas un mot. D'un geste péremptoire, il ordonna aux employés effrayés de s'allonger derrière les comptoirs. Il jeta sa besace vers celui qu'il avait menacé et en quelques signes autoritaires et explicites lui commanda de le remplir de bijoux, désignant en priorité les plus gros, ceux qui exhibaient leur éclat et leur clinquant sous les petites vitrines d'intérieur.

Les pieds calés contre la porte, les bras tendus, je comprimais des deux mains mon pistolet avec la plus grande énergie. Le temps passait et s'emballait, les secondes cavalaient. Mon rythme cardiaque s'affolait derrière. De la buée avait peu à peu chargé ma visière. Je voyais Simon s'agiter dans un flou d'à peu près. La coque qui m'enserrait la tête amortissait les bruits. Je respirais dans une chaude cotonnade sonore tandis que devant moi valsaient les colliers, les montres et les parures, s'empilaient bagues, bracelets et breloques. Je n'entendais plus qu'en sourdine les cliquetis, les entrechocs métalliques, les frottis minéraux et tout le petit zinzin feutré de la richesse et du grand bling-bling de la convoitise. Mais je voyais briller de près le coulé des rubis et des rivières de diams, de l'or et du platine, des pierres et des métaux précieux. Et tout le luxe à pognon qui s'offrait là, à portée de main, sans écrin ni baratin.

Les présentoirs vidés, Simon entraîna le responsable vers l'escalier qui faisait l'angle et disparaissait au sous-sol par un étroit colimaçon. Poussé dans le dos par l'arme automatique, le type s'exécuta avec une bonne volonté d'obligé. Moi, je tentais de garder une pose menaçante, même si des colonies de fourmis urticantes grimpaient dans mes bras gourds et que mon cœur et mes tempes faisaient palpiter le temps à une allure déraisonnable. À mes pieds, j'ai vu monter d'un coup la panique dans le regard inquiet des allongés quand les deux tons d'une sirène automobile déchirèrent le silence empesé du huis clos. Du coin de l'œil, j'ai maté l'extérieur et repéré avec soulagement la camionnette rouge vif des pompiers municipaux. Elle couvrait le brouhaha de la rue et se taillait en force un passage prioritaire vers la carcasse en combustion avancée. Des volutes grasses et funestes ennuageaient le boulevard Saint-Germain. Et un lourd tourbillon fumeux, agacé par des coups de vent sporadiques, grimpait jusqu'aux ardoises de l'église.

Je guettais le retour de Simon, observant à la dérobée le travail rapide et efficace des soldats du feu, quand deux silhouettes sombres encadrèrent la porte qu'elles poussèrent fermement de leurs mains gantées. Simon et moi avions, à l'avance, envisagé l'hypothèse d'une visite impromptue. Comme convenu, je me suis posté en retrait pour

libérer le passage. Les deux ombres ont pénétré à la file, d'un bon pied, avant de découvrir l'état des lieux. Avec mon arme, je les ai fait sursauter. Mais sans pouvoir lire sur leur visage de peur ni d'étonnement. Ni aucun autre sentiment. Le voile qui le camouflait presque entièrement était attaché sur la nuque. Un demi-niqab qui descendait sous les yeux, de la même couleur anthracite que l'abaya, le vêtement traditionnel des femmes saoudiennes, qui les couvrait de pied en cap. De discrets liserés de soie n'enlevaient rien à l'austérité d'ébène que dégageait leur présence.

J'ai tourné le flingue dans leur direction.

Les yeux et le bas front, seuls éléments vivants épargnés à la dissimulation, ne laissaient que peu de place à l'expression d'émotions identifiables. Sidéré et troublé à la fois par cette intrusion monochrome et muette, je suis resté devant elles comme devant un noir absolu, les braquant en silence. De longues secondes passèrent à l'immobile dans une position insolite d'attente et de menace. De longues secondes où, malgré moi, je me pris à imaginer sous l'épaisseur raide du textile des courbes et des ovales de princesses orientales, des hanches ondulantes de frous-frous ou des cambrures serrées de dentelles aguichantes. Et quand la paire d'yeux exorbités qui me faisait face repéra enfin les pieds des allongés du comptoir, je m'apprêtais même à savourer en mélomane amateur la mélopée effarouchée de ces riches clientes exotiques, à subir des crieries d'affolées ou des youyous d'alerte. Mais du bout de coton noir qui cachait leurs lèvres, aucune plainte, aucun cri ne troubla leur mystère jusqu'au retour attendu de Simon. Les deux enrobées n'échangeaient entre elles que des coups d'œil, des haussements de sourcils et des basculements d'épaules. Dans un mutisme forcené. Et oppressant.

Du sous-sol, j'entendis monter une lointaine protestation avant que Simon n'apparaisse. Seul. L'arme en avant. Il posa à terre le sac entrouvert. On y voyait briller l'or et l'argent du butin avec de beaux reflets et des éclats de neuf. Il frotta plusieurs fois la visière de son casque pour observer les silhouettes jumelles de plus près, saisi d'un accès légitime de curiosité. Ou d'incrédulité soudaine. Au bal des camouflés, nous menions à présent la danse à égalité. Celle d'un étrange quadrille, d'un face-à-face à secrets.

Simon hocha la tête vers moi.

Il avait l'attitude empressée de celui qui va prendre congé. Je rangeais mon armurerie et préparais la sortie pendant qu'il chargeait le magot sur son épaule. C'est à ce moment que les deux belphégers prirent l'initiative. Presque ensemble. Et pas pour la gambille. Ni pour la prière. Un flingue avait surgi de sous les voiles. Et puis un autre. Et aussi une voix de femme. Une voix française et assurée. Quelque chose

d'énigmatique, étouffé et chuintant sous le tissu, mais répété comme une récitation scolaire. Une sorte de poésie déclamée comme ça, de but en blanc, juste pour nous. Nous, on essayait de comprendre, d'attraper au passage des mots qui auraient fait du sens. Un message ou un ordre. On a attendu la fin du récitatif qui est venue rapidement. Deux tirs claquèrent tout de suite après, sans sommation et dans la même direction.

Simon s'écroula en jurant.

Il portait la main à son ventre. Là où coulait son sang frais. Une des ombres tenta de s'emparer du sac de joaillerie. Lui n'en finissait plus de jurer. Ça a dû énerver la flingueuse. Elle a fourré son arme dans la visière ouverte et tiré encore une fois, à bout touchant, pour être sûre. Le fracas des détonations me vibra la tête. Celle de Simon explosa, ses mains lâchèrent prise. Ses injures aussi. J'ai vu un peu de son raisiné se barrer par derrière et dessiner au bas de sa nuque une auréole sombre. Sur le devant un troisième œil, rouge pivoine, lui ouvrait un nouveau point de vue sur le monde perdu des vivants. Moi, j'ai bien senti confusément que le vent d'ici avait tourné. Et qu'il s'était chargé de mauvaises humeurs venues d'ailleurs. D'univers et d'horizons inconnus. J'avais la porte à la main et un pied dans la rue. J'ai pas hésité, j'ai foncé sur le trottoir. Les piétons piétinaient toujours. Me suis faufilé dans la foule des badauds. J'ai ôté mon casque, j'avais les tempes brûlantes et le crâne humide jusqu'au haut du cou.

Sur la place, mon auto avait fini de brûler. L'eau avait eu raison du feu et n'avait laissé au bitume qu'une ferraille calcinée et fumeuse. Du résidu humide de ses entrailles ouvertes grimpaient des confettis de suie qui tournoyaient comme un mauvais présage. Le ciel s'était abaissé davantage et l'air sentait la cendre mouillée. Le boulevard pourtant reprenait peu à peu du service. La vie de quartier aussi. Les cloches de l'église sonnèrent si lourdement que j'ai pensé au tocsin. J'ai rejoint la rue de Rennes, le dos tourné à toutes ces turbulences. Une escarbille m'irrita la rétine. Elle disparut quelques pas plus loin, emportée par une larme involontaire.

Plus haut, j'ai attrapé une rue de traverse. Et puis une autre sans trop savoir comment. J'allais d'un pas fuyant. La tête lourde. Et le souffle court. Dans une ruelle j'ai repéré un camion à poubelles. Un gros qui bouchait le passage. J'ai guetté le bon moment et jeté le casque dans le broyeur. J'avais les mains plus légères. Seulement les mains.

Continuez la lecture en téléchargeant la version ebook de "Voici le temps des assassins" de Gilles Verdet sur le site de votre libraire

Chez le même éditeur en numérique

Trait bleu, Jacques Bablon

Hyenae, Gilles Vincent

Voici le temps des assassins, Gilles Verdet

Une terre pas si sainte, Pierre Pouchairet

L'hiver des enfants volés, Maurice Gouiran

Quand les anges tombent, Bosco Jacques Olivier

Découvrez les autres publications de Jigal en ligne :

Le site : <http://polar.jigal.com>

Facebook : [facebook.com/jigalpolar](https://www.facebook.com/jigalpolar)

Twitter : twitter.com/jigalpolar

© 2015 - Éditions Jigal
27 cours d'Estienne d'Orves 13001 Marseille
www.polar.jigal.com

Photo couverture : © 123RF
Directeur de collection : Jimmy Gallier

Ce roman paru en 2009 aux Éditions Timée sous le titre Sad Sunday
a, pour cette nouvelle édition, été ré écrit et complété par l'auteur.

ISBN : 979-10-92016-43-7

© 2015, Version numérique Éditions Jigal

« Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs

Table des matières

Couverture

Page de titre

PREMIÈRE PARTIE : PREUVES DE MORT

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

DEUXIÈME PARTIE : LA HYÈNE

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

TROISIÈME PARTIE : SEPTIÈME JOUR

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

ÉPILOGUE

Voici le temps des assassins de Gilles Verdet - Premier chapitre offert
Chez le même éditeur en numérique

